LA TABLE RONDE

OCTOBRE 1958

ex libris
X.58

SOMMAIRE

•

CHRONIQUES

•

J U L L I A R D

Extraits de la presse italienne à propos de :

POUR L'ITALIE

de Jean-François REVEL

Donnons acte à Revel de ses bonnes intentions, et avant tout d'avoir eu le propos de ramener l'Italie dans le cercle des idées européennes, et par ce témoignage d'amour, d'avoir étudié l'Italien comme homme, en tant qu'il cherche, par ses qualités et ses défauts, de répondre à la notion même de l'Homme.

Carlo BO — La Stampa.

Cela semble être un pamphlet, mais ce n'en est pas un, malgré la violence des accusations, parce que ces accusations sont animées de l'intérieur par une forme réprimée de tendresse... C'est un livre vivant, qui se tient de la première à la dernière page, irritant et pathétique, aigu, tissé d'affirmations facilement retournables mais jamais banales et à leur manière, dans leur inspiration littéraire, authentiques.

Nino VALERI — La Nazione Italiana.

Se fâcher contre J.-F. Revel signifie lui donner raison... Je confesse que j'ai un faible pour les traitements de choc. Je les préfère infiniment à tous ces sirops dont nous ont gratifiés tant de panégyristes distraits et conventionnels, spécialement français. A leur lyrisme, à leur niagara d'adjectifs exclamatifs, qui m'ont toujours laissé froid, je préfère la prose sèche et coupante de ce jeune homme sans miséricorde, qui nous a fait le grand honneur de regarder au fond de nous et de nous examiner sous toutes les coutures.

Indro MONTANELLI — Il Corriere della Sera.

Il n'y a pas à tourner autour du pot, il n'y a pas à se scandaliser des jugements sur les jambes des femmes, sur le vin de Frascati, sur les chansons et sur le public. Car quand on en vient aux choses essentielles, on se sent ridiculement nu et sans protection en face des regards ironiques de J.-F. Revel.

Tommaso CHIARETTI — L'Unità.

L'intelligence de Revel est corrosive, il abuse d'une certaine volonté de faire scandale, son ton est souvent déformant. Mais il n'est jamais creux, il veut moins détruire qu'aider. Son livre est au fond dicté par un amour, par une vocation, par une intention exquisément italiens.

Avanti.

Revel a probablement exagéré, tantôt par parti pris, tantôt par manque de connaissance. Mais nous croyons que des critiques comme celles-là font moins de mal aux Italiens que ces louanges vagues et superficielles contenues dans le mythe cher aux touristes nordiques. La vérité, c'est que nous sommes un peuple de satyres frustrés devenus pères de famille...

L'Espresso.

RJ

Discours politiques.

Charles Morazé a prononcé au Journal parlé de la R.T.F. (France II) onze exposés, du 27 juin au 24 juillet.

Le premier était une introduction — les six suivantes, que nous publions ici, concernent des problèmes politiques, nationaux et internationaux.

Dans un prochain livre (1) *paraîtront avec les commentaires qui conviennent, l'ensemble des exposés, ainsi que discussions et tribunes politiques.*

Quatre exposés ont été radiodiffusés à l'occasion du voyage du général de Gaulle à Alger du 1er au 3 juillet.

Lundi 30 juin.

Bien obéir est l'honneur de l'Armée comme bien commander est l'honneur des hommes d'État.

Nous avons tous, civils comme militaires, à vaincre nos humiliations respectives pour retrouver la dignité française.

De nombreuses jeunes nations d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et plus près de nous récemment l'Espagne, nous ont montré ce que coûtent les guerres civiles. L'héroïsme s'y dépense sans compter mais dans les conditions les plus détestables. Pour beaucoup de ces nations qui ont l'avenir devan-elles, la France vieux pays de raison est un modèle passiont nément aimé : puisse notre France leur donner l'exemple d'une Armée qui sait obéir à un Gouvernement qui sait commander !

Les soldats de notre Armée sont tous les jeunes gens de France successivement appelés à servir pour un temps relativement court. Le commandement y est assuré par une hiérarchie d'officiers qui eux sont de métier et exercent sur nos soldats une autorité d'autant plus grande qu'ils leur proposent des victoires plus faciles et plus exaltantes. Or entre l'opinion de ce corps d'officiers et l'opinion publique française métropolitaine se sont manifestées des oppositions, une cassure qu'il faut se hâter de réparer — et donc qu'il faut se hâter de comprendre.

(1) A paraître à la librairie Plon, collect. « Tribune libre ».

Rappelons-nous d'abord la guerre d'Indochine. L'armée française y a été largement engagée ; la plupart de nos officiers, de nos jeunes officiers d'alors, y ont fait de longues campagnes. Ils recevaient des ordres, ils les exécutaient. Les meilleurs d'entre eux les interprétaient avec le plus d'intelligence, de conscience et d'ardeur, ayant à cœur d'accomplir avec discipline le devoir qui leur était ordonné. Et ce fut une guerre dure au physique, dure au moral.

Peut-on dire que lorsqu'ils revenaient en France, nos officiers d'Indochine trouvaient l'accueil le plus compréhensif? La guerre d'Indochine n'était pas populaire. Elle était lointaine et comme le contingent n'y était pas engagé, la plupart de nos familles la suivaient avec indifférence du moins jusqu'aux ultimes et désastreux combats.

Et même alors je ne crois pas qu'il y ait eu en aucune ville, en aucun village de France un accueil proportionnellement aussi enthousiaste que celui que réserva la ville de New York à des survivants de Dien Bien Phu.

Or pour les officiers, pour les familles d'officiers, pour le groupe de leurs amis, la guerre d'Indochine n'était ni lointaine ni indifférente — ce furent des années d'inquiétude, d'angoisse, de deuil, comme aussi d'espoirs et d'exaltation. Pour finir, la défaite, l'évacuation, un traité non pas si mauvais mais dont on peut penser qu'il ne nous a pas mis des conditions meilleures, en des conditions supérieures à celles qui eussent été les nôtres si nous avions négocié avant la bataille au lieu de négocier après.

Aucune action de courage et de vertu n'est sans doute dépensée absolument en vain et il restera aussi quelque chose là-bas de ce qu'il y a eu d'authentique vertu et d'authentique courage dépensés par nos compatriotes engagés. Mais la guerre ne crée pas que la vertu et nous nous serions bien passés des vices qui aussi, l'accompagnent, anéantissant les effets de la vertu.

La guerre d'Indochine fut donc pour nos officiers, en plus dangereux, ce qu'est l'effort patient, passionnant d'un travailleur de bonne qualité qui au bout de sept ans s'aperçoit que tant de peine, d'espoir, de sacrifice, de volonté n'a servi à rien.

Mardi 1er juillet.

Comme le problème indochinois, le problème tunisien a été aggravé par les insuffisances du régime de la IVe République.

Le texte paraphé des accords définissant l'autonomie

interne de la Tunisie, offrait de larges et solides garanties à la France en même temps qu'il paraissait ouvrir une ère d'aide mutuelle, d'aide presque fraternelle.

Mais il fallait pour que ce succès fût effectif qu'un puissant et commun effort de réalisations entraîne vers les chemins de l'avenir la France et la Tunisie. Alors éclata la révolte algérienne, puis la crise marocaine. Le Gouvernement français eut à ce moment pour essentielle préoccupation non pas la mise en place d'une éducation moderne, non pas la construction d'une puissante économie moderne, non pas une large politique internationale, mais le rétablissement de l'ordre en Afrique du Nord.

Donc au lieu d'offrir à la Tunisie une grande et généreuse marche en avant qui eût tout entraîné, le Gouvernement français ne pouvait offrir à la Tunisie qu'une lointaine amitié, parcimonieuse, susceptible, incertaine, qui ne pouvait que décevoir en Tunisie les partisans de la fraternité avec la France ; encourager en Tunisie les partisans d'une indépendance totale, voire agressive vis-à-vis de la France.

Le Gouvernement tunisien s'abandonne à son opinion publique. Ce fut le passage de l'autonomie à l'indépendance, de la neutralité à l'aide officiellement avouée aux rebelles algériens.

Les Français responsables de la politique tunisienne, souvent des diplomates, étaient sans doute dans leur devoir quand ils recommandaient au Gouvernement de jouer franchement, courageusement l'amitié tunisienne.

Les Français responsables de la sécurité algérienne, les militaires responsables des troupes qui leur étaient confiées, étaient dans leur devoir quand ils recommandaient au gouvernement d'obliger la Tunisie à respecter ses engagements de nation non belligérante, à ne pas donner asile et aide aux rebelles d'Algérie.

Et donc la Tunisie recevait tantôt encouragements et promesses et tantôt critiques et menaces — dure épreuve pour les nerfs d'un État jeune, mais pauvre, intelligent mais inquiet — l'État tunisien appela à l'aide, très peu à l'Est, beaucoup à l'Ouest, souvent à l'Organisation des Nations Unies.

L'État tunisien voulait-il se défendre contre les infiltrations de rebelles algériens bientôt plus nombreux et mieux armés que sa propre police? Voulait-il se défendre contre une action militaire française? L'un d'abord, quoique de moins en moins aisé, l'autre ensuite bien que de plus en plus illusoire.

Alors les événements s'enchaînent inexorablement.

Les 14 et 15 novembre 1957, Anglais et Américains livrent quelques armes à la Tunisie.

Le 11 janvier 1958, onze soldats français sont tués et quatre faits prisonniers aux bords de la frontière tunisienne.

Le 8 février 1958 Sakhiet-Sidi Youssef, en territoire tunisien, est bombardé par l'aviation française. Il y a des victimes civiles, des femmes, des enfants.

Le Gouvernement français désemparé accepte les offres des « bons offices » de l'Amérique et de l'Angleterre.

On a pu se demander dans les pires circonstances ce qu'il advenait de l'honneur et de l'indépendance de la France.

Mercredi 2 juillet.

Revenons en 1955 et à l'Armée et par ce mot il faut entendre surtout le corps d'officiers qui en constitue l'ossature permanente. Les jeunes officiers d'Indochine ont accédé à des grades déjà importants. Les meilleurs d'entre eux ont médité sur l'effort de guerre de leur adversaire marxiste. Ils se sentent plus capables de vaincre sur ce nouveau théâtre d'opérations qu'est l'Afrique du Nord.

Cependant la France pacifique acclamait un vainqueur du Tour de France, ou une équipe de football plutôt qu'un officier ou son commando. Pourtant officiers et soldats restaient fidèles à leur vocation, à la mission que le Parlement leur confiait et aux ordres du commandement, quand ils apprenaient, préparaient, exécutaient des actes de guerre.

On a condamné, avec violence, dans notre France dont la civilisation humanitaire est le plus bel honneur, des actes inhumains. Et on a bien fait. Mais a-t-on célébré de même ton les actes de générosité et de gentilhommerie aussi de notre Armée? Non et c'est dommage. L'Armée s'est habituée à croire qu'on ne pensait à elle que pour la blâmer, elle s'est enfermée dans sa certitude et sa fierté. L'Armée s'est autorisée de l'indifférence d'une opinion qui se détournait d'elle, de ses peines, de ses mérites, pour vouloir une victoire. Seule une victoire décisive lui ramènerait, pensait-elle, cette confiante affection de tous les Français dont chaque Français, en dépit de nos querelles, a tant besoin.

Ainsi pendant que somnolait une opinion métropolitaine, pendant qu'on flattait en l'entretenant de pacification, notre Armée faisait les plus grands efforts.

Or en Algérie l'Armée trouvait une opinion qui la comprenait, l'approuvait, la soutenait. A mesure que des divergences s'accusaient entre l'opinion métropolitaine et l'Armée,

des liens plus étroits se tissaient entre l'opinion algérienne et l'Armée.

N'est-ce pas compréhensible? Tous les Français d'Algérie, même ceux qui gagnent durement leur vie sur la dure terre d'Afrique, s'étaient trop attachés à leur sol, à leur foyer pour ne pas faire fête à l'Armée, lui apportant le dévouement de centaines de milliers de Français. Et dans cette union sacrée l'Armée trouvait enfin cet enthousiasme, oui, cette affection qui lui avaient tant manqué.

La jeunesse, toute la jeunesse, mais notamment celle des universités, ajoutait à ce mouvement l'exaltation qui lui est propre, et particulièrement émouvante pour ces officiers pères de famille qui souvent avaient perdu un fils dans les combats — parfois deux — tant c'est une tradition des familles militaires françaises de donner leurs enfants à l'Armée nationale.

Ainsi s'est constitué entre l'Armée en Algérie et la population d'Alger une profonde communauté d'émotion.

Les foules enthousiastes vivent des rêves magnifiques. Portés par elles n'est-il pas naturel que des officiers se soient dit, puisque les Français d'ici qui nous voient à l'œuvre, puisque cette jeunesse d'ici qui nous connaît, s'exaltent de nos exaltations, pourquoi la jeunesse métropolitaine ne ferait-elle pas de même, pourquoi pas les Français de France si nous nous plaçons au milieu d'eux?

Songer à une installation militaire en France eût été une erreur. Mais ce n'était pas une erreur sans cause. Et s'il est une phrase du général de Gualle que chaque Français devrait faire sienne, c'est celle-là même qui lui a si largement ouvert les cœurs des foules militaires et civiles d'Alger, c'est, de Français à Français, cette phrase de quatre mots : « Je vous ai compris. »

Jeudi 3 juillet.

Il ne peut être demandé à tous les citoyens français d'approuver l'armée. Il ne leur est demandé que de la comprendre. De l'armée, il ne peut être attendu qu'elle approuve tous les citoyens de France, on peut lui demander de les comprendre.

Notre République a perdu du prestige dans le monde par ses maladresses diplomatiques et militaires, mais notre République, pourtant, a fait quelque chose. Elle a reconstruit un pays dévasté par la guerre et l'occupation, elle a lancé sur les mers une des plus belle flotte de commerce du monde. Elle a fait circuler les plus beaux trains du monde,

aussi, bâti une sidérurgie des plus puissantes, porté le rendement de nos mines à la tête de tous ceux d'Europe, entrepris une réorganisation de l'agriculture qui fait lever de nouvelles espérances dans nos champs. Elle a par ses lois familiales aidé au repeuplement d'un pays qui depuis cent cinquante ans glissait sur la pente de la dépopulation ; elle a ouvert des écoles nouvelles en même temps qu'elle agrandissait ses villes et restaurait ses œuvres d'art. Du bon travail a été fait en France, le meilleur de tous, la paix sociale qui a régné pendant de longues années. Certes il est faible trop faible, l'élévation des niveaux de vie, mais un plus grand confort ménager est entré dans presque tous nos foyers, prélude à une transformation de nos logements si longtemps parmi les plus médiocres d'Occident. On a fabriqué beaucoup de voitures et nombreux sont les salariés qui peuvent y prétendre. L'air de Paris et l'air de nos provinces n'est pas un air de pauvre. Certes l'injustice sociale reste grande pour un peuple épris d'égalité, mais, bien que trop lentement, elle est en voie de régression. Surtout l'effort de modernisation est encore insuffisant, oui très insuffisant. Mais, en bref, on peut dire sur ces points que le régime de la IVe République a mené à bien une œuvre digne de considération.

L'activité française a de plus rayonné hors de France : là encore de manière insuffisante, mais notable, nous avons construit des raffineries, des hauts-fourneaux, des barrages, des cargos, des pétroliers, pour de nombreux pays du monde et même pour les États-Unis et cependant nous avons continué d'aider les pays d'Indochine, la Tunisie, le Maroc et les difficiles pays d'Afrique noire.

Nous avons fait entendre notre voix dans la déclaration universelle des droits de l'Homme, dans les réalisations de l'U.N.E.S.C.O. Nos écrivains, nos penseurs ont gardé autorité dans toutes les langues de la terre.

Si l'armée a fait son devoir, les civils aussi ont fait le leur.

Les meilleurs de nos officiers ne pourraient-ils pas comprendre que certains langages qui les choquent sont parfois capables de gagner plus de cœurs à la France que les plus belles victoires ne lui valent d'admiration. Comprendre qu'il y a chez certains de nos adversaires un fond de culture française qui ne périra pas et que si c'est en exaltés brutaux qu'ils massacrent, c'est quelquefois en Français qu'ils raisonnent.

Or ces liens de la pensée sont des liens si solides, si durables, que ce sont sans doute les plus profitables des efforts que d'en nouer, que de les maintenir quand ils risquent de se dénouer.

Certes devant les énormes tâches, les énormes responsa-

bilités qui sont les nôtres, puisque sans toujours en mesurer les charges, nous avons assumé l'éducation de tant de millions d'êtres humains, l'effort de la France est encore insuffisant, très insuffisant.

Pour le mener à bien nous avons besoin de la paix ; ou si elle ne nous est pas immédiatement et complètement donnée, nous avons besoin de conserver dans la guerre un esprit de paix.

L'exposé qui va suivre a été diffusé quatre jours après le remaniement ministériel du 7 juillet.

Vendredi 11 juillet.

C'est parce qu'hier il n'était l'homme de personne que le général de Gaulle peut être aujourd'hui l'homme de tout le monde. C'est parce qu'il était hier le Solitaire qu'il est aujourd'hui la République.

Et parce qu'il peut être l'homme de tout le monde il faut qu'il soit l'homme de tout le monde. Ceci ne dépend plus seulement de lui, ceci dépend de nous. Voyons pourquoi.

Le général de Gaulle pouvait-il laisser tomber le pouvoir dans les désordres et le sang d'une guerre civile? N'était-ce pas son devoir de dire oui à l'Armée qui le pressait de demander l'investiture de l'autorité légale siégeant à Paris

Car ce n'est pas dès le 13 mai que le général de Gaulle a répondu oui et c'est pourquoi des initiateurs de cette journée se plaignent aujourd'hui de ce qu'on leur ait pris le fruit de leur action. Mais ce qui n'eût été qu'une agitation sans lendemain est devenu une sorte de révolution parce que la foule d'Alger, parce que tout Alger a fait ovation au mouvement, parce qu'Alger a manifesté jour après jour sa joie dans cette grande kermesse d'espoir que furent là-bas les journées de Mai.

L'Armée aime l'ordre. Mais elle ne pouvait pas rester insensible au vœu profond de cette population qu'elle avait reçu mission de défendre et par laquelle elle se sentait portée. C'est pourquoi l'Armée a prononcé le nom du général de Gaulle.

Par sa déclaration publique du 15 mai, le général de Gaulle a manifesté qu'il entendait favorablement cet appel, il n'a rien dit de plus. Puis dans sa conférence de presse du 19 mai il a indiqué qu'il lui fallait aussi l'investiture du pouvoir légal siégeant à Paris. Cette investiture, il l'obtenait le 1er juin avec une large majorité, large majorité d'où s'excluait

une importante fraction des députés siégeant à la gauche de l'Assemblée.

Donc le général de Gaulle est sorti de sa solitude pour accepter le pouvoir des mains qui le lui offraient : Armée d'abord, mais c'était insuffisant, large majorité parlementaire ensuite qui seule rendit son accession effective.

Or il ne faut pas que le général de Gaulle en qui tant d'adversaires de l'actuel Gouvernement reconnaissaient hier l'autorité la plus prestigieuse du Pays, cesse d'être le général de Gaulle pour être un simple Président du Conseil d'une quelconque majorité. Encore une fois ceci ne dépend pas de lui, ceci dépend de ses adversaires qui doivent se rallier à lui.

Pourquoi le doivent-ils? Parce qu'il était inévitable que le Gouvernement d'Assemblée ou le Gouvernement parlementaire soit remplacé provisoirement par un pouvoir concentré.

Ce sont les Français qui choisissent le général de Gaulle Mais c'est la situation elle-même qui impose aujourd'hui à la France cette autorité concentrée. En effet, il s'agit de trouver la place de la France dans le monde, de définir les liens de la France avec tout ce qui est français à différent degré, d'aide. au-delà de toute discussion sur les statuts politiques, d'aider toutes les populations dont nous avons voici un demi-siècle ou plus assumé l'éducation, le progrès, le bien-être et que nous n'avons pas le droit, non pas le droit de larguer comme une charge trop lourde après en avoir tiré des profits. Enfin et surtout, préparer une large et noble place à cette manifique jeunesse de France qui deux fois plus nombreuse que pendant un siècle va entrer dans la carrière et aménager à cette occasion une France qui ne soit plus la France de la bicyclette et de l'automobile, mais la France de l'avion à réaction, de l'énergie atomique, de la pluie commandée, de l'agriculture décuplée, de l'urbanisme heureux, ces tâches exigent une autorité exceptionnelle.

Comment peut-il rester des Français pour croire que la République d'hier eût été capable de franchir ces obstacles quand elle n'a pas été capable en dépit de quelques succès économiques, d'accomplir des besognes de quotidienne routine?

Non, nous ne pouvions échapper à un pouvoir concentré. Ce pouvoir dans les mains d'un autre eût pu être tyrannique et imposer à une minorité de Français les volontés d'une majorité abusive. Entre les mains du général de Gaulle ce pouvoir est légitime parce qu'il n'est pas partisan, parce que le général de Gaulle est aujourd'hui cette République qu'il veut nous rendre.

Et puisqu'il veut nous la rendre plus belle, plus forte et plus humaine, pourquoi ne pas tous l'aider à bâtir ce fantastique progrès que promet la nouvelle puissance de l'homme et qu'attend notre jeunesse impatiente de vivre d'efforts, de succès, de générosité. Pourquoi ne pas souhaiter qu'il nous entraîne plus vite encore loin de nos désastreuses querelles d'hier sur les chemins de l'avenir où nous retrouverons la véritable liberté avec le véritable honneur.

Enfin ce dernier exposé a été diffusé le surlendemain de la révolution d'Irak.

Enfin ce dernier exposé a été diffusé le surlendemain de la révolution d'Irak.

Mercredi 16 juillet.

Il n'est pas de condition plus enviable que celle d'un citoyen riche dans une libre démocratie. Et comme il n'est pas de pays où le citoyen heureux soit plus heureux qu'en France, il y est attaché à la République.

Dans une démocratie libre, et aussi donc en France, il existe de nombreux exemples de citoyens parvenus vite de la pauvreté à la fortune, de nombreux exemples de citoyens ayant réussi à améliorer notablement leur sort, à force de travail, de patience, comme aussi d'ingéniosité et d'adresse. On comprend que ces améliorations aient attaché à la République un grand nombre de citoyens favorisés par le sort.

Il n'est sans doute pas jusqu'aux citoyens les moins favorisés qui aient tiré quelque avantage et au moins quelque espoir de la liberté et du progrès technique des cent cinquante années républicaines et notamment de celles qui ont suivi la seconde guerre mondiale.

Un progrès lent mais certain d'une égalité sociale — le sentiment intime de la liberté individuelle sont probablement les racines républicaines les plus profondes dans le cœur des citoyens. La victoire républicaine de 1918 rachetant la défaite impériale de 1870 — la victoire démocratique de 1944 rachetant l'abandon de style monarchique de 1940, ont consacré la République.

C'est cela que voulaient dire les Français qui défilèrent calmement de la Nation à la République le 28 mai dernier.

Le message venu d'Alger est différent. Les riches d'Algérie ne sont sans doute ni plus nombreux ni plus imprévoyants, ni plus insouciants que ceux de la Métropole. Mais les pauvres d'Afrique sont plus pauvres que ceux de Métropole. Et quand

ils parlent arabe et pratiquent la religion musulmane, l'humiliation alors aggrave la pauvreté.

Notre progrès social a cessé de leur paraître leur progrès social, notre Liberté a cessé de leur paraître leur Liberté, nos victoires nationales ont cessé de leur paraître leurs victoires nationales.

La révolte d'un petit nombre d'Algériens a pris assez vite une signification générale et beaucoup d'entre nous s'en indignent car cette révolte a déchaîné des instincts sauvages de destruction et de massacre rendant presque impossible un dialogue de sages qui encore eût pu tout sauver. Notre indignation n'a pas empêché pourtant que la rébellion reçoive un écho international.

L'Armée française, et c'est un élément essentiel de son autorité nouvelle, ne se sent pas et ne se veut pas attachée à la défense d'intérêts matériels ou d'inégalités sociales. Elle reconnaît ce qu'il y a de meilleur dans l'idéal de l'adversaire et ne s'indigne que de ce qui lui paraît déloyal ou contraire à nos lois de la guerre. L'Armée souhaite de bonne foi que la fraternisation ne soit pas un vain mot mais une réalité conquérante. Là est son espoir.

Raisonnent-ils autrement les officiers de tous les pays jeunes, certains de leur vertu, de leur désintéressement, un peu éblouis parfois par l'aisance avec laquelle, à force de travail, ils acquièrent les techniques nouvelles de la vie économique et sociale?

Certains rêvent d'une démocratie qui ne soit pas seulement notre démocratie, notre bonne vieille démocratie bourgeoise au socialisme timide — mais d'une démocratie plus égalitaire mettant fin aux excès de l'exploitation éhontée comme l'indiscipline écervelée.

Nous autres, vieux peuple, savons le risque que peuvent faire courir à la paix civile et à la paix générale ces rêves trop purs et trop ambitieux. Mais nous savons aussi que dans les circonstances présentes se révèlent ainsi des forces avec lesquelles il faut compter — des forces dont il faut tirer le meilleur pour assurer le passage de l'inégalité d'hier à une plus grande égalité demain — pour assurer le meilleur emploi des nouveaux outils de la technique moderne mis au service de la condition humaine.

Si l'Algérie a été depuis quatre ans victime de ses fellagha, prenons garde que c'est l'Occident tout entier qui doit compter maintenant avec les centaines de millions de pauvres de la planète, centaines de millions de pauvres qui sont les prolétaires du monde et que guette aussi un fanatisme religieux et nationaliste.

Ce n'est pas seulement Alger qui doit s'émouvoir de la guerre d'Algérie. Ce n'est pas seulement Paris, c'est toute l'Europe, c'est tout l'Occident qui doit gravement se poser la question de la cohabitation des privilégiés et des prolétaires du monde.

Profiter de notre réelle supériorité d'armement pour régler ce conflit par la force?

Trop de guerres ont été faites, faute d'avoir consenti à temps aux efforts nécessaires. Elles ont exigé des efforts bien plus grands, des sacrifices immenses, pour aboutir à un résultat que la paix eût plus noblement et plus efficacement atteint.

Il ne s'agit pas ici de désarmer devant le fanatisme, il s'agit de le tenir en respect, de le guérir et surtout d'apporter aux légitimes ambitions de demain, fussent-elles arabes ou indiennes, la même généreuse compréhension qui permettra à tous les défavorisés du monde d'accéder à leur part de bonheur et de richesse, à la noblesse que revendique leur dignité.

Les peuples qui sauront trouver le chemin de l'humanité pacifique, en recevront un surcroît d'honneur et de bonheur et même des richesses nouvelles. Que la France y soit la première !

Car comme tout peut être sauvé de ce qui nous est le plus cher, tout doit être sauvé par l'effort de tous.

CHARLES MORAZÉ

La civilisation de l'Espagne musulmane

Depuis longtemps on a reconnu que cet Extrême-Occident de l'Islam qu'était l'Espagne a nourri une des plus belles civilisations du moyen âge. Près de cinq siècles après sa disparition, elle laisse encore, dans la mémoire des hommes un lumineux sillage. Dans le monde musulman, on la considère toujours — et avec raison — comme une des gloires impérissables de l'Islam. Depuis le romantisme, l'Europe elle-même s'est éprise de cet aspect du passé espagnol : la mosquée de Cordoue et l'Alhambra de Grenade sont devenus des lieux de pèlerinage où tous les peuples communient dans une même admiration. Mais cette manière de culte rendu à un passé révolu est plus souvent émotion imaginative et nostalgique que vraie connaissance.

Aussi ne paraît-il pas inutile de préciser les conditions dans lesquelles a pu naître et grandir cette civilisation, de rappeler ses origines, de marquer ses étapes, de dire dans quels pays et suivant quels modes elle a parfois réussi de pacifiques conquêtes.

***

Le pays même où elle a vécu, les siècles où elle a fourni sa course lui confèrent une originalité incontestable. Du VIIIe au XVe siècle, elle fut la seule civilisation d'Islam à être née et à avoir pris forme en terre d'Europe. Le syncrétisme ottoman ne se constitua, pour un bref apogée, qu'après la prise de Constantinople, alors que l'ultime vestige de l'Espagne musulmane, le royaume de Grenade, vivait ses derniers jours. Pendant plus de sept cents ans, l'Espagne a nourri de sa substance une culture et des arts liés à une foi qui avait ses sources vives en Orient. Cette civilisation eut la chance de vivre pendant la période où l'Islam élabora une littérature, une pensée, un art et des formes de vie qui lui étaient propres, puis donna à toutes ses créations leurs aspects classiques. Et elle disparut d'Espagne à la fin du XVe siècle, alors que, comme ses sœurs d'Orient, elle commençait d'être atteinte par l'ankylose et le déclin.

Mais l'époque où elle vécut nous importe moins que ses composantes et la nature profonde des œuvres où elle s'exprima. La civilisation de l'Islam ibérique a-t-elle été pour l'Espagne un vêtement d'emprunt, ou a-t-elle révélé, sous des modes nouveaux, les traits fonciers de la terre et de la race? L'Ibérie a-t-elle été alors un simple satellite de l'Orient ou a-t-elle été riche en créations originales? Dans la foi du Prophète, avec des normes et des formes de vie importées, est-elle restée fraternelle aux terres chrétiennes qui la bordaient? Fut-elle une simple frontière et un front de combat, ou eut-elle le privilège d'être une zone de contacts où se mêlèrent, autant qu'ils se heurtèrent, l'Orient et l'Occident d'alors?

A toutes ces questions, il n'est pas de réponse unique et simple ; aux problèmes que nous venons de poser, l'Espagne musulmane donna des solutions parfois variables et toujours nuancées, qui ne peuvent apparaître, dans leur vivante complexité comme dans leur nature profonde, qu'en précisant dans quelles conditions a vécu cet Islam ibérique et en retraçant rapidement les étapes de sa carrière.

***

On oublie trop souvent que l'Espagne musulmane n'a pas pris naissance sur une terre vide que le déclin du monde antique avait laissée désolée. Le pouvoir musulman prit la place de la monarchie wisigothique qui, pendant près de trois siècles avait travaillé à donner une forme à cette Ibérie qu'elle avait conquise et aussi adoptée comme patrie.

Ce long effort n'avait pas abouti sur le plan politique. La royauté wisigothique, élective, s'était montrée incapable de se réformer elle-même et était restée la proie des factions. Elle s'effondra en une seule bataille sous le choc de l'invasion.

Mais, sur le plan social, les rois wisigoths avaient travaillé à fondre dans une même nation Germains et Hispano-Romains. L'unité de foi, puis l'unité juridique et aussi l'unité de langue avaient peu à peu effacé les différences entre anciennes populations et conquérants : un patriotisme ibérique était né auquel St-Isidore de Séville avait prêté une voix éloquente. Après la conquête musulmane, il n'y aura plus que des Espagnols en face des nouveaux venus, Arabes ou Berbères.

Enfin les rois de Tolède ont présidé à une œuvre de civilisation méritoire et complexe. L'Espagne a fait un considérable effort pour sauver et vivifier ce qui subsistait de l'héritage romain et chrétien : la renaissance isidorienne fut

d'un mérite singulier et c'est souvent à travers les œuvres de l'évêque de Séville que le moyen âge occidental essaya de prendre contact avec la pensée et la science antiques.

L'art renaîssait en même temps que la culture : aux leçons de l'Antiquité, il mêlait parfois, dans le domaine du décor, de vieilles traditions locales. De plus en plus il accueillait les leçons de Byzance qui, avec Justinien, avait repris pied pour quelque temps sur les rivages méditerranéens de la Péninsule. Cet art wisigothique ne nous est connu que par quelques églises de campagne, des fragments sculptés, des bijoux pour la plupart retrouvés dans des tombes : il vaut par la franchise de ses partis, la vigueur de ses effets, sa richesse décorative.

Cet effort, l'Espagne musulmane allait le reprendre à partir d'une autre foi, d'une autre vie politique et sociale et bientôt d'une autre culture. Par bien des côtés, la mainmise de l'Islam sur l'Espagne fut une révolution. Toutefois l'héritage wisigothique ne fut pas perdu dans ce tournant brusque de l'histoire : en bien ou en mal, il subsista dans l'ordre nouveau. Devant la faiblesse numérique des conquérants, les mêmes populations firent la substance de l'Espagne islamique comme elles avaient fait celle du royaume wisigothique, en gardant, avec leur langue romane, leurs habitudes et leurs tendances anciennes.

***

La conquête par des armées musulmanes, surtout formées de Berbères venus du Maghrib tout proche, fut une surprise pour l'Espagne qui, depuis des siècles, n'avait plus avec l'Afrique de relations suivies. La royauté wisigothique disparue à la première défaite, aucune force — pas même l'Église — ne tenta d'organiser la résistance. Avec une étrange stupeur, ce grand pays de rudes guerriers laissa les armées de l'Islam se répandre et imposer leur domination. En moins de quatre ans, la Péninsule était devenue une nouvelle province du califat oméiyade de Damas. La rapidité même de cette conquête empêcha les irrémédiables destructions ; aussi bien les envahisseurs — moins de quarante mille Arabes de race et de langue et peut-être quelques centaines de mille de Berbères — ne pouvaient remplacer l'ancien peuplement : le pays n'aurait pu vivre sans le travail de ses propres populations. Miliciens orientaux et paysans berbères étaient moins civilisés que ceux qu'ils dominaient. Les conquérants restaient une caste militaire, absorbée par l'occupation du pays et

aussi par les poussées en Gaule. Les traditions ibériques purent ainsi se transmettre à l'Espagne nouvelle.

Mais, au premier moment, les milices arabes, plus encore que les contingents berbères, se disputèrent entre elles : une véritable anarchie militaire aboutit à un prodigieux défilé de gouverneurs, le calife de Damas ne faisant que ratifier le choix des soldats. Cette instabilité du pouvoir, bien qu'elle ne s'accompagnât d'aucune révolte des vaincus, était peu favorable à la naissance d'une civilisation.

Il fallut une aventure individuelle — ce que E. García Gómez a appelé le premier miracle oméiyade — pour que ces troubles et cette passivité fissent place à un véritable État. Un Oméiyade, échappé au massacre des siens, lorsque le califat de Damas succomba sous les coups des Abbassides, réussit à gagner l'Occident. Après avoir en vain cherché fortune en Berbérie, il débarqua en Andalousie en 756 ; grâce aux milices arabes syriennes et aussi à des alliances berbères, il réussit à imposer son pouvoir à l'Espagne musulmane. Ainsi naquit l'émirat d'Al-Andalous, indépendant du califat abbasside de Bagdad qui régnait alors de l'Est de la Berbérie aux portes de l'Inde.

Abd ar-Rahman, le premier du nom, garda la nostalgie de sa patrie syrienne : dans sa capitale, Cordoue, il s'efforça de recréer quelque chose de la civilisation du califat de Damas : civilisation très tolérante qui avait largement utilisé les Chrétiens et les Juifs — et aussi civilisation de type hellénistique qui avait su accueillir l'héritage des chrétientés orientales avec les leçons de Byzance.

Pour manifester sa victoire, Abd ar-Rahman Ier fonda la grande mosquée de Cordoue qui, dans une synthèse originale et vraiment créatrice, associait les traditions wisigothiques à des formes et à des procédés venus de la Syrie oméiyade.

***

Dans cette Espagne, politiquement isolée du reste du monde musulman, fort peu modifiée dans sa substance humaine, l'œuvre de la dynastie oméiyade n'en allait pas moins se faire suivant les règles d'un ordre nouveau, informé par l'Islam, maître et régulateur de la vie sociale comme de la vie individuelle.

Bien que les Croyants soient censés désigner le calife ou l'émir chargé de faire appliquer la Loi, le chef de toute communauté musulmane est un souverain absolu. En dehors du domaine de la foi où il n'a pas pouvoir de magistère — mais pour imposer le respect de la Loi — il jouit d'un pouvoir

sans limites et sans contrepoids : auprès de lui, nulle émanation du pays sous forme d'assemblée ou de conseil. Membres du gouvernement central et fonctionnaires locaux doivent tout à sa faveur : ni les uns ni les autres ne forment jamais un corps doué de quelque permanence et de quelque cohésion ; l'opinion publique, si elle existe, est sans voix ; les sujets du prince n'ont le choix qu'entre la soumission passive et la révolte.

Sans doute cette autorité sans mesure connaît des limitations de fait : elle doit ménager les pouvoirs locaux et parfois le sentiment des masses pour éviter des rébellions. Le gouvernement, assez sommaire, surtout dans ses organes provinciaux, manque souvent de prise sur le pays ; mais le pouvoir éminent du prince n'est jamais contesté en théorie.

L'Islam n'apporte une organisation sociale particulière que pour les non-musulmans : Juifs et Chrétiens peuvent, en situation inférieure et moyennant des impôts spéciaux, garder leur foi, leur droit privé et même vivre en communautés à demi autonomes. Les Oméiyades respectèrent, dans son ensemble, ce statut des tributaires.

Les Musulmans conquérants, Arabes et Berbères, étaient constitués en tribus et le restèrent longtemps. Des convertis espagnols, par le moyen de la clientèle, s'agrégèrent parfois aux tribus arabes. Les conquérants, sur ce point, introduisaient une dissemblance sociale et un archaïsme.

L'Islam, religion fondée par un citadin et au premier moment pour des citadins, suppose, pour être pleinement vécu, l'existence de villes et c'est à partie des grandes cités qu'il s'est toujours répandu. Rome avait doté l'Espagne de villes nombreuses qui survécurent presque toutes. Elles eurent un double rôle ; elles assurèrent d'abord la continuité des traditions hispaniques ; mais, de plus en plus, à l'image de la capitale, Cordoue, elles furent des foyers de vie musulmane et de civilisation orientale.

Les villes d'Islam n'ont gardé aucun vestige d'organisation municipale : à côté des fonctionnaires du gouvernement, rien ne vient représenter la population : elles n'enferment dans leurs murs qu'une masse acéphale et amorphe de sujets du prince. En Espagne, sous la tutelle des souverains oméiyades, grâce à un corps assez étoffé de fonctionnaires de l'État et de magistrats de la Loi, elles jouirent d'une certaine organisation qui favorisa leur prospérité. Mais lorsque les cités de l'Occident chrétien connurent une vie économique et bientôt une vie politique nouvelle, elles restèrent figées dans leur état ancien.

Si l'Islam fondait le pouvoir souverain et réglait en partie la vie citadine, la conquête musulmane avait posé pour l'Espagne de graves problèmes ethniques. Les Arabes, même lorsqu'ils cessèrent d'être une caste militaire, se considérèrent toujours comme une aristocratie. Les Berbères dans les districts qui leur avaient été attribués, gardèrent maintes fois leurs caractères particuliers et le sentiment de leur race. Les émirs, puis les califes, prirent pour leur garde personnelle des esclaves d'origine étrangère : au Xe siècle, ces Esclavons devinrent une puissance dans l'État. La masse des Musulmans se composa vite de convertis d'origine espagnole conscients de leur communauté de race avec les Chrétiens mozarabes et gardant, à côté de l'arabe, l'usage de la même langue romane.

Ainsi l'Espagne musulmane connut toujours, plus ou moins grave, la mêlée des races. Pour imposer leur autorité à ces populations divisées et diverses, les Oméiyades n'eurent jamais à leur disposition une armée nombreuse et fidèle : ils n'arrivèrent pas à résoudre de manière satisfaisante et stable, le problème militaire qui se posait à eux. Aussi furent-ils incapables de détruire les petits États chrétiens qui se fondaient dans le nord de la Péninsule, puis d'en empêcher les très lentes avances. Dès le XIe siècle, ces royaumes, moins riches et moins peuplés que les terres musulmanes, allaient acquérir la supériorité militaire.

Pour résister à tous ces dangers déclarés ou latents et pour donner à leur pays une unité qu'ils ne trouvaient ni par le sang, ni par le sol, une politique s'imposait aux Oméiyades : confondre leur cause avec celle de l'Islam. Ils voulurent que cette religion, seul lien solide de leurs États, fût d'une parfaite unité morale : par une vigilance sans défaut, ils empêchèrent que les deux grandes sectes hérétiques, le kharijisme qui triomphait en Berbérie, le chiisme qui se développa en Orient et plus tard en Berbérie, ne pussent prendre pied dans leur domaine. Des quatre écoles juridiques orthodoxes, ils ne favorisèrent qu'une seule : le malikisme. L'Espagne fut dès ses origines et resta toujours rigoureusement sunnite et de rite malikite : sur le plan religieux, elle fut d'une infrangible unité.

A cette volonté — presque à cette surenchère — d'orthodoxie, les Oméiyades ajoutèrent le souci de favoriser, de tout leur pouvoir, la langue et la civilisation de l'Islam. Aussi bien, la loi islamique n'a jamais distingué le spirituel du temporel. Les souverains cordouans comprirent que tout ce qui traduisait des formes de vie proprement musulmanes aidait à leur politique de transformation interne du pays ;

cette imprégnation de toute la vie, normale en pays d'Islam, consolidait leur pouvoir.

La civilisation nouvelle fut donc et ne cessa jamais d'être une civilisation officielle où la volonté et le mécénat du prince eurent une large part ; elle eut pour elle l'autorité du pouvoir central avec la force multiforme et invincible de la religion.

Mais elle s'appliqua surtout à une population de souche espagnole où elle trouva souvent ses meilleurs serviteurs. Ces convertis restaient bilingues : avec leur langue — le *romance* — ils gardaient le sentiment de leur origine hispanique. De leur côté les Chrétiens mozarabes, qui apprenaient la langue et adoptaient la vie matérielle de leurs maîtres, maintenaient des liens avec le monde chrétien et gardaient bien des traditions proprement espagnoles.

Cette civilisation, imposée et officielle, mais restée, sous bien des aspects, le fait de convertis et de bilingues, fut liée, dans son développement à une histoire de plus en plus heurtée. Toutefois, elle bénéficia, pour sa formation, de la longue durée de la dynastie oméiyade qui régna pendant deux siècles et demi : grâce à ce long délai et à une remarquable continuité de vues, les émirs, puis les califes de Cordoue réussirent à associer à des succès politiques modestes et instables une magnifique œuvre de littérature et d'art, à créer et à faire vivre en Occident un nouvel Orient.

La civilisation musulmane d'Espagne ne grandit que lentement ; au milieu du IXe siècle, sous Abd ar-Rahman II, elle franchit dans bien des domaines — littérature arabe, pensée religieuse et juridique, musique, vie privée — des étapes décisives. Mais l'art monumental restait dans la tradition locale.

Dans la seconde moitié du IXe siècle, la dynastie oméiyade connut une grave crise politique : une prodigieuse explosion de particularisme, des révoltes sans cesse renaissantes absorbèrent son effort et parurent même la mettre en péril. Toutefois, l'œuvre entreprise ne fut jamais abandonnée : l'action des souverains — et plus encore la mainmise croissante de l'Islam sur la vie du pays — consolidaient les résultats acquis et allaient permettre une nouvelle et décisive floraison.

***

Au début du Xe siècle, un souverain de vingt-deux ans, Abd ar-Rahman III, ramena tout le pays à l'ordre et à l'obéissance ; l'Espagne connut la paix intérieure et, grâce à la parfaite tolérance du pouvoir à l'égard des Chrétiens mozarabes et des Juifs, une éphémère mais précieuse unité

morale. Alors que ses ancêtres s'étaient contentés du modeste titre d'émir, il prit celui de calife : par là, il n'entendait pas disputer aux Abbassides, alors en décadence politique et dont la domination ne dépassait pas l'Égypte, l'hégémonie de l'Islam. Dans la Berbérie orientale était né un califat hérétique, sous le signe de la doctrine chiite ; en face des Fatimides de Kairouan, le calife cordouan se posait en champion de l'orthodoxie dans les terres du Couchant. Toutefois Abd ar-Rahman III et ses successeurs n'eurent ni le goût, ni la force de se lancer dans une lutte directe contre les *imams* de Kairouan. Leur politique africaine, toute défensive, ne visa qu'à préserver l'Andalousie d'une attaque fatimide : avec une patiente et prudente habileté, ils réussirent à tendre au Maghrib un rideau protecteur d'alliés berbères. Dans la paix extérieure, les califes de Cordoue purent arrêter, pour un temps, la poussée de reconquête des royaumes chrétiens. A leurs États, ils donnèrent une organisation inspirée du monde abbasside, et, de ce fait, d'un type très oriental. Aussi bien, les influences venues d'Orient affirmaient désormais, jusque dans le domaine de l'art, leur triomphante poussée.

Ces apports étrangers ne détruisirent jamais les traditions établies : elles s'unirent à elles en de fécondes synthèses : à tout ce qui venait, par des voies diverses, du domaine oriental de l'Islam, l'Espagne imposait sa marque. Une littérature arabe se développait où la poésie se cherchait bientôt une inspiration nouvelle : vivant en symbiose, dans une population bilingue, avec une littérature populaire de langue romane, elle créait des genres nouveaux où se mêlaient les deux influences. Si la pensée religieuse et juridique, par scrupule d'orthodoxie, ne savait pas encore être originale, l'art était en pleine poussée créatrice. Au palais des califes à Madinat az-Zahra, à l'agrandissement que le second calife, Al-Hakam, fit à la mosquée de ses ancêtres, se révèlent une architecture et surtout un décor en rapide évolution, d'une étonnante richesse d'effets et de formes. Des parfaites réussites et des essais féconds de l'art califal, se dégagent déjà les formes et les drocédés de l'âge classique. Et dans le domaine de l'ornement s'affirment les tendances profondes de l'art espagnol : son goût pour la richesse, sa verve décorative, parfois même son baroquisme.

***

L'âge d'or du califat de Cordoue fut de courte durée : dès les premières années du XIe siècle, l'Espagne musulmane

retomba dans le particularisme et maintes fois dans l'anarchie. Mais tous les rois de province qui se disputaient l'ancien domaine des califes se firent, dans leurs capitales éphémères, les serviteurs et les mécènes de la civilisation andalouse. Celle-ci connut des nuances provinciales nouvelles et le morcellement de l'Islam espagnol ne ralentit pas l'essor de sa culture. Ce fut le grand siècle de la poésie arabe d'Espagne ; avec la littérature, la pensée et la vie elle-même devenaient plus libres. Si les leçons de l'Orient ne cessaient pas d'être reçues, dans tous les domaines l'Espagne affirmait sa puissante originalité et élaborait des formules qui lui étaient propres.

***

Du XII[e] à la fin du XIV[e] siècle, la civilisation islamique d'Espagne vécut son âge classique. Son domaine hispanique était en recul : la fin du XI[e] siècle avait vu les premières grandes avances chrétiennes. Malgré l'appel aux dynasties marocaines des Almoravides et des Almohades qui furent successivement les défenseurs et aussi les maîtres de l'Islam ibérique, la reconquête reprit pour bientôt accentuer ses progrès. Après leur victoire de Las Navas de Tolosa, en 1212, les Chrétiens, déjà maîtres de la moitié nord de la Péninseule, annexèrent rapidement les terres du Sud. Seul demeura terre d'Islam, le petit royaume de Grenade qui n'avait pu se fonder et se mainenir qu'en acceptant la suzeraineté de la Castille et en se faisant son allié contre ses frères musulmans.

Mais, dès la fin du XI[e] siècle, la civilisation de l'Espagne musulmane avait commencé de conquérir un vaste domaine en Afrique du Nord, celui où régnaient ses nouveaux maîtres. Le pouvoir des Almoravides s'arrêtait à Alger ; celui des Almohades s'imposa à toute la Berbérie, jusqu'à Tripoli. Les deux dynasties se firent les propagandistes et les mécènes du legs andalou : dans toutes les grandes villes de leurs États africains, s'implanta peu à peu une civilisation importée.

Par malheur, dès le milieu du XI[e] siècle, la rupture entre les émirs de Berbérie orientale, les Zirides et les Hammadides, et leur suzerain, le calife fatimide du Caire, accompagnée de leur retour à l'orthodoxie, avait déclenché la grande catastrophe de l'histoire nord-africaine : une invasion arabe qui modifia vite les conditions de la vie politique et sociale de la Berbérie, ruina ou corroda son économie traditionnelle Cette rupture politique coupa presque tous les contacts culturels entre l'Orient et l'Occident musulman qui vécut désormais de son propre fond. Aussi bien toutes les civili-

sations islamiques avaient pris des aspects régionaux fort nets et formaient des domaines de plus en plus séparés.

Toutefois. dans l'élaboration et la fixation de ses formules classiques, l'Espagne musulmane connut encore de beaux succès : si le XIe siècle avait vu l'apogée de la poésie, le XIIe fut le grand siècle de la philosophie et de la science, l'époque d'Ibn Tofaïl et d'Averroès.

Par leurs maîtres africains, les artistes andalous eurent à leur disposition des moyens qu'ils ne trouvaient plus dans la Péninsule. Sous les Almoravides, s'élevèrent des monuments où l'abondance profuse de l'art du XIe siècle s'ordonnait et s'épurait sans rien perdre de ses vraies richesses. Les Almohades, par souci de réformateurs puritains, imposèrent quelque temps à l'architecture religieuse une feinte austérité ; les maîtres andalous, surent alors créer des œuvres qui, dans leur volontaire et relative sobriété, par l'harmonie des proportions et la qualité de la ligne, sont d'une pureté toute classique.

Ainsi, au moment même où la reconquête chrétienne achevait de recouvrir les provinces où elle avait grandi, la civilisation andalouse trouvait, hors d'Espagne, des terres d'expansion et de refuge. Le royaume mérinide de Fès et le royaume abdalouadide de Tlemcen gardèrent sans mélange la civilisation venue d'Espagne ; mais, dans la Tunisie des émirs hafsides, les traditions locales ne tardèrent pas à reprendre le dessus.



Dès la seconde moitié du XIVe siècle la civilisation musulmane d'Espagne vit se tarir sa sève créatrice ; elle ne fit plus que se survivre pour être bientôt atteinte par un irrémédiable déclin.

Son domaine se réduisait, dans la Péninsule, au petit royaume de Grenade, peuplé, industrieux, mais pauvre en ressources naturelles et trop souvent appauvri par les luttes contre la Castille. Cet émirat nasride, par peur de la reconquête, prit une mentalité obsidionale et vécut replié sur lui-même. Il ne pouvait rien recevoir de cette Afrique qui ne cessait de lui demander des leçons ; les communications avec le reste du monde islamique étaient presque rompues et il ne voulait rien emprunter à la Chrétienté en plein essor qui l'entourait. La littérature arabe et la pensée musulmane ne faisaient plus qu'imiter les chefs d'œuvre du passé. L'art donnait aux formules classiques leur perfection, sans créer de formes vraiment neuves mais en trouvant, à l'intérieur des procédés reçus, des combinaisons nouvelles ; cet art

étroit et sans sève resta, jusqu'à la fin du XIVe siècle, dans les derniers ensembles de l'Alhambra et dans les arts mineurs, d'une habileté sans défaut et d'un goût exquis.

Ainsi le royaume de Grenade, dans son plus bel âge et sous tous ses aspects, ne fut que le prolongement sans espoir d'un grand passé. Dans les terres reconquises, la civilisation hispano-mauresque connut des survivances plus curieuses. Des Musulmans, les Mudéjars, étaient restés en masse comme sujets des rois chrétiens ; grâce à la tolérance de leurs nouveaux maîtres, ils gardèrent leur culte, leur droit, leur langue et leurs coutumes. Si, dans le domaine de la littérature, leur influence fut assez faible, elle fut considérable dans les arts du moyen âge espagnol. Les Mudéjars, qui fournissaient une main d'œuvre à bon marché, eurent à peu près le monopole de certaines techniques : la bâtisse de brique à appareils décoratifs, les plafonds *artesonados*, les plâtres sculptés ou peints, les revêtements céramiques. Bien des arts mobiliers restèrent fidèles, grâce aux Mudéjars, aux traditions et au répertoire décoratif hispano-mauresques. Les souverains et les grands personnages firent parfois appel à des artistes grenadins pour bâtir et décorer des palais à l'andalouse. Mais l'art mudéjar fut surtout fait de survivances provinciales. Maintes fois il se combina aux architectures chrétiennes ; le roman et surtout le gothique. En face des importations d'outre-Pyrénées, il apparaît vraiment comme l'art national de l'Espagne au moyen âge. Certains de ses motifs et de ses procédés passèrent dans l'art de la Renaissance et parvinrent avec lui jusqu'en Amérique.

La prise de Grenade par les Rois Catholiques, en 1492, mit fin au dernier royaume musulman d'Espagne. Au XVIe siècle, dans le triomphe de la Renaissance, les influences mudéjares déclinèrent rapidement et se limitèrent à des motifs ou à des techniques incorporés aux arts nouveaux. Les apports ottomans réduisirent à peu de choses l'héritage andalou qui s'était conservé dans les villes de l'ouest de l'Algérie. Au Maroc, la civilisation officielle et citadine resta de souche hispanique ; mais, confinée dans les murs des villes, elle ne put pousser de profondes racines dans le sol maghribin. Si elle y régna sans partage, ce fut dans un lent déclin, dans une touchante fidélité aux traditions reçues, comme dans une entière impuissance à se renouveler.

***

La civilisation islamique qui grandit en Espagne a connu un étrange destin. Née d'une conquête et de l'installation

d'une dynastie orientale, elle a pu, grâce à la paix extérieure dont jouissait la Péninsule, se nourrir des apports de l'Islam d'Orient ; la reconquête chrétienne ne l'a pas empêchée de se maintenir, dans ses anciennes provinces et grâce aux Mudéjars, sous des formes diminuées mais tenaces ; une autre conquête, celle de l'Islam espagnol par deux grandes dynasties africaines, lui a donné un vaste domaine africain qui fut son refuge lorsque la chute du dernier État musulman d'Espagne — et plus encore la révolution créatrice de la Renaissance — l'eurent fait disparaître de sa terre natale.

Malgré cette histoire heurtée, elle a eu une remarquable continuité, plus encore dans sa nature et ses tendances profondes que dans le rythme de son développement. C'est que, si l'Orient lui a fourni la plus grande part de ses formes, l'Espagne lui a donné sa substance humaine et maintes fois son esprit. Comme l'a dit E. García Gómez, les apports de l'Orient ont été pour l'Espagne à la fois un aliment et un révulsif.

La civilisation qui naquit à Cordoue et donna son dernier éclat à Grenade est un des épisodes les plus glorieux de l'histoire des cultures musulmanes. Elle est aussi une des deux expressions de l'Espagne du Moyen-Age ; et nos amis espagnols ont raison de ne point séparer, dans leur amour filial, le passé chrétien et le passé musulman de leur pays.

HENRI TERRASSE.
de l'Institut.

Révolte et Louanges

DEUX ASPECTS DE LA SENSIBILITÉ POÉTIQUE FRANÇAISE DEPUIS LA GUERRE (1944-1955)

« Si tu anéantis, que ce soit avec des outils nuptiaux. »

René CHAR, *les Matinaux*.

Il est difficile pour un poète de décrire le mouvement de la sensibilité poétique de son époque, de faire le point de la situation, celle de sa génération en particulier. Ne pas prendre parti, dans la constellation actuelle, le condamnerait à ne plus exister en tant que poète. Pour quelle raison sa voix entre-t-elle dans le concert, sinon pour tenter de combler une lacune? Il veut donner présence et forme à une valeur humaine, à ses yeux capitale, dont le manque le fait se dresser, se trouver, et élever sa voix au milieu de tant d'autres qui décevaient son attente profonde. Tandis qu'une large perspective historique révèle toujours des liens multiples et subtils entre un homme et ses contemporains, c'est néanmoins contre ceux-ci que l'individu prend conscience de sa sensibilité et de son exigence séparées.

Cette description sommaire se prêtera donc à la nécessité d'une optique double, et des déformations inévitables qu'elle entraîne. Pour étayer les tendances proprement littéraires, dont on ne présentera ici que l'ébauche fort incomplète, force est de se référer à l'histoire, au mouvement irréversible de la pensée et du « sentiment d'être dans le monde », qui prévalent dans la civilisation européenne moderne.

Cette étude ne prétendra donc à une signification objective que dans la mesure où mon sens de l'histoire du XX[e] siècle,

de ses grandes lignes intellectuelles comme de son *Weltgefühl*, se trouvera coïncider avec le visage présent de la poésie, et la suite des événements prévisibles qu'elle commence à dessiner dans le ciel de demain.

Dans l'histoire de la poésie française, la décade écoulée ne peut être comprise isolément. Elle ne saurait s'interpréter qu'en fonction des tendances majeures de la sensibilité occidentale, telles qu'elles se sont manifestées depuis cent ans au moins, si l'on ne remonte, comme il le faudrait, aux débuts du romantisme, et jusqu'à la révolte antichrétienne de la haute Renaissance. Là furent semés les germes dont l'homme Faustien, en évoluant du rationalisme classique à l'égoïsme romantique et au nihilisme moderne, n'a cessé de récolter les étranges fruits. La poésie récapitule, ou reproduit dans son propre cadre, le drame moral et spirituel par lequel passe notre culture elle-même. L'obscurité apparente de son développement contemporain tient à ce que la poésie met en jeu l'ensemble des valeurs propres à l'existence terrestre, ceci à une époque où un ordre de valeurs et la notion même de valeur manquent à l'humanité occidentale. Comment s'attendrait-on à une poésie ordonnée, affirmative, dans un monde si longtemps voué à la négation et à la parodie de la réalité? La poésie témoigne de l'homme; elle ne peut être que ce qu'il se fait lui-même.

Dans la perspective historique il est possible de distinguer entre les grands et les petits cycles, de déceler, par-delà les phases de continuité et d'évolution interne, de brusques discontinuités, des révolutions de base qui embrassent l'ensemble des activités humaines et les opposent à celles d'une vaste période antérieure. Pris dans cette dialectique, il semble bien que nous nous trouvions aujourd'hui en pleine faille, entre deux systèmes majeurs de culture humaine et d'expérience de la vie.

Nous sommes rejetés aux confins extrêmes d'une nébuleuse que nous nous obstinons à considérer comme le lieu de notre existence parce que nous sommes nés dans son sillage, et que notre point de vue en a été déterminé au plus profond de nous-mêmes. Mais cette période historique, dont le nihilisme moderne constitue la phase ultime, nous abandonne à

la vitesse de la pensée qui révolutionne si visiblement l'héritage du passé occidental. Exposés comme nous le sommes aux frontières ultimes d'une époque culturelle, nous nous y cramponnons désespérément — mais en vain, — tout en cherchant à nous assurer au milieu du vide grandissant un habitacle nouveau, pour lequel nous ne sommes pas encore prêts.

L'histoire de la poésie française depuis la fin du XVIIIe siècle présente une continuité remarquable, en dépit des changements survenus dans le langage poétique, la prosodie, l'emploi des images, l'usage des symboles, etc... A n'en considérer que les étapes principales, les décades qui mènent de la fuite-hors-du-monde romantique à la Tour d'Ivoire parnassienne puis à Baudelaire et au symbolisme, du nihilisme radical de Jarry et de Dada à l'échappée surréaliste vers le merveilleux (cette régression extrême en direction du romantisme révolté initial), constituent des phases de *transition* à l'intérieur d'un même organisme temporel. A travers elles se ramifie l'arbre géant du romantisme français.

C'est de toute autre manière qu'il convient de poser le diagnostic pour la période en cours. L'évolution poétique n'est qu'un témoignage parmi d'autres, également irrécusables, d'un mouvement qui se traduit dans tous les domaines de la vie contemporaine. Notre décade, si elle manifeste les tendances majeures des deux derniers siècles, le fait sous une forme qui n'appartient qu'à elle. Elle ne prolonge pas ceux-ci, mais les achève et déjà s'y oppose. Ainsi, elle donne aux tendances dont elle est l'héritière une signification qui fait largement défaut chez les poètes romantiques ou nihilistes : elle recueille leur patrimoine, mais en l'altérant profondément. Au lieu de *transition*, c'est le mot *liquidation* qu'il convient de choisir pour définir notre époque.

Nous sommes dans une phase éruptive de l'histoire : les éléments de destruction semblent l'emporter sur ceux qui conservent ou reconstruisent. Mais, comme toujours en pareil cas, cette description négative ne révèle qu'une moitié de la vérité. Le processus est double. Ses exigences contradictoires sont également rigoureuses pour la sensibilité individuelle. La *quête ou l'invention du réel* constitue la facette positive du mouvement poétique contemporain qui, en tout cela, réfléchit fidèlement les grandes entreprises historiques et idéologiques du siècle. Nous nous trouvons dans une époque de rupture, dans un état d'ambivalence, sur lesquels la littérature établie est très souvent en retard. Voilà le climat difficile dans lequel la poésie actuelle essaie de trouver sa voix particulière et sa nécessité. Paradoxalement, l'homme mo-

derne ne quête sa naissance qu'à travers sa mort, qu'il donne et reçoit de ce fait avec un égal empressement.

Comment le Oui du cœur et de la raison sortirait-il d'une bouche faustienne rebelle, désespérée, exercée au Non par un mécanisme culturel et social séculaire, qui nous est devenu comme une seconde nature? « Tu ne sais que nier », disent les fées au Faust défunt de Valéry qui refuse de renaître à ce monde. Et surtout, à quel objet, à quel univers ce Oui problématique s'attacherait-il, au milieu de « l'universelle décomposition de tous les contenus » décrite un peu trop complaisamment par le Dr Gottfried Benn, grand spécialiste du nihilisme germanique après Nietzsche, dans une ambiance que le poète Lucien Becker résume sous le titre significatif de *Rien à Vivre?* Quête ou invention du réel : je parle par hyperbole. C'est d'une reconnaissance de la création comme lieu de l'être qu'il s'agit .Que cette reconnaissance soit tâche difficile, sinon impossible, n'aura de quoi surprendre personne : elle doit se faire à partir des positions spirituelles contraires, héritées par l'homme occidental de son passé néo-platonicien, augustinien, cartésien, romantique et nihiliste. En effet, c'est du sein d'un Non total, que résume *le Jugement Dernier* de Richter, *le Silence* de Vigny, *le Ciel Vide* de Mallarmé, le rire dément de l'ermite valéryen, *le Dieu mort* de Nietzsche, *l'Artiste de la Faim* de Kafka, *l'Etranger* de Camus, *l'Innomable* de Beckett, que l'homme contemporain émerge. Voilà le lieu de l'esprit à partir duquel il tentera de discerner la splendeur immanente dont se souvenaient encore *le Cantique des Cantiques*, Parménide et Spinoza, à laquelle aussi se rattachait, comme par une artère ultime, le christianisme roman (par ailleurs si hostile au monde créé) dans le rite médiateur de l'Eucharistie. L'artère coupée par Zwingli au cours de la Réforme privera de plus en plus le grand corps de la chrétienté occidentale de ses rapports vitaux avec le monde, du sens de la réalité dans le présent cosmique. Notre héritage est celui d'un Dieu mort, d'un monde mort, et d'une parole désormais sans efficace, comme privée d'emploi. Au milieu de tant de cadavres, le vieil et orgueilleux moi rationnel de Descartes, le moi passionnel des Romantiques, et la chimère nietzschéenne du surhomme, ne se portent guère mieux. L'héritage accumulé de Faust et du nihilisme nous prépare mal à notre rôle nouveau, alors que déjà le rideau se lève sur l'acte prochain du drame universel. Aussi sommes-nous pour la plupart condamnés à errer dans le désert intermédiaire et peut-être à y mourir, comme la génération qui sortit d'Égypte avec Moïse. Nous marchons en somnambules sur les toits d'une maison en flammes.

Liquidation de l'héritage désormais classique légué par la sensibilité nihiliste des cent dernières années. Quête d'un monde réel où l'homme puisse vivre avec son chant au lieu de susurrer, à défaut de la vie, « la chanson du néant » : voilà les pôles magnétiques entre lesquels se tendent les lignes de force dans le champ de la poésie française actuelle. Le nihilisme qui se fait sentir dans cette décade est en rapports directs avec le message poétique des grands ancêtres de la fin du XIXe et du début du XXe siècles ; mais, dans la forme autant que par le fond, il se manifeste de façon plus extrême et va enfin au bout de ses intentions. Le mode d'expression, ici comme ailleurs, est inséparable de la signification qu'il supporte. De même, les réactions contre le nihilisme, déjà présentes dans les générations antérieures (Supervielle, Perse, Milosz, Jouve, les Surréalistes) s'accentuent et présentent des aspects radicaux, souvent neufs. Contrecarrés dans l'âme de plus d'un poète par les tendances négatrices, les élans vers l'affirmation de l'être retrouvé s'efforcent d'en triompher. Dans cette lutte intérieure une partie de la poésie française actuelle trouve une voix originale, une voix double, faite de révolte et de louange. L'angoisse du vide s'y mêle à la volonté de survie, et le désespoir envahissant à l'intuition irrésistible de la joie.

En réaction contre ces deux tâches également redoutables, se manifesteront des mouvements régressifs, dirigés vers la tradition multiple de l'occident gréco-chrétien, dont les couches géologiques s'étagent du christianisme augustinien jusqu'au néo-romantisme, en passant par le formalisme classique ou le retour à l'esthétisme nihiliste de la fin du XIXe siècle. Nos poètes, dans la mesure où ils se soustraient à l'emprise nihiliste orthodoxe, sont partagés fréquemment entre ces diverses tentations régressives, rassurantes ou consolantes, et d'autres essais (contradictoires) de s'installer dans l'univers inouï pressenti au-delà du nihilisme, dont Nietzsche déjà avait essayé, en vain, de forcer les barrières.

Le reproche que les poètes d'après 45 semblent faire à ceux qui percèrent au cours de la guerre à la faveur de la défaite et de la Résistance, est d'avoir brouillé les cartes de la poésie sous couvert de l'état d'exception, d'avoir parlé comme si le monde possédait encore (ou déjà) des valeurs, comme si la rhétorique des grands sentiments était dans l'ordre naturel des choses contemporaines, alors que le langage éloquent de « l'engagement », loin d'être l'écho direct de telles valeurs, représentait l'ombre d'une ombre : il devient dès lors l'instrument suspect par excellence, qui fausse la condition véritable de l'homme et exprime le contraire de sa

situation. Ce refus de se leurrer davantage sur la condition humaine authentique de notre temps explique à la fois le ton et la technique beaucoup plus sévères, la pudeur, l'attitude critique en un mot, qui se manifestent dans la poésie de l'après-guerre.

Les lignes de force qui régissent dans l'ensemble la poésie de notre temps ont leur origine bien en-deçà de la guerre de 1939. Mais ces lignes furent déviées par l'effet de la guerre et de la déroute. Ces événements, en un certain sens contingents, imprimèrent à la poésie des années 40 une direction particulière. Les circonstances forcèrent la main à bien des poètes, les obligeant à assumer un rôle pour lequel rien ne les avait préparés, mais auquel ils ne purent se soustraire, en dépit des tentations oratoires, malgré les risques dans l'ordre de la sensibilité poétique, auxquels ils s'exposaient ainsi. Après la libération, l'état d'exception qui faisait des poètes les seuls porte-paroles efficaces de la tragédie nationale se vit suivi par une période fort différente. Dans l'après-guerre il est normal que les poètes, rendus à leur fonction « régulière » dans le cadre de la société bourgeoise occidentale, — c'est-à-dire remis en marge de celle-ci et confrontés une fois de plus par les problèmes fondamentaux, immuables, de la sensibilité dans un monde dominé par le nihilisme, — aient réagi violemment contre les facilités de la poésie résistante. Il est inévitable que ces poètes, en retrouvant avec la paix les difficultés *permanentes* liées à l'évolution historique générale de l'occident, aient désavoué les illusions idéalistes et les excès verbaux de la poésie « engagée »; il est fatal qu'ils soient redevenus attentifs aux impératifs de la condition humaine considérés en eux-mêmes, en dehors d'une crise nationale aiguë. L'accent est dès lors remis sur les exigences propres de la poésie, telles qu'elles s'imposent partout aux poètes *in dürftiger Zeit*, comme l'écrivait Hölderlin en 1802. A mes yeux, le renversement qui s'est produit vers 1946 en faveur d'une poésie plus stricte, plus authentiquement poétique, signifie surtout, après l'abandon de l'état d'urgence et la déviation collective imposée par la catastrophe nazie, un retour aux tendances majeures du mouvement poétique moderne. C'est en un sens le retour à l'orthodoxe poétique d'avant 1939, mais avec une exigence accrue de rigueur, un sens plus aigu de la responsabilité des poètes à l'égard de la vérité de l'existence, sentiment dont les événements tragiques de l'occupation et de la Résistance expliquent aisément l'origine.

Ainsi, aux poètes de notre décade, les mêmes problèmes se posent qu'à leurs aînés, mais ils surgissent avec un carac-

tère de finalité, une intransigeance révélateurs de la proximité d'une rupture, de l'imminence d'un état de choses nouveau, dans l'ordre du monde hérité de la Renaissance. La problématique poétique issue du romantisme et du nihilisme est désormais à son point de crise extrême ; elle se propose à l'homme dans une ambiance historique qui ne tolère ni les pirouettes à la Cocteau, ni les échappatoires surréalistes en direction de la magie et du merveilleux. Ce n'est plus seulement de littérature qu'il s'agit, ni de bel esprit, ni des moyens d'échapper aux ennuis du quotidien, mais de la possibilité même de survivre en tant qu'homme libre. Le poète actuel s'interroge sur le sens qu'il convient de donner à la mise en doute du lendemain. Il s'agit aussi pour lui de formuler les principes d'expression régissant cette interrogation fondamentale d'une existence vécue sous la menace. A ces questions, Paul Valéry donne une réponse qui est comme le testament du nihilisme sous sa forme intellectuelle et esthétisante, — sa manifestation classique dans l'histoire littéraire française. Le *Faust* de Valéry, publié en 1946, clôt une époque de la poésie occidentale tout en énonçant, pour les résoudre à sa façon, les questions qui ne cessent de tourmenter les poètes de ma génération, et auxquelles beaucoup d'entre nous se sentent poussés par leur expérience à donner une réponse tout autre.

II

L'avant-dernier après-guerre, celui de 1918, avait produit, après l'intermède nihiliste de Dada, le feu de joie de la révolte surréaliste, qui se croyait, avec André Breton, « créatrice de lumière ». Nous n'assistons plus aujourd'hui à un nouveau feu d'artifice. C'est à une lutte patiente contre les ténèbres de la condition humaine telle qu'elle est, dans des circonstances réelles plutôt que surréelles, que se livrent les poètes significatifs de notre temps. L'univers concentrationnaire hitlérien ayant fait place à l'enfer ordinaire de l'existence dans l'occident moderne, un autre ton que celui de l'apocalypse, ou de l'héroïsme guerrier redevenait nécessaire. Mais cet accent garde toujours, chez les poètes qui se sont imposés après 45, les échos de la grande épreuve précédente. Comme le montre aux alentours de 1946 la publication des *Feuillets d'Hypnos*, du *Poème Pulvérisé*, ce sont des préoccupations d'ordre moral qui, à l'instar des nouveaux prosateurs

(J.-P. Sartre, E. Cioran, A. Camus, etc.) obsèdent les poètes de la décade écoulée, et les distinguent de la plupart de leurs prédécesseurs, dans leurs thèmes autant que par leur style. Le sens accru de l'écriture, le goût de l'artisanat poétique si frappant chez Ponge, Norge, ou René Char, réfléchissent en l'exagérant le réveil du sens éthique.

Si l'héritage du nihilisme reste au centre des préoccupations poétiques actuelles, les poètes qui l'assument se refusent désormais à toute fuite, à toute gratuité. Comme l'écrit J. Rousselot, « l'homme en proie » est le seul sujet digne de leur chant. En rapport avec ce nouveau moralisme, un des traits marquants de la décade est la disparition, au sein de la tendance nihiliste, de l'esthétisme intellectuel qui donna sa forme définitive à la poésie de la fin du siècle dernier. Avec Valéry disparaît le dernier grand représentant de cette école qui, du Parnasse à la veille de la deuxième guerre mondiale, manifesta son dédain de la vie et de la création naturelles en leur préférant la « fleur noire » Georgienne, les jardins suspendus de l'art pour l'art et de la poésie pure, en pratiquant systématiquement l'évasion vers l'ailleurs par le moyen du rêve, de la magie, de l'alchimie du verbe, du jeûne spirituel ou, comme Valéry lui-même, par le culte de l'intellect désincarné. Dans son *Faust* Valéry affirme pour la dernière fois, en des vers d'une vigueur cornélienne, ce refus de participer au monde, d'être réduit au rang des créatures, qui lui fut dicté par l'orgueil intellectuel autant que par sa lassitude devant l'existence absurde, *l'odium vitæ* dont il avait tant souffert :

Mais mon esprit superbe a défait le désir.
Si ce qui fut ne fut qu'une absurde dépense,
Ce que soit l'avenir m'importe encore moins...
... Si grands soient les pouvoirs que l'on m'a découverts
Ils ne me rendront pas le goût de l'univers.
Moi qui sus l'ange vaincre et le démon trahir
J'en sais trop pour aimer, j'en sais trop pour haïr,
Et je suis excédé d'être une créature.

Les fées rebutées donnent à Faust le mot de la fin qui seul convient à sa comédie :

Tu ne sais que nier :
Ton premier mot fut NON...
... Qui sera le dernier.

Et voilà le rideau tiré sur les aventures de ce héros qui symbolise l'homme occidental depuis l'écroulement de la com-

munauté chrétienne organique à la fin du Moyen Age. L'incarnation de Marlowe rejoint celle de Valéry dans l'abîme du non-être. Au dédain de l'aristocrate valéryen succède l'attaque furieuse ou sarcastique contre l'univers, devenu pour l'homme une gigantesque prison. Violence, ironie dénigrante, accablement désespéré, ces trois réactions caractéristiques et parentes ne sont pas neuves dans l'histoire de la poésie française moderne, comme nous le rappelle l'exemple de Lautréamont, de Corbière, de Laforgue, de Rimbaud, de Baudelaire, de Jarry. Mais c'est par son ton excessif, son hostilité radicale à l'égard de *toutes* les manifestations du monde donné (poésie, langage, aussi bien que société), que se distingue notre propre époque. Aussi faut-il placer dans cette perspective ubuesque ou dadaïste l'œuvre de liquidation entreprise par les antipoètes, apoètes et lettristes qui fleurirent aux environs de 1945, à la grande époque de Saint-Germain-des-Prés.

Ambitionnant, comme le dit Jean Tardieu, « d'apprendre enfin la langue du néant » (celle, justement, à laquelle aboutit le solitaire dément du *Faust* de Valéry), ces poètes démolisseurs lancent contre le « beau langage » poétique traditionnel, où prirent refuge Baudelaire, Mallarmé, Valéry dans la phase esthétisante du nihilisme européen, une offensive sans merci. C'est la fin de la Tour d'Ivoire, de la supercherie des Paradis Artificiels, de l'illusion que cultivait encore, vers 1938, un P. de la Tour du Pin, d'une « vie recluse en poésie ». Ils s'acharnent contre tout ce qui pourrait leur rappeler l'existence d'une langue de la réalité (la réalité fût-elle purement celle de l'art) ; de tels vestiges leur paraissent un scandale dans une situation où les relations de l'homme à l'être ont cessé d'exister depuis longtemps ; car nous dit déjà l'inquiétant Montaigne, « nous n'avons aucune communication à l'estre ». Il s'agit d'exprimer les vrais rapports que l'homme contemporain entretient avec le monde. Ces poètes ne décèlent-ils pas dans la substance et la structure du langage poétique les mêmes impostures que leurs prédécesseurs éprouvaient dans la vie, et tentaient précisément de transcender en se mettant au seul service de l'art? Chanter, désormais, devient intolérable à l'instar de vivre. La prétention à l'état poétique contredit avec insolence la condition humaine. Passer outre, créer des poèmes en dépit de cette impossibilité existentielle de la poésie, n'est qu'une tromperie de plus. A l'imposture du monde, de la vie humaine, de l'histoire, de la société, s'ajoute celle de la parole qui les réfléchit toutes. La poésie apparaît dès lors comme le suprême mensonge ; au même titre que l'existence il faut la dénoncer, mettre à nu son vrai

visage : la poésie est un travesti déguisant le sens de la vie humaine, qui est absence de poésie, impossibilité radicale de la poésie. Le poète sincère de ce temps se passera de ces oripeaux. La vraie poésie se fera a-poésie, antipoésie. La « haine de la poésie » deviendra son mot d'ordre.

La *Terreur dans les Lettres*, après s'être attaquée au temps du surréalisme à la valeur du monde extérieur conventionnel, à l'hégémonie de la raison, de la morale traditionnelle, à la structure sociale et au réel donnés, se retourne maintenant contre le langage expressif lui-même, où elle reconnaît les tares de l'existence dont il est solidaire. Le terrorisme littéraire actuel ne nourrit plus d'illusions sur l'efficace salvatrice du verbe poétique ou de l'imagination, à laquelle croyaient Rimbaud et André Breton : « Après vous, mon beau langage » n'est pas la maxime de notre époque. Le pouvoir exorcisant du rêve et du phantasme, auquel souscrit encore Henri Michaux, paraît lui-même disparaître dans l'insignifiance. Comme celui de Jarry et de Dada, ce nihilisme est total, il célèbre une espèce d'antiparadis dans lequel l'homme ne trouve son salut qu'en se livrant au néant. Celui-ci triomphe de l'enfer existentiel comme le silence authentique du cadavre triomphe de la fausseté de la parole ou des songes. En définitive, cette tendance exalte l'avènement de la mort universelle dont elle discerne partout la montée, et dont elle se refuse à nier plus longtemps, à déguiser ou à combattre l'emprise.

Ce message de vérité funèbre perce à travers la violence révoltée de Jacques Prével. Il se dégage de l'atmosphère kafkaesque du *Journal d'un Mort* de Marcel Béalu. Il résonne dans l'ironie prosaïque de Jean Tardieu (est-il surprenant que Valéry fut son premier maître?) la rhétorique furieuse d'Audiberti, les Apoèmes d'Henri Pichette, les sarcasmes et les clowneries de Raymond Queneau. Il inspire par réaction les spectacles hallucinatoires qui servent d'exorcisme à Henri Michaux contre l'envahissement de la grande ténèbre. Suivant la lignée de Lautréamont et d'Antonin Artaud, Michaux est un visionnaire dont l'imagination se nourrit d'expériences subies dans une atmosphère hideusement confinée ; son monde est semblable à une oubliette. Il évoque avec une précision presque scientifique les fantasmagories émergeant de ce cauchemar réel : car l'arrière-plan ici n'est pas le rêve, mais l'existence elle-même, et le néant sur quoi elle se fonde. Michaux répond à cette condition humaine intolérable avec les armes d'une imagination démoniaque : revanche du possédé. « L'exorcisme, réaction en force, en attaque de bélier, est le véritable poème du prisonnier. »

L'aliénation profonde de l'être constitue le noyau d'expérience autour duquel s'est formé le lettrisme. Celui-ci correspond à une manifestation extrême, dirigée à la fois contre le monde périmé des choses et le monde frauduleux du langage dans lequel les ruines du premier se réfléchissent. Les lettristes mettent en acte le mot d'ordre de Rimbaud : « Plus de mots. » Par malheur, ils omettent la première partie de son exclamation : « *Silence*, plus de mots. » Ils remplacent le vocabulaire par une jonglerie avec l'alphabet, auquel ils attribuent une valeur expressive élémentaire qu'ils refusent aux vocables, coupables à leurs yeux de se référer aux objets et significations d'un monde dont ils nient la réalité ou la valeur. On voit bien ici comment l'apparent excès d'idéalisme masque la dérision nihiliste. La quête plus ou moins authentique de « l'impossible pureté » mène les lettristes au rejet de la Création entière et du langage humain, taxés d'irréalité ou d'impuissance. Cette tendance à exalter la lettre ou le son aux dépens de la signification du langage était déjà visible avant la guerre chez Antonin Artaud et Henri Michaux : mais ici c'est le cri, le borborygme, qui devaient remplacer le mot mensonger. Sous toutes ses formes, elle conduit à l'extinction de la poésie, miracle de la signification humaine qui s'incarne dans la parole, au lieu de la traverser en la dissolvant comme elle le fait dans la prose. Détruire ce rapport, cette adéquation qui, selon Hegel, définit tout art, c'est remplacer la poésie par une parodie d'elle-même : dans celle-ci les nihilistes reconnaissent justement le vrai visage de la poésie et, par analogie, la vraie situation de l'homme.

Au lieu d'extirper la poésie en tuant sa racine linguistique, comme le font les lettristes, il est loisible aussi de la dénigrer, de jeter le doute sur ses prétendus pouvoirs magiques — reliquat de l'idéalisme romantique — par l'emploi constant du sarcasme. Chez Raymond Queneau, l'ironie vise peut-être davantage l'usage poétique équivoque de la parole « littéraire » que les usages, pourtant moins édifiants encore, de la société bourgeoise. La révolte ici se tourne contre l'existence et les prétentions contradictoires de l'Art (avec un A majuscule), qui s'obstine à survivre au milieu d'un univers absurde et dévalué dès l'origine. Cette attitude satisfait le réflexe révulsif devant la condition humaine, dont nul contemporain n'est vraiment sauf. Elle se substitue à la rébellion contre les normes économiques, sociales, politiques ou naturelles qui déterminent à l'heure actuelle la vie des hommes. Elle révèle le tourment et les contradictions de la classe moyenne, prise entre la révolte impossible et la défaite.

Poète gouailleur, as de la caricature et de la contrepèterie

Queneau élève la dérision au rang de religion. Le dieu qu'on révère dans cette étrange liturgie, c'est :

Ce lugubre imbécile
qui viendra me cueillir au bout de son curdent
lorsque vaincu j'aurai d'un œil vague et placide
cédé tout mon courage aux rongeurs du présent.
(Les Ziaux).

Comme on le voit, Jarry a fait école : on lui emprunte même son viatique. Quant au latin de cette église, c'est une invention d'une force extraordinaire : Queneau y mêle à parts égales la grandiloquence ironique, les naïvetés vraies ou simulées, les métaphores hallucinantes froidement concertées par lesquelles il se moque des procédés de la poésie moderne, la pédanterie bouffonne, et l'argot. Renouvelant jusqu'à un certain point la langue écrite de l'époque en faisant appel aux vastes ressources du parler populaire, Queneau est le rhétoricien du nihilisme. Jamais le ton de la poésie moderne ne s'est fait plus aigre que « pour susurrer plaintif la chanson du néant ». Jamais le refus métaphysique et cosmique ne se présenta sous forme plus désopilante. Mais sous la faconde des « Exercices de Styles », les blagues de pince-sans-rire de la « Petite Cosmogonie Portative », c'est le visage du désespoir qui fait souvent sa sinistre grimace.

En attendant de parler directement sa langue maternelle, — celle même du néant, — l'enfant terrible du nihilisme fait son possible pour s'en rapprocher à l'intérieur du langage impur, équivoque, dont il a hérité de la société. Le résultat est singulièrement convaincant : les deux idiomes, virtuellement, s'accordent. Qu'est-ce à dire, sinon que, dans la situation actuelle de l'homme occidental, la frontière est devenue bien ténue entre l'absence et la présence, entre l'être, — ou plutôt le paraître, — et le néant? Car le monde auquel s'attaque un Queneau est celui du paraître. Il y a longtemps que les poètes modernes, de Corbière à Queneau, de Vigny à Valéry, ont perdu la connaissance du réel. En un certain sens, la poésie de Queneau, comme celle de Mallarmé, mais par des moyens contraires, tend à se faire « musicienne du silence ».

III

Cependant une réaction s'était amorcée au cours de la guerre en faveur d'une restauration de la dignité du langage (même poétique), sinon de la dignité humaine et cosmique

elles-mêmes. Il est curieux et regrettable que cette tentative se soit opérée en général sur deux plans distincts, en deux temps séparés qui s'excluent sciemment. Tantôt il s'agit de militer pour le respect de la pensée consciente, la confiance dans la langue, le rajeunissement intérieur des lieux communs usés par l'automatisme social, la préservation de l'art littéraire tout entier, que la révolte nihiliste met en question. Dans ce courant se place Jean Paulhan, préoccupé de formes, de conventions, de rhétoriques, critique pénétrant de ce qu'il a baptisé *la Terreur dans les lettres*, mais évitant prudemment de mettre en accusation les fondations métaphysiques de cette « terreur », les prémisses historiques du nihilisme dont hérite la poésie « terroriste » moderne. On ne peut en même temps s'accommoder des principes idéologiques du nihilisme orthodoxe, legs principal de la littérature actuelle, (en les passant sous silence ou en les tenant pour évidents), et s'opposer à leurs conséquences dans l'ordre de l'expression artistique. Ainsi Jean Paulhan esquive peut-être le véritable problème, qui est d'ordre moral et politique. Il voudrait la fin sans vouloir les moyens. Est-il hasardeux de prédire que, de cette façon, nous n'aurons ni l'une ni les autres?

Tantôt, au contraire, c'est de la restauration de l'homme dégradé par la société ou par l'aveuglement de la mécanique naturelle, qu'il est question. Aux artifices formels de la littérature aristocratique que prônent les esthètes bourgeois s'oppose alors une poésie de revendication brutale et directe. La satire d'un faux ordre social, d'un art truqué, et d'un faux langage à leur mesure, se fait par le moyen d'un dialecte provincial ou faubourien, pleins de virulence et de truculente saveur. Paradoxalement un Guillevic, un Prévert font usage d'un idiome antipoétique, et par là semblent se rapprocher de Queneau. Mais cette gouaille argotique, qui reste chez Queneau la manifestation ricanante du désespoir, le symptôme verbal de l'effondrement humain, devient pour Prévert une arme dans le combat politique, un paquet de dynamite lancé dans les correctes sous-préfectures de la poésie réactionnaire. Queneau, nihiliste de la classe moyenne, dénonce la Création elle-même :

Infirme est toute la nature

(Les Ziaux).

C'est la belle train des amours
c'est la belle train des vacances
elle-même jusqu'à la mort
qui vient après convalescence.

(L'instant fatal).

La *Cosmogonie* de Queneau n'est que l'élargissement à l'échelle de l'univers de cette mise en accusation de l'existence par elle-même.

La férocité de Prévert (celui de *Familiale* et du *Dîner des têtes à Paris-France*) est dirigé contre un certain monde et certains hommes :

La vie continue la vie avec le tricot la guerre les affaires
les affaires la guerre le tricot la guerre
les affaires les affaires et les affaires
la vie avec le cimetière *(Paroles).*

Mais elle ne s'exerce ni contre *le* monde, ni contre *les* hommes. La ressemblance avec Queneau est fortuite ; elle ne touche que les moyens, et de façon superficielle. Prévert se sépare du nihilisme, quoiqu'il lui emprunte certains outils expressifs, certaines armes de négation, avec lesquelles il s'acharne sur un régime social dont il n'attend pas le salut. Loin de douter de la vie en soi, et du monde naturel où elle s'insère, il attaque le sort qui est fait par l'homme à l'homme dans une période historique à laquelle il dit non, et dont il célèbre peut-être prématurément le déclin. Ce n'est que pour exalter davantage le temps de l'homme libéré de son esclavage, le grand dimanche de l'avenir, l'utopie du bonheur sur la terre dont ses populaires chansons d'amour donnent un avant-goût. A sa façon, Prévert aussi fait sienne la devise de René Char : « Si tu anéantis, que ce soit avec des outils nuptiaux. »

IV

La croyance au salut, même si elle ne prend pas une forme polémique, est fondée à notre époque sur l'acceptation de la réalité naturelle et humaine, non sur une intuition transcendantale. A l'antinihilisme engagé de la poésie d'extrême-gauche est venu s'ajouter en effet l'antinihilisme « réaliste » ou « ontologique ». Cette dernière tendance manifeste d'ailleurs des affinités assez marquées avec les préoccupations rhétoriques d'un Jean Paulhan ,visant à la restauration de la valeur et du respect du véhicule expressif bafoué par la « terreur » nihiliste. Elle y ajoute, et c'est ce qui en fait l'originalité, une déférence bien nouvelle dans l'ère post-romantique à l'égard du monde des objets et de l'expérience existentielle de l'homme. Au lieu de s'exercer dans le sens de la dévalorisation systématique du patrimoine linguistique,

humain et naturel, cette tendance s'efforce à rendre sens et valeur à cet héritage historique, — d'abord en en prenant une connaissance intime et personnelle, en ne se fermant plus à lui. Aux envolées romantiques vers l'infini, le « bien inconnu », *Là-bas*, à *l'Elévation* platonicienne de Baudelaire, se substitue la quête de l'ici-bas ou plutôt, comme l'écrit si fortement Francis Ponge, de *l'Ici-Haut*. Que de tels poètes soient des marxistes révolutionnaires comme Ponge, des provinciaux traditionnalistes et blagueurs comme Géo Norge, Maurice Fombeure, Jean Follain, des humanistes libéraux comme René Char ou Henri Thomas, l'accent chez eux est constamment remis sur la redécouverte du monde réel, sur l'hyper-conscience sensorielle, la responsabilité morale de l'artiste à l'égard de l'univers et des autres hommes.

Il s'y joint un grand souci de perfection verbale, de concision, de pudeur à l'égard du moi, dont deux siècles de romantisme endémique nous avaient fait perdre l'habitude. Si le langage prétend remplir son rôle, il lui faut rivaliser en plénitude signifiante et expressive avec ce monde compact et dense de l'existence concrète, des choses et des êtres vivants dont il est le témoin, et que le poète s'attache à nous restituer dans leur essence : « Seule la littérature (et seule dans la littérature celle de description — par opposition à celle d'explication —)... permet de jouer le grand jeu : de refaire le monde, à tous les sens du mot refaire, grâce au caractère à la fois concret et abstrait, intérieur et extérieur du Verbe, grâce à son épaisseur sémantique. » La poésie devient le lieu de manifestation du réel enfin recouvré : « O ressources infinies de l'épaisseur des choses rendues par les ressources infinies de l'épaisseur sémantique des mots ! » (1).

La louange semble prête à percer.

Nous sommes ici, du point de vue idéologique, aux antipodes de la Tour d'Ivoire nihiliste, quoique, par un paradoxe comparable à celui que nous décelions plus haut dans les rapports d'un Queneau et d'un Prévert, la recherche formelle, le goût du rare, du précieux, de l'alambiqué, la syntaxe elliptique et concertée, si visibles dans l'œuvre de Char et de Ponge, nous fassent penser irrésistiblement à l'orfèvrerie parnassienne, aux distorsions de Mallarmé ou au maniérisme de Valéry, grands-maîtres de l'orthodoxie nihiliste moderne. « Et ce n'est pas ainsi que parle la nature. » Il y a là une contradiction entre la fin nouvelle, et les moyens hérités en grande partie du passé, que la génération née aux alentours de 1900 n'a pas vraiment surmontée. Ponge et Char veulent,

(1) F. Ponge, *Proèmes*.

eux aussi, donner un sens plus pur aux mots de la tribu. Mais, par-delà l'histoire, par-delà l'étouffement de l'existence actuelle où le poète reste (selon Ponge) « trop loin de compte », ce sens poétique devient chez eux celui de la vie et du monde naturel reconquis — au lieu d'être, comme chez Mallarmé et ses disciples, la révélation du néant. « Il faut remettre les choses à leur place, écrit Ponge. Le langage en particulier à la sienne » (1). Nous assistons là à un véritable retournement métaphysique, visible également dans d'autres littératures, chez un Rilke (dans sa dernière période), un Machado, un W. C. Williams, un Jorge Guillén, et annoncé en France, avant 1939, par Milosz, Perse, et Supervielle. La leçon phénoménologique de Goethe commence pour la première fois à porter ses fruits en Occident : *Zum sehen geboren.* Ponge considère son œuvre comme « de la littérature-type de l'après-révolution ». Elle anticipe le jour où, pour lui, l'existence deviendra vivable. Elle affirme l'avenir du réel.

V

Entre les deux formules contradictoires proposées par Rimbaud : *La vraie vie est absente*, et *On ne part pas*, le choix des générations qui accèdent à la notorité poétique depuis la guerre se porte sur la seconde. De ce fait, l'orientation de toute la poésie occidentale s'inverse :

On ne part pas on ne part jamais
pour ma part en île je me suis arrêté fidèle
debout comme le prêtre Jehan un peu de biais sur la mer
et sculpté au niveau du museau des vagues et de la fiente des [oiseaux
choses choses c'est à vous que je donne
ma folle face de violence déchirée dans les profondeurs du tour- [billon...

Ainsi s'exprime dans un poème paru en 1954 le poète noir Aimé Césaire, qui est pourtant de filiation surréaliste, comme le fut jadis René Char. « Inutile de partir, écrit F. Ponge, se transférer aux choses. »

Cette acceptation de l'Ici-Haut pongien, cette ouverture aux choses pour lesquelles Ponge prend parti contre la société actuelle, cet abandon dangereux du moi à l'univers

(1) *Proêmes.*

ou au divin auxquels les sensibilités romantiques et nihilistes se sont en général refusées, résonne également chez certains poètes d'obédience chrétienne, assez hérétiques il faut l'avouer. Rejetant la tradition platonicienne et le dualisme de saint Augustin, l'orientation transcendantale de saint Paul, ils essaient de renouer avec le sens charnel de la création, le mystère de l'immanence et de l'unité divines qui illumine le monde de l'Ancien Testament. C'est le sens de l'œuvre de Jean Grosjean, parti à la quête d'Abraham et du Fils de l'Homme terrestre, éternellement réincarné. Luc Estang commence son vaste hymne aux quatre éléments par un *Poème de la Mer*. Le refus, la différence affirmée comme un défi, font place à une humilité réconciliatrice. Aux fragmentations causées par l'individuation frénétique, à la multiplicité mère du néant, principe destructeur dont a surgi la Tour de Babel, Pierre Emmanuel revenu de l'apocalypse oppose, dans un poème en vers rimés aux strophes régulières publié en 1954, *la Simplicité mère de l'Etre* :

Fais ô Verbe que mes Vocables
Soient nus comme l'eau du torrent
Comme la neige délectables
Vastes et vifs comme le vent.

VI

Pour René Char, comme W. C. Williams, la mission du poète est de :

Réconcilier par la métaphore
les hommes et les pierres.

Char, disciple d'Héraclite, met l'accent sur le poème, mesure spirituelle réglant les rapports de l'homme et du monde, mutuellement restaurés par l'acte créateur. Le poème est le lieu où la réconciliation s'accomplit, où s'inscrit à jamais le réel insaisissable : « Le poète, conservateur des infinis visages du vivant. » Par un difficile miracle du langage humain, qui révèle et voile tout ensemble la vérité, la médiation s'effectue parfois entre l'homme et la terre ; en lui ils se découvrent soudain une fraternité oubliée :

C'était au début d'adorables années
La terre nous aimait un peu je me souviens.

Ainsi dans nos ténèbres, la Beauté incarnée conquerra « toute la place », au lieu de se contenter, comme par le passé,

du domaine limité de l'art. Selon cette conception, le poème défini en tant qu'architecture des essences mariera un moi plus libre à une nature rédimée de l'exploitation utilitaire qui la dégrade et isole les hommes.

La joie extatique dans la lumière simple des éléments émane de l'œuvre de Char, comme de celle de ses disciples René Ménard, Jean Sénac, Armen Tarpinian. En abdiquant l'individualité close, origine de toutes les Babels, ils tentent de retrouver l'unité d'amour primordiale.

Mais cette unité ne se traduit en acte, ces noces ne s'accomplissent, que si le poète assume l'entière responsabilité à l'égard de la vie. Celle-ci est une épouse exigeante : discipline et souffrance nécessaires précéderont tout instant de plénitude. Char ne cultive pas d'illusions sur les côtés sombres de l'existence. La fonction de la beauté n'est-elle pas, précisément, d'allumer « tout ce qui doit être allumé dans notre gerbe de ténèbres »? Il définit la poésie comme unité dans la contradiction, « ordre insurgé », « exaltante alliance des contraires ». Si le chemin du poète le conduit vers l'inconnu, la béatitude de la découverte ne se distingue pas de la terreur de l'Autre, le coup d'œil ébloui des espaces déserts qu'il explore : « Après l'ultime distorsion, nous sommes parvenus sur la crête de la connaissance. Voici la minute du considérable danger : l'extase devant le vide, l'extase neuve devant le vide frais. » Char nous rappelle fréquemment la misère de notre condition spirituelle : « Combien durera ce manque de l'homme mourant au centre de la création, parce que la création l'a congédié? » Nous sommes voués à la stérilité et à l'exil au sein même de notre patrie. C'est en rapport avec cette situation tragique que Char caractérise la nature et l'échec particuliers du poète moderne : « Tu es dans ton essence constamment poète, constamment au zénith de ton amour, constamment avide de vérité et de justice. C'est sans doute un mal nécessaire que tu ne puisses l'être assidument dans ta conscience. » Pour imparfaite et intermittente qu'elle soit, l'exercice de cette conscience constitue le devoir premier de l'esprit poétique : « Fidèles et démesurément vulnérables, nous opposons la conscience de l'événement au gratuit (encore un mot de déféqué). » A l'ombre d'une science aussi coûteuse, l'angoisse permanente se glisse dans l'âme humaine : « J'habite une douleur » Cependant, à l'opposé de la plupart de ses contemporains nihilistes, Char ne voit pas dans la souffrance personnelle une expérience absurde, une interminable agonie privée de sens. Il y discerne au contraire ce levain précieux qui fait monter le pain de la réalité : « Sans l'angoisse tu n'es qu'élémentaire... Pleurer longtemps soli-

taire mène à quelque chose... » Dans la révélation de la beauté, la tentative de vivre et d'aimer, au cœur même de l'éclair se profile déjà la perte imminente : « L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant. » Il est d'autant plus nécessaire, pense Char, d'exercer vigilance et maîtrise sur notre propre existence, afin de sauvegarder le bien suprême : la liberté de notre avenir. « Si ce n'est pas le capitaine, sur la passerelle du navire, qui dirige la manœuvre, ce sont les rats. » La morale personnelle et le jugement lucide sur la vie publique contemporaine se fondent ici en une maxime unique.

Une telle sagesse fait mal. Mais « la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil ». Par le ministère de sa conscience seul, l'individu protégera le droit que possède la vie de se renouveler sans cesse : « J'aime l'homme incertain de ses fins comme l'est, en avril, l'arbre fruitier. » Avec ses tournures de phrases elliptiques, un ton quelque peu sybillin, un penchant au maniérisme dans la tradition des écrivains précieux, on relève souvent dans l'œuvre de Char l'accent cornélien qui dégénère parfois en banalités sententieuses. Poète-moraliste, il prône le courage, la volonté, la fermeté, l'amour du mouvement et de l'activité pure. L'homme selon son cœur appartiendra *au bond*, non pas *au banquet, son épilogue*. « Ne t'attarde pas à l'ornière des résultats. » La hardiesse même de notre défi surmontera l'adversité inhérente à la condition humaine :

> *Car rien ne fait naufrage ou ne se plaît aux cendres;*
> *Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits,*
> *Point ne l'émeut l'échec quoiqu'il ait tout perdu.*

Cette brève mais triomphante vision de la moisson sur terre — (une récolte entièrement conquise par le travail et les larmes de l'homme) — sauve l'œuvre de Char du désespoir né de l'aveugle déterminisme historique, qui accabla avant lui la plupart des poètes modernes. Le secret de toute survie réside dans l'attente de l'aube : « Résistance n'est qu'espérance. » Pour Char comme pour Camus, semer et récolter le grain en dépit du tourbillon ravageur de l'histoire, possède une valeur et constitue notre fin propre : « L'obsession de la moisson et l'indifférence à l'Histoire sont les deux extrémités de mon arc. »

VII

Si Char exalte le poème, création humaine, Ponge insiste, (toujours avec W. C. Williams dont l'œuvre préfigure les

tendances dominantes de la poésie occidentale actuelle), sur l'importance de l'objet dans cette création :

Compose
Non pas des idées
mais dans les choses

(A kind of a song)

Les objets décrits dans *le Parti pris des Choses* sous une forme très stylisée « témoignent, nous dit l'auteur lui-même dans ses *Proêmes*, d'une infaillibilité un peu courte ». Ils sont apparemment dépourvus d'intentions métaphysiques, ou même de rapports directs avec l'homme. Cependant, par le truchement de ces objets, c'est l'homme qu'il pense reconstruire. En manifestant la secrète complexité et la vitalité latente des choses qui constituent l'univers de l'homme, il lui donne une leçon de morale. Recréant par un effort de sympathie lucide, de pénétration passionnée ce qui, pour le bourgeois philistin, l'ascète chrétien, le stoïque cartésien, et le nihiliste moderne, ne sont que de vulgaires amas de matière, privés d'âme et de réalité, il « moralise le paysage » afin de rendre à l'homme démuni un monde signifiant, un monde réel. Voilà le sens de cet investissement furieux de la conscience dans les choses. « L'expression, écrit Ponge, est pour moi la seule ressource. La rage de l'expression. » Ponge prend parti, contre l'homme actuel, pour l'homme de l'avenir qui sera chez lui dans l'univers : « C'est aussi pour vous mettre le nez dans votre caca, qeu je décris un million *d'autres choses* possibles et imaginables. *Pourquoi pas* la serviette-éponge, la pomme de terre, la lessiveuse, l'anthracite?... Sur tous les tons possibles. Dans ce monde avec lequel je n'ai rien de commun, où je ne peux rien désirer (nous sommes trop loin de compte), pourquoi ne commencerais-je pas, arbitraitement... etc... etc... » *(Proêmes*, 1943). Ponge, tendu dans la direction du monde réel, adopte, en guise d'art poétique, le principe suivant : « Le poète ne doit jamais proposer une pensée mais un objet, c'est-à-dire que même à la pensée il doit faire prendre une pose d'objets. » *(Proêmes)*. On découvre ici un penchant au maniérisme du concret.

Ce « réisme » trop conscient de ses moyens, et l'artifice verbal qu'il entraîne, trouve des échos parmi certains jeunes poètes fort doués comme André du Bouchet (*Air*, 1951). Il est compensé ailleurs, à notre époque, par une tendance inverse, en direction du néo-romantisme humanitariste, un tantinet fleur-bleue, qui caractérise les meilleurs poètes de l'École de Rochefort, René-Guy Cadou en particulier. Ici

l'antinihilisme, allié à l'exaltation du « règne végétal » (qui est aussi celui de l'amour et de la beauté) se révèle de façon plus naïve, mais diffuse et souvent superficielle : il ne traduit pas entièrement le combat par lequel l'esprit de notre génération se libère du désespoir dont il est, qu'il le veuille ou non, l'héritier historique. Il ne suffit pas d'écrire, comme Jean Rousselot en tête de son dernier ouvrage : « Il n'y a pas d'exil », pour qu'il en soit désormais ainsi. Rien n'est donné d'avance. Pas d'exil? Ce serait trop beau, si c'était vrai.

VIII

D'autres poètes, peut-être, ont mieux su mettre en relief ce que ce combat spirituel a d'angoissant, et à quel point son issue demeure incertaine pour les hommes de notre temps. Ils prennent à l'égard du problème majeur une attitude moins tranchée que les précédents. Partagés entre la tentation du nihilisme (devenu de surplus un facile conformisme intellectuel), et l'attraction vers le réel qu'ils ne se sentent pas encore en mesure d'affronter, ils subissent un déchirement dont leur poésie, plus que de toute autre expérience, est le témoignage. Chez André Fréneau déjà, en pleine guerre mondiale, la quête des Rois Mages, si elle se soldait comme celle de T. S. Eliot par l'échec, la perdition, la nostalgie d'un Paradis à jamais interdit et de la mort qui y conduit, ne pouvait empêcher la survivance, au cœur des égarés, d'un élan pathétique vers la joie :

Nous sommes perdus... On nous a fait de faux rapports
C'est depuis le début du voyage
Il n'y avait pas de route il n'y a pas de lumière...
Mais je ne puis guérir d'un appel insensé.

(*Les Rois Mages*, 1942).

C'est dans l'œuvre de Lucien Becker, de Jean Grosjean, d'Alain Bosquet, d'Yves Bonnefoy, que ce conflit entre la désillusion et « l'appel insensé » prend toute son ampleur. Alors qu'un Robert Sabatier se donne à la célébration, peut-être prématurée, des *Fêtes solaires* dans un univers qui côtoie le bord de l'abîme, Lucien Becker demeure en périlleux équilibre sur la ligne de partage des domaines poétiques de ce temps. Est-il temps d'envisager avec Jean Cassou, « la restauration du règne solaire »? « Qui parle de désert, d'absence? demande Jacques Charpier, le monde est là. » Le seul fait

de poser ces questions révèle un changement profond dans l'attitude des poètes actuels à l'égard de la vie. On ne saurait y répondre que par l'acte de vivre lui-même, tel que chacun de nous se résout à l'accomplir en son for intérieur, puis à l'exprimer en paroles.

Le monde de Lucien Becker est fait d'objets séparés et solitaires, passants ou cailloux, qui « ne peuvent partager notre existence ». Isolés par le vide ambiant et le néant intérieur de la conscience, les hommes et les choses perçus sont comme plaqués à la surface du réel, réduits à une cloison fragile, miroitant sur l'abîme. Celle-ci semble toujours prête à se déchirer, comme la bulle de savon irisée qui s'amincit jusqu'à l'éclatement. Les objets sont les « témoins d'un monde sans profondeur », auquel la venue de la femme désirée rend, par intermittences, sa véritable dimension. Dans ces instants qui sont seuls authentiques au milieu d'un univers voué aux éclipses, et constituent la source de l'inspiration majeure de Becker, les objets reconquièrent leur signification absolue. Ils font leur *plein* de réalité au mépris du néant qui les assiège. Le moment du contact charnel ou de la vision érotique est donc, chez Becker, au centre de la genèse du monde et du poème. La volupté seule s'interpose entre l'homme et l'abîme. La certitude de son renouvellement rend la durée supportable. Becker est le poète érotique le plus original de la décade. Son culte de l'Eros est de nature métaphysique autant que sensuelle. Dans l'intensité charnelle elle-même réside pour lui un pouvoir surnaturel, par l'effet duquel le poète et le monde se réconcilient, fût-ce de manière fugitive. Chez Becker, l'amour n'a donc pas seulement, comme chez la plupart des poètes issus du nihilisme, le pouvoir de masquer l'atroce destin de l'homme, de jeter un déguisement passager sur l'abîme partout surgissant. Par brefs éclairs, il peut véritablement transformer en vie le désert mortel de l'existence, susciter une âme au néant du donné et de la matière solitaire. Dissipant un instant notre peur du vide et de la mort imminente, il prête un sens à toute notre expérience, et mue en poème la prose désespérante de l'enfer quotidien des grandes villes.

Le ciel ne prend sa vraie couleur
qu'au-dessus de ton front.

Pour coiffer tout autre paysage, il revêt immédiatement son lourd nuage de suie. Les poèmes de Becker, écrits en quatrains monocordes, ont une sonorité sourde, un éclat éteint, pareil à celui de la braise qui s'obstine à couver sous la cendre. L'ambivalence du poète à l'égard de l'existence

qui les inspire se réfléchit dans leur rythme claudicant, tourné à chaque instant contre lui-même, dans ces mètres impairs irrégulièrement rimés, dont chacun suggère un élan aussitôt brisé.

De *Terre du Temps* à *Fils de l'Homme*, l'œuvre de Jean Grosjean est la tentative contradictoire d'enserrer l'être dans les mailles d'un langage qui veut porter en même temps le témoignage de la dure et quotidienne vie terrestre. Loin de le rendre plus subtil, de donner un sens plus pur aux mots de la tribu par un excès de raffinement sonore ou une torsion syntaxique, Grosjean aménage en terrien le verbe poétique, et le destine au service commun. Il vise à prendre les vocables dans leur état fruste, comme ces mottes de glèbe mouillée que vient de retourner la charrue, lourdes, luisantes, grasses, qui portent sans honte ni crainte le profil monotone de l'origine. Il les met à l'œuvre dans le poème dans leur acception première, selon leur usage pratique et paysan :

...D'un fossé
Un feu d'herbe fait flotter sa fumée précaire
Sur le velours de la quetsche.

Plutôt que de les alléger, de les isoler au milieu du silence complice, d'en extraire des essences rares et volatiles, il aggrave les mots, les malaxe, les comprime, les entasse les uns sur les autres comme des moellons qui finissent par s'encastrer justement dans l'ensemble. Il va jusqu'à créer un espace de terre sonore, pleine, sans vides intersticiels. Là est saisie, comme un bloc d'argile humide, fraîchement découpée dans la tranchée souterraine, l'intuition de la substance universelle. La respiration des poèmes de Grosjean est dure, contenue, l'élan rythmique est coupé court par la césure impaire, le souffle demeure sous pression, haletant, sans complaisance lyrique. Le temps est prisonnier de ces laisses carrées semblables à des pans de murailles cyclopéennes : il s'y fait montagne, présence massive et charnelle de l'homme historique depuis le chaos primordial jusqu'à nous qui sommes au « soir du monde ». Cette poésie tombe à pic sur le lecteur comme une haute falaise vue d'en bas, ajourée, chargée de motifs violents et bigarrés, affluant à la surface du roc, mais qui demeure pourtant fermée, forteresse sans fenêtres sur l'ailleurs. Les brisures en surface, les percées apparentes de la façade sont bouchées par l'épaisseur et la pression interne qu'exerce sur elles le langage. Celui-ci est opaque et plein comme la masse tellurique elle-même, dont il se veut le simulacre, ou, plus profondément, l'extension. Tout au plus,

parfois, quelques inflexions de tendresse rompent cette orchestration sévère des éléments. Poésie antigothique, anticlassique ; contradiction de l'occident moderne, de la tradition poétique qui règne en France depuis cinq siècles au moins. Répudiant l'envol aérien de l'ogive comme la sérénité équilibrée de l'espace attique, l'œuvre de Jean Grosjean me fait souvenir, dans sa force et sa hauteur un peu barbares, des murailles carolingiennes de l'abbaye de Reichenau, des maçonneries écrasantes de Worms ou de Spire où triomphe l'art roman germanique. Là aussi j'éprouve la descente abrupte d'une paroi insondable, qui n'offre de prise au regard que par *toute* la surface close, pesant de son poids de grès rouge et gris sur l'œil intimidé : on dirait la plongée d'un aigle aux immenses ailes ouvertes. Dans les hauteurs s'agrègent les pierres compactes du ciel ; leurs fondations devant nous se précipitent, en nous écartant, comme descendrait une tour roide et impénétrable dans les abîmes de la terre. Nulle concession à l'impressionisme sonore, dont s'enorgueillit à juste titre la langue de Racine et de Nerval. Où sont les voyelles châtoyantes qui résonnent avec un tendre et nostalgique bonheur à l'entour des paroles libérées, dans le silence? Une dure loi architecturale les ramène à leur devoir, qui est de servir, d'étayer l'édifice. Plus de vagabondage musical, nous sommes de retour dans l'univers prosodique strictement fonctionnel de la Chanson de Roland :

Hauts sont les puys et les vaux ténébreux,
Les roches bises, les détroits merveilleux...

Grosjean fait une chasse impitoyable aux chansons solubles dans l'air ; il réduit l'espace vibratoire autour des voyelles impudiques. Les consonnes qu'il multiplie entre elles comme des grilles aux piques aiguisées sauront les ramener à la mesure juste. Il hérisse d'aiguilles, de dents et de causses ce monument déjà tout en masses, aux carrières impénétrables saturées de minerais bruts comme le ventre de la terre. Cette poésie veut sauver l'homme de la tentation de l'imaginaire, de la duperie d'un éternel qui serait à jamais au-delà, en lui construisant ici-bas (pour la vue plutôt que pour l'habitat) un édifice sacral bâti sur du solide, taillé dans l'éternité tangible de la Création : idole gigantesque, ou temple de l'immanence? C'est l'ambiguïté millénaire d'un semblable dessein. Dans cette œuvre en pleine construction, les phrases rivalisent avec la substance jusqu'à coïncider avec elle, à la limite espérée. Ce sont des organismes verbaux qui montent à la charge en rangs serrés, par noirs bataillons chantants. On en

a la bouche et l'ouïe pleines. Rien ne veut rester en creux, dans le silence d'avant le monde :

Le vent d'équinoxe abat le bois mort d'automne.
J'ai bûcheronné dans les forêts millénaires
Ma part du langage encore feuillu des hommes.
L'immémorial feu s'installe au seuil de l'hiver.
L'arbre déchiré est le trône de l'éclair...

Dans ces paroles liées, qui s'enchaînent comme les anneaux d'un dragon fermé sur lui-même, un monde a surgi. Il s'impose immobile, une fois pour toutes, création pleinement visible. Ainsi s'accomplit, dans cette œuvre insolite et puissante la révolte métaphysique qui l'engendra. Ce qui ne cesse d'en soutenir le développement c'est l'insurrection contre une transcendance qui trahit l'homme en l'égarant dans l'irréalité. La poésie de Grosjean s'attache, en les fixant dans un langage concret, à chanter la louange des « noirs événements ».

La position poétique d'Alain Bosquet est fondée, comme la vie de l'homme lui-même, sur le paradoxe perpétuel. « Pourquoi écrire? se demande-t-il dans un texte inédit datant de 1952. Parce que demain à l'aube nous serons tous pulvérisés. Ne pouvant rien sauver, ne tenant pas à sauver quoi que ce soit, déjà rayé du temps, déjà englouti dans l'espace, je me lance au moins ce défi : écrire quelques lignes qui traduisent la sérénité, l'humanisme, la tolérance dont ni ma peau ni mon sang ne sont plus capables... J'écris donc des poèmes comme si, pour tout public, je n'avais que Virgile, Dante, Shakespeare, Goethe, Baudelaire... Qui dit prestige dit responsabilité... Le poète se doit de remplacer, alors même qu'il reste poète, le savant, le tyran, l'honnête homme qui défaillent... J'exige de ma poésie, — cet art fait de savoir et de pouvoir, qui se veut l'arbitre des échecs humains, — une analyse, une lucidité à toute épreuve... Je veux ma poésie dense, difficile, recommencée, remise à demain : la forme — c'est-à-dire la peine que j'ai prise d'écrire, d'hésiter, d'effacer, de modifier — constitue la défense la plus sûre que je puisse opposer à l'aujourd'hui qui m'assassine... La poésie : une mystique du paradoxe. La poésie : une foi qui ne se nourrit que d'analyses. La poésie : un scepticisme n'acceptant pas la solution trop facile qui consiste à nier toutes les solutions. La poésie : une discipline intransigeante imposée au chaos le plus complet... Perfection, tu es ma guillotine, et tu me sauves... « Etre total », telle est la loi qui remplace l'ancien mot d'ordre : « Etre nouveau. » (*Le défi du cristal*, juillet 1952).

Dans ma poésie aussi, les polarités précédemment décrites

sont bien visibles. Mon premier livre, *la Lutte avec l'Ange* (1950), issu des ténèbres de la deuxième guerre mondiale, fut commencé en France en 1939, et terminé aux États-Unis en 1948. On y sent la retraite de la sensibilité dans une attitude d'attente immobile, le rejet obstiné de l'existence imposée. Mais en dépit de la négation, on y reconnaît également des tentatives de percée du côté de la lumière terrestre, des élans vers la joie et la résurrection inconcevables au plus profond de l'angoisse, de la solitude, de l'hiver et de l'exil réels :

Mes cris d'enfant montent comme des fûts
par la forêt de mes nocturnes salles
où s'arme un jour issu de mon refus.

Le présent est agonie, mais une aurore en surgira, cuirassée de splendeur. L'engendrement contradictoire de la joie dans l'agonie me paraît être le trait caractéristique de ma sensilité, et le thème central de mon œuvre. De la vie qui s'élance à son échec navré, de l'exil à la patrie terrestre, de l'aliénation à l'amour, les forces intérieures en conflit trouvent leur fragile équilibre et leur expression dans un contrepoint toujours recommencé. Il faut avant toute rémission que l'exilé prenne conscience de son dur héritage d'absence, que ses doigts explorent en profondeur la plaie ancienne d'une vie écoulée entière dans l'attente. Attendre au milieu du vide n'est pas une tâche aisée, ni une tentative futile. Car elle signifie *faire échec à ce néant,* n'en devenir ni l'instrument ni le porte-parole. Ainsi l'attente peut nous assurer la victoire fragile sur l'exil : c'est la leçon de la lutte de Jacob avec l'ange. Triompher de l'ange nocturne, de cette absence meurtrière dans l'âme et le monde obscurcis, c'est transformer celle-ci en la réalité du monde, et s'y changer soi-même.

C'est en ce sens que René Char a pu écrire du poète actuel qu'il sait « se composer une santé du malheur ». *(A une Sérénité Crispée).*

A l'instar de R. Char, de F. Ponge, d'Alain Bosquet, les poètes contemporains les plus marqués par l'héritage esthétique de la fin du XIX[e] siècle, les plus passionnés de beauté plastique, de perfection formelle, mettent cette passion au service d'une autre cause que celle de M. Teste ou d'Hérodiade. C'est ainsi que Saint John Perse, dont l'influence est visible sur J. Charpier, E. Glissant, P. Oster, continue à recenser, dans ses grands poèmes publiés depuis la guerre, la splendeur tragique d'un univers et d'une aventure temporelle qui englobe tous les peuples, dans laquelle déjà l'homme individuel, et le poète lui-même, considéré sous l'angle privé,

tiennent peu de place. C'en est fini du pessimisme solitaire des romantiques. Tout ici devient Type et Espèce. Le monde et l'histoire sont les protagonistes de cette épopée où point l'avènement d'un royaume nouveau de l'homme, et se célèbrent d'avance « les grandes œuvres de la Raison ».

Si la magnificence de Perse s'alimente, par-delà Paul Claudel, Rimbaud et Lautréamont, aux sources de l'éloquence classique, c'est plutôt à l'intensité spirituelle de Jouve, et à la sobre perfection de Mallarmé, que fait penser la poésie d'Yves Bonnefoy. Toutefois, comme Jouve avant lui, il évite le piège commun à l'école symboliste du siècle dernier : il rejette la logolâtrie — le culte du langage en soi, et de la poésie pure. Avec une amère lucidité, et tout en mettant ses pouvoirs en acte, il reconnaît les limites de la parole poétique, guettée par la mort et l'effacement dans le néant ; comme la flamme qui ne se connaît que dans son recourbement, la puissance du langage est vouée à disparaître dans le moment même où elle s'affirme. Elle n'accède jamais à l'être. Elle est toute tension, élancement pur, assurée seulement, — comme la conscience humaine elle-même, — de périr dans ce mouvement vers la permanence irréalisable :

Je ne suis que parole intentée à l'absence,
L'absence détruira tout mon ressassement.
Oui, c'est bientôt périr de n'être que parole,
Et c'est tâche fatale et vain couronnement.

A l'orgueil métaphysique de la tradition mallarméenne, au refus stérile et hautain d'Hérodiade ou de M. Teste, Yves Bonnefoy substitue l'expression du drame existentiel lui-même : thème plus humble, mais combien authentique, que celui de la conscience humaine qui s'efforce dans l'angoisse vers le réel, par un élan venu du plus profond d'elle-même, et retombe, comme la poésie qui en est le miroir verbal, dans les ténèbres de l'absence ! L'œuvre de Bonnefoy naît du choc de la conscience avec l'instant toujours imminent de sa mort. Le but de cette recherche spirituelle, et de cette poésie, n'est autre que l'apprivoisement intérieur de la nuit, l'apprentissage continuel du mourir comme expérience maîtresse de la vie de la conscience, — et, par extension, de la vie poétique. C'est ce qu'exprime l'épigraphe tirée d'Hegel sur quoi s'ouvre le livre de Bonnefoy : « Mais la vie de l'esprit ne s'effraie point devant la mort et n'est celle qui s'en garde pure. Elle est la vie qui la supporte et se maintient en elle. » L'essentiel, ici, me paraît résider dans la dernière phrase : la vie authentique de l'esprit ne consiste pas à fuir la mort, ni à se détourner de

l'agonie existentielle toujours recommencée, — en se vouant par exemple au culte de la beauté pure, de l'intellect ou de l'idée absolus ; l'esprit ne se résoudra point davantage à s'y précipiter pour en hâter l'issue fatale, comme le font tant de nihilistes. Mais il s'exercera à la supporter en lui-même, et à se perpétuer en elle. Nous sommes loin de la Tour d'Ivoire, du divertissement surréaliste au sein de l'inconscience, loin de la Byzance de Yeats, ou du Faust méprisant de Valéry, qui se sentait, lui, « excédé d'être une créature ». Le recueil de Bonnefoy se termine par une interrogation angoissée, pleine d'ambiguïté, qui contient à la fois un espoir, un défi, et l'appréhension d'une défaite :

Le jour franchit le soir, il gagnera
Sur la nuit quotidienne.
O notre force et notre gloire, pourrez-vous
Trouer la muraille des morts?

C'est ainsi que s'exprime, dans la génération actuelle, une poésie responsable et consciente.

En dépit de leurs profondes différences de ton, de thèmes, d'intentions et de style, les œuvres de la génération montante ont peut-être un trait en commun : elles expriment une lutte. Elles font jouer à plein la dialectique de la vie *et* de la mort, du oui *et* du non, de l'exil *et* de l'enracinement, du chant *et* du silence, du délaissement *et* de l'amour, du réel *et* du néant, — au lieu d'appuyer, comme l'ont fait la plupart des poètes antérieurs et bon nombre de nos contemporains, sur l'une ou l'autre de ces composantes de l'expérience humaine, prises séparément. L'élément de conflit inhérent à ces œuvres leur confère un caractère dramatique assez peu fréquent dans la littérature de ce temps, et leur imprime un mouvement qui en est inséparable. Dans leurs motifs comme dans leur technique, ces œuvres sans gratuité veulent exprimer un destin. Elles sont en quête d'un devenir ; l'enjeu, ici, embrasse l'expression poétique autant que la vie des poètes.

Mais le conflit hors duquel pareilles œuvres surgissent ne constitue pas une crise accidentelle dans la biographie, si différente, de chacun de nous. Loin d'être individuel, il se confond avec celui dont souffre notre époque, phase de liquidation et de rupture, faille historique prise entre deux continents du temps humain, dont l'un n'en finit pas de sombrer ni l'autre d'émerger dans la terreur et la confusion.

Sommées de choisir entre le Oui et le Non également imprononçables, nos lèvres souvent se figent et saignent comme celles d'une blessure. Peut-être ainsi, seulement, apprendront-

elles à s'ouvrir un jour à ce monde instable, merveilleux et mortel comme l'homme, qu'il nous faut à chaque instant re-créer par un acte de sympathie agissante, afin d'y renaître nous-mêmes, hors de l'absence et de l'initiale perdition (1). A ce moment, espérons-le, notre parole en guérison rendra plus clairement témoignage au monde de notre présence humaine, et de notre très simple amour.

CLAUDE VIGÉE.

(1) Comment ne pas citer, dans ce contexte, la fin de l'admirable poème de Philippe JACCOTTET, *le Livre des Morts*, paru dans la *N.N.R.F.* du 1er juin 1957,

L'amandier en hiver : qui dira si ce bois
sera bientôt vêtu de feu dans les ténèbres
ou de fleurs dans le jour une nouvelle fois?
Ainsi l'homme nourri de la terre funèbre.

Ceci annonce un grand poète. (Note ajoutée en 1957).

La croix d'Anaïs

La croix d'Anaïs, j'y étais allé un soir, à l'allure de mon oncle Hippolyte Garenc encore vive et au rythme de sa respiration que l'âge n'avait pas appauvrie. La campagne souriait à peine malgré septembre, le vent d'ouest lavait jusqu'à l'os gris les monts d'Arnac, tournoyait dans les failles sombres où devraient se tapir des légendes et qui pourtant n'en connaissent pas. Notre pays d'ailleurs possède peu de légendes ; on n'en voit jamais flotter aux abords des cimetières où le vent ricane sans cesse sur les croix de fer.

La croix d'Anaïs ne mérite pas le nom de légende, elle est une histoire vraie, avec des lieux, des dates, et, bien que modeste, un monument. Mais personne ne connaîtra jamais l'exact déroulement du drame dont seule pourrait témoigner la forêt de la « Tenelle » qui ne révélera rien. Depuis des siècles, elle recèle dans l'ironique silence de ses arbres, les amours coupables, les machinations secrètes de tout un village. Il entre dans son rôle de fournir un décor au crime ; l'assassin initié à cette liturgie campagnarde s'y conforma scrupuleusement, d'où vient sans doute qu'il n'ait jamais été puni.

Quand, en effet, on eût découvert le cadavre de la fillette, les soupçons se portèrent sur l'inévitable mendiant. Comme chaque fois, les enquêteurs épuisèrent pour l'atteindre leurs faibles réserves de finesses et répandirent pendant quelques jours de luxuriantes erreurs. Comme toujours aussi, les magistrats attendirent pour reconnaître au vieil homme son innocence, qu'il eût succombé dans sa prison à un manque d'hygiène et à une surabondance de mauvais coups. Puis l'enquête reprit, se traîna lassée au seuil des auberges ou dans les cuisines de nos fermes, s'essouffla à travers les pentes inexorables de nos bois, mourût enfin, acculée à une conclusion imbécile : « Les loups avaient dévoré la petite Anaïs. »

Nous avions, mon oncle et moi, traversé le « Sarlenc » strict comme un ruisseau spartiate, et escaladé ses bords ; le chemin, fait de morceaux brefs poussait notre allure dans les chênes ; il ne s'interrompait pas devant la croix d'Anaïs que me signala mon oncle, à gauche, grise sur le chiste gris ;

à droite s'étalait la Tenelle à peine mobile, plus loin des montagnes encore, et, derrière, accusant leur dégringolade, le ciel du Sud maritime et clair.

Elle naquit au « Bouys », me dit mon oncle, à vingt minutes d'ici à travers bois ; c'est un hameau dégagé où les buissons alternent avec les prairies fines et où le « Pays bas » se révèle si proche qu'on aurait envie d'y bondir. Sa venue fut mortelle à la mère, le père avait espéré un mâle, à ces deux raisons de la détester s'en ajouta bientôt une troisième : la petite était contrefaite et vilaine de visage. Pourtant son regard, doux comme un cantique, vous éclairait d'espérance. Un vieux pâtre qui nuançait les âmes selon les degrés des saisons lui avait dit qu'elle ressemblait à ces journées de mars où le vent fait grimacer les arbres et les roches, mais où le temps ne cesse pas d'être limpide, car au sein des nuages s'ouvre un morceau de ciel. Sa petite enfance, elle la passa sans affection ; elle donnait la sienne aux chèvres qu'elle menait le soir sur les pentes sableuses, étalées nues au milieu de l'air ; à mi-hauteur, se trouvait une grange gardée par trois frênes et plantée ferme sur le sol comme dans ces gouaches rapides dont les reliefs rapidement pétris dans une pâte intense viennent rétablir l'équilibre d'un tableau trop horizontal. La petite entrait souvent dans cette grange désaffectée, nette de fourrage, prête à servir et qu'elle imaginait être sa maison. Elle aimait y disposer des cailloux en assemblages variés figurant la cheminée, la huche, l'armoire où la pendule.

Un soir Anaïs constata du dehors que la porte était fermée ; d'ordinaire grande ouverte, elle introduisait dans l'ombre et faisait de loin des promesses de fraîcheur. Ce soir-là, justement, était très chaud, l'air brûlant écrasait les touffes de hêtres et le toit de la masure close, accablait les herbes immobiles, poignait les hommes dans leur sieste, de rêves où circulaient des images charnelles, à la fois opiniâtres et fuyantes, comme dans les manèges où le même objet passe à chaque instant devant vos yeux sans vous offrir jamais une vision totale ni une absence prolongée.

La petite s'approcha, croyant à un jeu innocent qu'aurait concerté les petits pâtres ses voisins. Elle fit le tour de la bâtisse et déplaça sans bruit quelques pierres plates qui bouchaient une mince fenêtre dans le mur. Elle ne comprit pas tout de suite ce qu'elle découvrait à demi dans l'ombre : deux silhouettes presque confondues, couchées à terre, deux corps accablés par la même torpeur : « Papa ! » cria-t-elle. Son père s'était retourné et la femme s'était levée d'un bond. Anaïs reconnut alors Louisa la garce campagnarde, venue

dans le pays pour offrir son travail aux femmes et si possible ses avantages à leurs maris. Cette femme au visage médiocre valait par un corps doué d'une certaine harmonie bestiale. A la vue de la petite elle lança un cri où il y avait la fureur de la bête découverte et la haine qu'auront toujours la sottise pour l'intelligence, et les natures sombres pour les êtres clairs. D'un mouvement instinctif, l'enfant abandonna son poste, courut à toutes jambes vers la porte de la grange où il lui semblait que son père était prisonnier de la garce ; à peine entrée Anaïs fut happée par Louisa qui la jeta sur son père. Celui-ci hébété, bouscula violemment l'enfant ; elle tomba sur une herse antique aux crocs aigus qui lui ôtèrent d'un coup les visions obscènes et la piètre existence qu'elle avait menée jusqu'alors.

***

Voici, telle qu'on l'a reconstituée, l'histoire probable d'Anaïs ; personne ne doute de la culpabilité de ceux qu'on appela par la suite « les amants de la grange ». Le père d'Anaïs, à travers des saouleries successives a laissé par bribes passer la vérité. Pourtant, jamais il ne raconta exactement la même histoire : tantôt le geste criminel venait de Louisa, tantôt de lui, tantôt Anaïs avait été sauvagement achevée, et tantôt elle avait fini d'expirer dans les bois. Mensonge éternel des hommes qui jouent avec les faits jusqu'à s'y perdre eux-mêmes, pour retrouver les satisfactions moroses du doute, dont les historiens tirent d'éclatantes mais incontrôlables leçons.

A la place même où fut découvert le cadavre de la petite, on plaça une croix de fer sur un socle de grès, le tout grêle, sans volume et ne se distinguant des bruyères qu'avec la grâce du ciel : s'il est trop nuageux il mêle ce mince souvenir à la grisaille fondamentale du paysage, s'il est trop bleu, il le noie dans l'insolation universelle, il le faut discrètement voilé, alors on aperçoit la croix, un peu triste sur son monticule, entre les chênes qui l'effleurent et la masse sombre des sapins.

Je sais, malgré mon oncle, que l'histoire d'Anaïs ne se clôt pas sur la mort de l'enfant ; une autre querelle, âpre, raisonneuse naquit à son sujet, j'allais dire sur son cadavre, car nous avons appris depuis Sophocle comment les tragédies fleurissent sur les cadavres au lieu de s'éteindre avec eux. Notre goût pour les discussions que nous avons linéaires, tranchantes, et notre curieuse pente à prolonger les morts dans leurs œuvres, leurs bizarreries ou leurs loisirs, se re-

joignent dans cette seconde partie de l'histoire et la dessinent d'un trait fort.

Jusqu'ici la commune d'Arnac n'avait joué qu'un rôle passif ; elle avait fourni le lieu du crime et la silencieuse complicité de ses bois. C'est en effet sur le territoire d'Arnac qu'un bûcheron avait trouvé le corps de la fillette dans la lumière du chemin, rejeté comme une épave par les ondes noires de la forêt. Les Arnaguais savaient que les loups n'avaient pu dévorer Anaïs. Il y avait beau temps qu'ils ne hantaient plus cette partie du bois, et du reste, l'été, on n'en rencontrait jamais aussi près des chemins, que fréquentaient les bergers, les charretiers et les voyageurs du « Pays bas ». Tout le monde connaissait au contraire la brutalité du père d'Anaïs et ses intempérances. Mais personne n'avait parlé au moment de l'enquête, moins par pitié pour les assassins que par horreur de la délation : les commérages les plus sots prolifèrent chez nous pour la moindre affaire, mais, dès qu'il s'agit de dénoncer, une peur quasi superstitieuse s'empare des paysans. C'est un sentiment complexe dans lequel entrent la crainte de la vengeance, la défiance sincère vis-à-vis des hommes de loi et les éléments d'une espèce de mythologie campagnarde qui apprend confusément aux hommes que l'infortune ne manquerait pas d'assaillir le dénonciateur. Cependant, la suite prouva qu'il ne fallait pas exploiter abusivement les répugnances des paysans ni leur sens du sacré. A un certain degré, leur fierté chatouilleuse secoue les complexes et de méfiants qu'ils étaient, ils deviennent hardis dans leur logique, abrupts dans leurs déductions d'où on ne les délogera plus. Ils retrouvent alors d'un coup, le fil de la dialectique qui chemine depuis toujours, libre ou souterrain dans les consciences méditerranéennes. La cousine d'Anaïs qui, trois ans après la mort du père, dix ans après celle de l'enfant, voulut recomposer les événements selon les caprices de sa propre volonté, avait compté sans ces résurgences et sans ces brusques voltes. On l'appelait Ursule. Elle habitait Béziers et arrivait d'ordinaire au village avec un environnement de chapeaux, de robes extravagantes, de fanfreluches et de relations imaginaires dont elle décorait ses moindres discours. Elle débarqua cette année-là avec un projet important : elle avait décidé de changer l'inscription sur le socle par une épitaphe qui satisfît son âme romanesque et qui ne laissât aucun doute sur l'innocence du père ivrogne. On s'était contenté avant son intervention d'inscrire sur la pierre les mots rituels : le nom de la morte, les dates de son entrée sur la terre et de son départ et la pieuse invitation « Priez pour elle ». La tante n'avait pas hésité à acheter un socle sur

lequel elle avait fait graver la nouvelle épitaphe : « Souvenir d'Anaïs V... ravie à l'affection des siens, dévorée par les loups » cela lui donnait l'avantage d'intéresser tout une partie du Languedoc à son entreprise. A chaque relais elle faisait descendre ce qu'elle considérait comme son ouvrage et qui était en effet l'œuvre de son imagination. Elle sautillait autour du socle qui serait passé inaperçu sans ses cris ; les enfants se rassemblaient vite autour, ils criaient bientôt : « Venez voir il y a des loups » ; les gens accouraient et se faisaient raconter l'histoire qu'Ursule débitait doucement, avec noblesse, avec un sourire attristé qui lui évitait de verser des larmes, démonstration indécente pensait-elle, devant des paysans pleurnicheurs. A Saint-Gervais où s'arrêtait la poste pour la nuit, et où on la connaissait vaguement elle ne raconta rien, mais fit étaler un moment le bloc de grès devant la porte de l'auberge ; les premiers qui le virent appelaient les autres ; certains connaissaient parfaitement l'histoire, ils haussèrent les épaules et ne se privèrent pas de commentaires. Les enfants voyant rire leurs parents se moquaient à leur tour. C'était un spectacle lamentable que cette pauvre petite Anaïs, immobile sur le socle, livrée aux divagations de cette vieille fille romanesque et aux sarcasmes des villageois.

Le lendemain Ursule arriva au « Bouys » où elle s'était fait annoncer ; on était venu l'attendre au carrefour ; les gens de là-haut ne comprenaient pas exactement les plans de cette fille qui les faisait sourire mais qu'ils ne détestaient pas, parce qu'elle leur achetait tous leurs vieux meubles sous prétexte qu'ils avaient du style. Elle avait ainsi débarrassé les galetas, de bahuts affligés, de commodes lugubres destinées au feu mais dont l'ancienneté suffisait à sa jubilation. Elle disposait ces ruines dans son appartement de Béziers, appelait des antiquaires finauds qui lui faisaient les plus grands éloges des meubles sans jamais se décider à les acheter. En contrepartie de leur prisée ils lui vendaient d'ignobles bibelots qui sans elle auraient éternellement encombré leurs boutiques. Quand la cousine voulait discréditer quelqu'un elle ajoutait immanquablement à sa critique : « Il ne connaît rien aux meubles anciens. » Elle avait d'ailleurs fini par ressembler aux pendules de nos villages à la fois dodues et fluettes, ornées sur le haut, au rythme faussé, au timbre grêle et battant allègrement la campagne.

Une fois au « Bouys » elle décida de partir dès le lendemain vers la « Tenelle » pour inaugurer la nouvelle traduction des faits. Elle avait négligé d'acheter une autre croix. « Il faut, disait-elle, une pièce d'origine qui rappelle exacte-

ment l'époque où fut dévorée ma petite cousine. » Le matin donc, elle s'élança vers les « lieux tragiques », selon ses termes, en compagnie d'Augustin, un bûcheron de là-haut qui était aussi à l'occasion hongreur, sculpteur de jougs, serrurier, charron, tondeur de moutons. Il présidait ordinairement à la saignée des cochons, éteignait les incendies, enterrait les morts. Il voulut bien se charger de placer le nouveau socle et d'y sceller la croix. Ursule prit place dès l'aube dans sa charrette ; lui menait le cheval par la bride ; elle, assise sur une chaise au milieu de la charrette, tenait fermement les ridelles pour ne pas perdre l'équilibre ni sa dignité d'officiante. Elle levait fièrement la tête comme une amazone dégénérée, contrainte d'abandonner les poses équestres pour marcher au combat à la lourde cadence d'un char.

Parvenue à la Tenelle elle ne lâcha pas Augustin, suivit ses moindres mouvements, s'imposa de rester sous le soleil de juin pour lui donner des directives qu'il n'exécutait que de très loin. Une fois le socle primitif arraché, elle s'en servit comme siège et c'est ainsi qu'assise sur la vérité elle dirigea l'édification de la fable. Quand Augustin eut terminé, Ursule poussa un cri de frayeur ; sur le chemin venait de surgir un gros chien noir qui se précipita sur elle ; un homme suivait qui le rappela ; un instant, la vieille fille avait pensé que les loups auxquels elle avait faussement imputé la mort d'Anaïs, venaient se venger d'elle et la dévorer pour tout de bon. Le propriétaire du chien était d'Arnac, il lut l'épitaphe et ricana : « Les loups !... Ah ! oui... les loups... » Augustin répliqua : « Moi je m'en moque de ces histoires, je fais ce qu'on me dit. » L'autre se retourna alors vers Ursule : « C'est vous, dit-il, la cousine de Béziers? A votre place je ne me mêlerais pas de cette affaire, on sait comment ils s'appellent vos loups ! » La cousine frémissait ; d'un revers de main ce rustre avait balayé l'affabulation qu'elle avait eu tant de peine à tramer. Elle se mit à japper des injures, mais déjà Augustin avançait la charrette. La vieille fille s'y élança et disparut dans un grincement d'essieux, balancée aux cahots du chemin, ridiculement ténue devant la masse compacte de la « Tenelle » qui oscillait doucement de ses rameaux noirs avec ce haussement d'épaules qu'aura toujours l'histoire pour les mensonges de la mythologie.

***

La nouvelle dévala les escarpements, sillonna le plateau herbu de la Croix de la Plane, atteignit Barthélémy maire d'Arnac à l'entrée du village au moment où il revenait la

faux sur l'épaule, du « Rimoustel », le champ bossu où la luzerne pointe humblement entre les mâchoires de schiste ; quand on lui eut raconté la chose, Barthélémy posa sa faux contre un noyer, mit les mains aux poches, et, bien calé dans ses sabots, fit bizarrement trembler ses jambes ; c'était chez lui un signe certain de concentration ; le rythme des jambes reproduisant celui de la pensée, on comprenait quand on les voyait s'arrêter que la réflexion avait fini son cours et que des paroles allaient suivre. Après cette procédure rituelle il dit à un gamin qui se trouvait là : « Va me chercher Félicien... » C'était le garde-champêtre, un grand garçon, ahuri et frisé ; il ne tarda pas à arriver : « Tâche de voir les conseillers, demande-leur de venir ce soir à 9 heures ; il n'y a rien d'officiel mais j'aimerais bien les voir. » La réunion eut lieu dans une pièce basse qui servait d'école, de mairie, et de buvette le jour de la fête votive. Les fenêtres en furent ouvertes pour que rentrent les odeurs de foin, d'écorce, d'étable, et que la commune entière participe du dehors aux discussions du dedans. Les femmes rassemblées sur la place essayaient de suivre à travers le tumulte des voix, la progression des idées. Les enfants se glissaient dans l'escalier, en rapportaient des visions suggestives : « Joseph est tout rouge, il dit que ceux du Bouys sont fous. » « Piérou a dit qu'il fallait dénoncer Ursule. »

Il y avait dans le Conseil deux familles distinctes : les « noirs » et les « blancs » comme on disait alors, mais avant les lois sectaires de 1900, de telles étiquettes ne correspondaient pas à des options politiques bien précises. Les engagements dans l'un ou l'autre parti valaient surtout au temps des élections, seule époque où le village se sentit rattaché au reste de la France. Aujourd'hui au contraire, les manœuvres des politiciens et les lois sociales atteignent par ricochet, le plus humble des bûcherons, font naître chez lui une série d'espoirs ou de craintes. Arnac comme toutes les communes de France appartient à l'Europe du XXe siècle. A ce moment-là, le village, fermé sur lui-même échappait à l'emprise des congrégations économiques qui exerçaient ailleurs leurs ravages. Arnac se situait hors du temps et de l'espace, en marge de l'économie nationale dont il ne retirait rien et à laquelle il n'eut apporté que des touffes de genêt, des entassements de pierres tristes et d'inépuisables réserves de vent. Aussi l'intérêt ne guidait-il jamais le vote qui était serein, comme l'est le choix d'une esthétique, d'un tableau ou d'une chanson. Très éloignés de leurs homologues citadins, les noirs et les blancs possédaient en commun une robuste pauvreté qui les réunissait au pied des châtaigniers, parmi

les gerbes, ou derrière le lièvre qu'ils couraient tous ensemble comme aujourd'hui le sanglier. Passée la période électorale ils se retrouvaient confondus en une seule famille : celle des intransigeants à laquelle ils appartenaient tous peu ou prou. De là leur extraordinaire cohésion, et l'impression d'unité massive qu'ils donnaient si on les voyait rassemblés devant le café ou sous le porche de leur église. Avec du recul, on les eut pris pour un seul corps au crâne aigu, aux chairs brunes, aux moustaches tragiques et préférant comme les bâtisses du village la densité aux élancements. Au moral ils cultivaient à la fois la violence et la précision ; voilà bien sans doute les deux particularités d'Arnac emporté dans les bourrasques fréquentes mais extraordinairement lucide sous le ciel ; on redoutait les gens d'Arnac car ils développaient leurs arguments avec une rigueur mathématique et sauvage selon le mouvement rectiligne du soc qui éventre malgré les cailloux la terre noire de leurs champs.

Les gens venus de l'extérieur s'accommodaient mal de ce climat spirituel : les instituteurs et les curés se succédaient là-bas à une cadence rapide, déconcertés par la logique et la passion qui s'assemblent ici alors qu'elles s'opposent dans les manuels de psychologie à l'usage des classes terminales. Un évêque qui avait le goût des comparaisons littéraires disait que l'esprit des *Provinciales* soufflait sur le village. Sans doute magnifiait-il une attitude paysanne qui se tient assez loin des hauteurs où cheminait Pascal ; mais il avait assez bien découvert à travers la lumière janséniste du paysage, l'esprit qui animait alors nos populations : esprit exigeant dans la recherche de l'exactitude, cruellement railleur quand il croyait la tenir, prudent quant à l'élection d'un jugement, mais ferme après l'avoir choisi.

Les gens d'Arnac laissaient rarement passer l'occasion d'exercer leurs dons spéciaux. Ursule venait à point les induire en tentation. Dès qu'ils connurent les manigances de la vieille fille, les conseillers manifestèrent bruyamment leur désir de rétablir la vérité. Accordés sur le motif de la riposte, ils ne le furent pas aussitôt sur les chemins à suivre pour la rendre efficace. L'un parlait d'écrire à Ursule une lettre chargée de menaces, l'autre de briser le socle, un troisième de faire rebondir l'enquête. Après des débats houleux, des palabres rythmés de jurons on en arriva à un plan qui ne manquait ni de subtilité, ni de force : on enlèverait le socle et son exégèse fantaisiste, on remettrait en place l'ancien bloc de grès qui s'assortirait cette fois d'une nouvelle précision provisoirement peinte en rouge à la suite de la première épitaphe : « Nous savons maintenant qu'Anaïs fut

lâchement assassinée. » Parallèlement on enverrait un émissaire au Bouys pour inviter la vieille fille à ne pas renouveler son exploit. Si elle s'obstinait, on graverait sur la pierre ce qui venait d'y être peint, la municipalité prendrait l'affaire à son compte et réunirait les autorités compétentes. Si au contraire Ursule acceptait de se soumettre, on enlèverait la peinture accusatrice ; enfin si la cousine ne répondait pas, les injonctions qui lui étaient faites prendraient un caractère officiel. Les conseillers choisirent trois hommes : deux pour la réparation, un comme ambassadeur auprès de la cousine. Celui-ci devait accompagner les deux autres jusqu'à la croix d'Anaïs et ne partir au Bouys qu'une fois le travail fini. La mention complémentaire sur le socle, proclamant l'assassinat d'Anaïs, avait plus qu'une valeur de symbole : elle était surtout une mise en garde ; ceux du Bouys devaient apprendre que la municipalité d'Arnac savait s'affirmer par autre chose que des discours ou des attitudes comminatoires. On souhaitait que la cousine lise l'accusation et médite sur les ennuis qu'elle pourrait lui attirer, une fois empreinte profondément dans la pierre.

Après cette résolution les conseillers descendirent sans un mot sur la place avec des soupirs de soulagement. La place était vide, les femmes et les enfants s'étaient retirés avant la fin des débats ; une fois dehors, les hommes parlèrent encore fauchaison, brebis, consultèrent le ciel, bâillèrent ensemble avant de se séparer ; Barthélémy resta avec Félicien, le délégué auprès de la cousine Ursule. Après quelques pas sur la route, Barthélémy se tourna vers l'autre : « Méfie-toi, lui dit-il, ne t'en laisse pas raconter par cette dinde ; dis-lui ce qu'il faut puis file sans l'écouter ; si tu peux, parle-lui devant témoins. — Bon », répondit Félicien.

Tous deux tournèrent leurs regards vers les croupes lisses séparant Arnac des enfoncements et des bois, où glissait, incisif entre les roches, le chemin de la Tennelle. Barthélémy pensa alors à la petite Anaïs. C'était la première fois de la soirée. Pendant les discussions son pauvre visage avait disparu, effacé par celui de sa cousine, remplacé par la vision abstraite de la justice ou par l'image froide d'un bloc de grès. Tout au long du débat personne n'avait évoqué sa souffrance, on n'avait songé qu'aux représailles sans se dire qu'elle eût été la seule à pouvoir les exiger... « Pauvre enfant !... » murmura Félicien qui dans le silence de la nuit retrouvait lui aussi le sentiment qu'ils avaient tous éprouvé à l'époque du meurtre. A ce moment le clocher d'Arnac annonça 1 heure de la nuit, les deux hommes se séparèrent comme si ce coup bref venait leur rappeler que le temps des

apitoiements était passé et qu'on entrait dans celui de la justice.

Après la maison de Barthélémy, la route filait, mauve sous la pâleur du ciel, vers la Mouline et vers Brusque, mais à la hauteur du cimetière, elle s'arrêtait net, brisée par un virage. A cette heure nocturne, le jeu des ombres plaçait les tombes dans le lit de la route et, sous cet aspect, Arnac paraissait lancé tout entier vers ses morts. L'impression était si violente qu'il fallait un peu forcer pour imaginer la continuation de la voie au-delà du cimetière, ou pour croire au prolongement d'Arnac, après la mort, dans ces régions absolues où il n'y a ni délits, ni querelles, ni soupçons...

Barthélémy en rentrant chez lui pensa à tout cela, et aussi à la luzerne qu'il devait faucher le lendemain. Le lendemain se passa avec la régularité prévue. Les deux hommes chargés du travail de maçonnerie rentrèrent le soir, heureux d'avoir achevé paisiblement leur réparation. Félicien revint un peu plus tard du Bouys. Il avait mangé chez son oncle Veyrac qui l'avait accompagné jusqu'à la maison d'Ursule. Celle-ci sortait justement et les témoins n'avaient pas manqué : l'oncle, les enfants et quelques vieilles qui jacassaient devant leur porte. La cousine bien sûr, était montée sur ses grands chevaux, avait pris des poses, avait beaucoup parlé de loups, des magistrats de Béziers et de l'ignorance paysanne. Mais lui Félicien, après avoir répété devant tout le monde l'avertissement, s'était retiré. L'opinion des gens du Bouys?... Ils n'en avaient aucune, disaient qu'on pouvait bien laisser faire cette vieille folle tout à fait inoffensive, et que ceux d'Arnac étaient trop sourcilleux ; après tout, eux s'en lavaient les mains, ils faisaient ce que leur demandait Ursule parce qu'au demeurant elle n'était pas mauvaise et leur apportait à tous des petits cadeaux de la ville.

Félicien raconta son histoire aux gens d'Arnac, conscient d'avoir accompli une mission dangereuse. Il était à la fois garde-champêtre et sonneur de cloches ; il carillonna l'Angélus du soir à la cadence d'un dialogue agressif avec des sursauts et des périodes qui secouaient sur la tête des Arnaguais une volée de notes belliqueuses.

Arnac sentait la polémique, elle ne se fit pas attendre. Le jour suivant, vers 2 heures de l'après-midi, on vit arriver Ursule, à pied sur la route, toujours digne mais un peu détériorée par la chaleur et la poussière. Elle demanda Barthélémy. On alla le chercher dans ses champs. Il répondit : « Si elle veut me voir, qu'elle vienne, je suis un paysan qui fauche. Les affaires de la mairie sont à jour et je dois m'occuper de mon travail. » Ursule, quand on vint lui dire que

le maire ne se dérangerait pas, se mit à crier : « C'est un grossier personnage, un rustre ! un goujat ! » et elle s'achemina derrière l'enfant qui la guidait vers le pont. Le garçonnet, craintif, se tenait assez loin d'elle et trottinait sur la route. La vieille fille ne pouvant suivre ce pas trop rapide, allongeait drôlement le sien. Un chien aboyait dans ses jupes, ils disparurent tous les trois à l'angle de la ruelle, et c'est en se poursuivant de cette manière cocasse qu'ils arrivèrent au champ où Barthélémy fauchait. Il les entendit venir, mais continua le va-et-vient des bras, à tel point que la vieille fille le crut étourdi par ce mouvement d'une monotonie déconcertante et qui, à la longue, se disait-elle, devait anéantir l'esprit.

Elle s'approcha du faucheur gênée de sa propre position, humiliée de s'être dérangée et qu'on traitât sa démarche d'aussi gaillarde façon. Elle tenta de se mettre dans une pose compensatrice, sauta au-devant de Barthélémy, lui cria : « Monsieur ! — Mademoiselle, dit l'autre, voulez-vous vous déplacer un peu ; vous foulez ma luzerne et m'empêchez de la faucher. » Décontenancée Ursule recula jusqu'à la bordure de frênes contre laquelle elle paraissait symboliquement acculée par la progression rigoureuse de la faux, coupant ras ses arguments et les fausses décorations qu'elle avait ajouté au texte : « Vous n'avez pas le droit, répondit-elle, de voler un monument qui m'appartient, encore moins de raconter des mensonges. — Qui raconte des mensonges?... » Barthélémy s'était arrêté de faucher : « Qui?... Quant au monument, vous pouvez le reprendre si bon vous semble ; mais j'ai la responsabilité des chemins de la commune et je n'y tolérerai pas vos extravagances. — Vous insultez les morts, vous répandez de faux bruits, hurla la cousine hors d'elle, mais vous ne savez pas qui je suis, je connais très bien les hommes de loi, j'ai de puissants amis dans la magistrature et s'il faut l'appui du préfet, je sais auprès de qui me le procurer. — Moi, à part Arnac, je ne connais que la justice, cela me suffit ! Elle se cache quelquefois comme les loups, mais elle finit par reparaître si on l'offense trop fort, et alors elle dévore tout. — J'exige, fit Ursule avec de grands gestes, que vous enleviez votre socle et que vous remettiez le mien à la place. — Vous n'avez pas le droit d'exiger quoi que ce soit. Ne nous poussez pas trop loin, ce serait remettre en question des noms qui vous sont peut-être chers mais qui sont la honte de votre famille comme Anaïs en est l'honneur. Qui insulte les morts ceux qui reconnaissent leur martyre, ou ceux qui le transforment en un médiocre accident?... »

Adossé à l'héritage d'émotions et de principes que repré-

sentaient pour lui les maisons, les crêtes et les ravins d'Arnac, Barthélémy défendait de toutes ses forces, l'indiscutable vérité. Ursule à court d'arguments se mit à crier : « Vous n'êtes qu'un cynique, je vous retrouverai et votre socle disparaîtra à son tour. — Notre socle ne ment pas, le vôtre nous insulte ! — C'est faux ! c'est le vôtre ! — Le nôtre restera ! — Non le mien ! » Chacun semblait vanter sa marchandise ; cette dispute sur le socle, grave dans son fonds, prenait une tournure comique et faisait penser aux querelles entre vendeurs qui, de Marseille à Syracuse, font l'attraction majeure des marchés latins. Ni Barthélémy ni Ursule ne voulaient poursuivre une discussion, qui, ayant parcouru ses points cardinaux, déviait sur des sujets futiles et s'amollissait avec eux. La cousine s'éloigna ; alors le maire d'Arnac saisissant sa faux la lança de toutes ses forces à l'autre bout du champ. Ce geste n'eût étonné aucun de ceux qui le connaissaient bien. S'il supportait les injures qu'on lui adressait personnellement, il avait beaucoup plus de peine à se contenir quand on lui contestait l'évidence. De tels bouillonnements lui venaient alors, qu'il frappait du pied, se martelait la tête des deux poings, avait un désir plus violent encore que l'appétit sexuel, de broyer son interlocuteur. Gide écrit quelque part : « Certains se félicitent de tenir en main leurs émotions les plus violentes sans consentir à reconnaître que souvent ils doivent cette maîtrise d'eux-mêmes, moins à la force de leur caractère, qu'à une certaine indigence de tempérament. » Barthélémy ne prétendait pas tenir en mains ses émotions. Il avait pu résister jusqu'au départ d'Ursule maintenant il était à bout : « Entendre de pareilles sottises », dit-il... puis il redescendit vers la rivière jusqu'à la passerelle de bois. Avant de s'y engager, il aperçut sur l'autre rive, débouchant d'une ruelle, Félicien le carillonneur ; derrière lui quelques femmes gesticulaient en le montrant, plus loin deux hommes s'interpelaient. Les gestes inhabituels de ces personnes exprimaient qu'un bouleversement s'était fait dans l'ordre établi par le Conseil municipal d'Arnac.

Félicien n'attendit pas que Barthélémy ait traversé pour lui crier très fort afin que tout le monde participe à la nouvelle : « Barthélémy ! pendant qu'Ursule était ici, ceux du Bouys ont remplacé notre socle par le leur ! » Il disait « notre » socle. Pour lui comme pour beaucoup d'autres, toute la querelle se simplifiait grâce à ces deux objets concrets et se ramenait à contester l'éminence de l'un sur l'autre ; au besoin il était prêt à disputer sur la solidité du bloc, son aspect ou la qualité de la pierre. Ici comme ailleurs les médiocres ne pouvant atteindre aux lignes essentielles, les

oubliaient pour s'attacher à des détails tout à fait extérieurs au débat et pour lesquels ils combattaient avec acharnement. Ils étaient la vivante image du sectarisme qui ne consiste pas comme beaucoup le pensent à défendre fermement une idée que nous savons belle mais à discutailler sur des points accessoires, à trouver raisonnables les sottises majeures de nos correligionnaires. Ce type de partialité sincère et ridicule atteint d'ordinaire les petits esprits, alors que l'ardeur dans la controverse, la véhémence dans le ton, la netteté catégorique dans les paroles ne sont pas rares chez les grands. Les paysans du Bouys eux aussi qui étaient restés froids devant le conflit d'opinions s'étaient tout à coup épris de leur socle, en trouvaient le modelé agréable, la couleur suave, le considéraient par rapport à celui d'Arnac comme une progression de l'art. Il y avait eu entre les deux partis des algarades assez vives. Justement, une femme d'Arnac s'approchant du groupe qui entourait Félicien et Barthélémy près de la rivière, annonça bruyamment : « Ce matin j'ai rencontré à Canac la « Lea » du Bouys, elle voulait me faire croire que leur monument valait plus que le nôtre, mais je ne l'ai pas laissée dire. » Celle qui annonçait ainsi le triomphe de sa réplique était une bossue à la denture provocante, au regard fluctueux, et qu'on engageait dans les familles à l'occasion des festivités qui suivent la saignée des cochons et le battage ; elle remplissait les cuisines de sentences insipides et de mystères dont personne ne faisait cas. Cette incuriosité la vexait et l'amenait à des bouderies qui obtenaient le même sort. Elle allait souvent aux foires de Camarès et tirait de ces excursions une espèce d'orgueil. En annonçant sa supériorité verbale sur un adversaire du Bouys, elle croyait fournir au parti d'Arnac un début de victoire. Son mari, Gabriel, un homme avisé, patient, qui répondait d'ordinaire aux sautes d'humeur de sa femme en secouant pesamment sa longue mâchoire triste, voulut cette fois, bravant les représailles possibles de son épouse, manifester son désaccord : « Qu'est-ce que tu racontes, on s'en f... du socle, qu'il soit beau ou laid. Ce n'est pas ça qui nous intéresse.. » Barthélémy inattentif aux criailleries du couple questionnait Félicien. Celui-ci écarquillant les yeux, bavant sur son menton où végétait une barbe maigre, détailla le nouvel événement : « Un berger de la Mouline qui passait par là-haut avait été frappé de loin par l'aspect bizarre du socle ; en s'approchant il remarqua que le bloc de grès n'était pas droit ; puis il vit que la croix était plantée à côté, dans la terre ; enfin arrivé à la hauteur du monument il reconnut que ce n'était pas celui d'Arnac mais celui d'Ursule. Les gens du Bouys s'étaient

contentés de l'appuyer contre le talus. Un peu plus loin le bloc d'Arnac gisait sur le chemin, dans la position horizontale des vaincus. Il n'avait plus de croix ; les autres l'avaient cassée à la base pour la planter dans la terre au-dessus de leur propre socle. Connaissant par avance la riposte des Arnaguais, ils n'avaient pas jugé utile d'asseoir leur monument dans une stabilité qu'ils savaient éphémère. En le posant d'une manière aussi désinvolte, ils montraient clairement qu'ils avaient voulu faire avant tout un geste de protestation et de défi. »

Après le rapport de Félicien, Barthélémy se mit à faire trembler ses jambes mais cette fois aucune parole n'en résulta. Le maire alla tout droit chez Ernest et il le trouva à l'étable occupé à traire les brebis. Ernest était un noir, Barthélémy un blanc, mais, je l'ai dit, ces couleurs n'éclataient qu'à une certaine température électorale ; ordinairement elles étaient noyées dans le chromatisme austère du paysage et chacun reprenait alors cette teinte de bure qui est spécialement celle des moines, des sangliers et des gens d'Arnac ! Ces deux hommes s'estimaient réciproquement sans se l'être jamais dit. Dans la houle des assemblées municipales, leurs voix se distinguaient clairement. Bien qu'Ernest ne fut pas adjoint il avait une autorité que personne ne lui contestait. Avec Barthélémy ils fabriquèrent ce soir-là un arrêté d'urgence qui rendait exécutoires les décisions prises officieusement par le Conseil municipal. Le texte fut affiché à Arnac et on en fit porter le soir même copie au Bouys :

Le maire de la commune d'Arnac arrête

Article premier. — L'épitaphe de la croix d'Anaïs s'assortira désormais et définitivement de la mention « lâchement assassinée ».

Art. 2. — Si quelqu'un veut contester l'histoire authentique du crime telle que la porte la rectification sur le socle, la commune d'Arnac se déclare prête à intervenir auprès des autorités judiciaires pour procéder à une enquête qui rendra public un fait indiscutable.

Au même moment Barthélémy décida d'aller le lendemain à la croix d'Anaïs. Il partirait de bon matin, ferait en sens inverse le même travail que les complices d'Ursule ; puis irait se poster à quelques pas de là dans une chênaie qui lui appartenait au nord de la Tenelle. Il y resterait jusqu'à midi ; de cet endroit il verrait très bien le chemin. A midi Ernest monterait pour le relayer jusqu'à 3 heures, puis, Gabriel ; et la garde durerait jusqu'à 11 heures du soir. Les contrevenants ne manqueraient pas de se manifester ; de toute façon

ils seraient pris au piège et n'auraient pas envie de recommencer. Outre en effet la peur du procès-verbal et celle de figurer dans une éventuelle enquête, les paysans du Bouys qui avaient des pâtures dans le territoire d'Arnac tenaient par-dessus tout à éviter les tracasseries de la municipalité. Ils n'auraient pu d'ailleurs en cas de litige s'appuyer sur leur propre commune de Plaisance à laquelle ils avaient été rattachés par une distraction administrative et qui avec ses vignes et ses coteaux joyeux négligeait cette fraction perdue dans la montagne. Les habitants du Bouys processifs et revendicateurs, déjà traités en parents pauvres s'étaient aliénés le Conseil de Plaisance. Pour ces diverses raisons, tous niaient avoir touché au socle d'Arnac, tout en affirmant la supériorité esthétique du leur.

Les Arnaguais en étaient réduits à des conjectures car il y avait plus de dix hommes ou jeunes gens au Bouys et on ne pouvait accuser particulièrement tel ou tel. Grâce à son nouveau stratagème Barthélémy savait que les coupables ne lui échapperaient pas. Il partit donc vers les 3 heures du matin accompagné par la nuit claire et poussé par les vœux de tout le village qu'il lui semblait traîner après lui jusqu'au champ de bataille de la justice et de l'erreur.

Rien n'interrompit sa marche, un frisson parcourait les herbes sèches, mais la poésie n'était pas là ; dans nos pays elle vient rarement la nuit ; nous ne connaissons pas l'appel mystérieux des ombres. Pour entendre battre le cœur de nos villages il faut les surprendre à midi, sous le soleil qui les plaque au sol dans le silence cosmique, les oppresse et les fait gémir. Les paysans se sentent alors envahis d'un grand souffle, ils pensent volontiers à leurs amours passés, à la mort des autres, et, s'ils sont âgés ou malades, à la leur... Mais la nuit les porte à la réflexion pratique ; les fait se soucier du lait qui devient rare, des pluies qui tardent, du blé qui ne veut pas mûrir. Ces réflexions-là suivirent Barthélemy jusqu'à la croix d'Anaïs. Quand il y arriva, le jour se levait timidement à l'est, sur les bois du Mayni. Le maire d'Arnac se mit vite à l'œuvre ; d'un coup de genou il renversa le socle d'Ursule ; puis, saisissant le sien qui gisait à quelques pas de là, il l'installa sur l'autre avec une sorte de fureur. Il ajoutait ainsi un degré à l'outrage : le monument du Bouys paraissait servir de piédestal à celui d'Arnac, ou, si l'on préfère, était foulé aux pieds de son rival. Ces objets, commémoratifs à l'origine, étaient devenus les enseignes de deux clans. Ainsi, sur les places fortes continuellement perdues et reprises, alternent les drapeaux ennemis qui sont à la fois le signe de la victoire et l'instrument de

la provocation. La croix resta où elle était, fichée en terre : seul élément stable et incontesté elle figurait l'éternité devant les fluctuations de l'histoire. Barthélémy escalada le talus et se dirigea à travers les chênes vers le lieu qu'il s'était fixé comme observatoire. Il s'allongea dans les bruyères encore humides, entre deux arbres qui formaient un arc au-dessus de lui. C'est dans cette attitude qu'il attendit, prêt à bondir, les assaillants du Bouys. Il fixait entre les herbes, le morceau de chemin que laissaient apparaître les bois. De toutes manières les autres étaient obligés d'y passer. La Tenelle déroulait théâtralement ses rameaux jusqu'aux pâleurs tremblantes de l'horizon. Les plans successifs se confondaient petit à petit dans la vue de Barthélémy ; il lui sembla soudain que les arbres s'étaient rapprochés de lui, formant rideau devant ses yeux. Il se déplaça légèrement à cause d'une herbe qui agaçait sa moustache, puis il crut reconnaître les gens d'Arnac massés auprès de la croix pour en interdire l'approche. Il entendit la voix sifflante d'Ursule mêlée à celle des oiseaux qui voletaient au-dessus de lui. Sa tête était pleine de bruissements confus, d'images inextricables. La veille il s'était couché très tard après une journée tourmentée, aujourd'hui il lui avait fallu se lever très tôt. Aussi avait-il quelque excuse de s'endormir...

Il devait théoriquement rentrer à midi pour laisser la place à Ernest. En fait il revint à 11 heures et demi et rencontra l'autre à la hauteur de la croix de la Plane. Ernest marchait lentement à travers le carré de terrain jaune qu'ils appellent « la plaine » parce qu'il penche un peu moins que tout le reste du pays. Ernest s'arrêta net en voyant Barthélémy et sortit sa montre : « Mais ce n'est pas encore l'heure, cria-t-il. — Ça ne fait rien, tu peux revenir à Arnac avec moi, tout est arrangé ! » L'autre ne comprenait pas, il regardait Barthélémy, les coteaux grillés, les buissons, comme s'ils devaient lui expliquer l'extraordinaire conclusion : « Tout est arrangé » Cette phrase ressemblait très peu à Barthélémy, elle s'accordait mal avec Arnac, avec son architecture défensive, avec l'intempérance de ses élans. C'était comme si l'inquisiteur venait plaider pour l'hérétique, Caton pour Carthage ou comme si le paysan avait signé un pacte de voisinage avec le blaireau dévastateur. « Écoute, dit Barthélémy, j'ai vu ceux du Bouys, ils acceptent de ne plus parler de loups ; voyant leur bonne volonté j'ai promis à mon tour de ne plus parler de crime. » Ils marchèrent encore un moment, Ernest ne disait rien, de temps à autre il regardait Barthélémy à la dérobée espérant découvrir dans les lignes de son corps un bouleversement qui justifiât celui de ses idées. Rien pour-

tant n'avait changé. « Et le socle, dit-il au bout d'un long moment, qu'en avez-vous fait? — Le socle? Tu sais bien que le socle n'a aucune importance on a laissé celui de la cousine, il est en meilleur état et plus neuf que le nôtre, on effacera « dévorée par les loups ». Écoute, Ernest, je t'expliquerai tout ça plus tard, de toute façon nous avons eu gain de cause ; ils se sont soumis, tout ira comme avant. Nous n'avons pas laissé passer le mensonge c'est l'essentiel ! »

Ils arrivèrent en vue d'Arnac. De là-bas une femme les aperçut, elle appela une commère, puis une autre ; il y eut bientôt une douzaine de femmes sur la route. Midi sonnait, les paysans rentraient, ils s'approchèrent du groupe où s'agitaient des coiffes blanches, tandis que des bras se tendaient pour désigner les deux hommes émergeant de la châtaigneraie d'en face. Ils marchaient lentement, baissaient la tête, avaient l'air de deux pirates sans butin, peu pressés d'aborder un rivage hostile, plus intimidés par les quolibets probables des mégères que par les bourrasques de la haute mer. A peine arrivés, on les assaillit de questions ; ils répondirent par des phrases équivoques mais à mesure les demandes se faisaient plus précises. Une femme bien involontairement les sauva : une fois de plus, Célestine la bossue qui la veille avait guerroyé au sujet du socle contre une ennemie du Bouys, voulut se manifester d'une manière originale : « Nous avons bien prié, cria-t-elle, pour que notre piédestal gagne la partie ! » Elle était suivie dans son affirmation par un concert de vieilles femmes dévotes et pleurnicheuses qui aimaient l'église pour sa tiédeur, grignotaient du sucre pendant le prône et disaient obstinément le chapelet pendant l'élévation. Les autres éclatèrent de rire et Barthélémy, très vif, sauta sur l'occasion : « Tu aurais mieux fait de prier pour Anaïs, lui répondit-il ; quant au socle, Ursule accepte qu'on laisse celui d'Arnac, mais, si tu veux, nous mettrons là-haut celui du Bouys qui est plus neuf et te donnerons le nôtre, tu pourras l'utiliser pour tes morts. » Décontenancée, Célestine rougit fortement ; elle tourna les talons mais lança au maire en s'éloignant un regard oblique et des paroles qu'elle espérait acerbes : « Je n'en veux pas de votre socle ; vous ne méritez pas notre confiance, vous nous mettez dans des histoires et puis vous nous laissez tomber ! » Elle entra dans sa maison, à quelques pas de là, et ferma la porte sur le nez de son mari, venu derrière elle avec ses yeux suppliants et sa poitrine creuse, pour participer au repas de midi que, de dépit, elle jeta par la fenêtre. Barthélémy renouvela aux autres sa proposition : « Qui voulait du socle? » Aucun n'accepta. Soudainement rapetissé, ce piédestal était devenu aux

yeux de ses plus fanatiques défenseurs, ce qu'il n'avait jamais cessé d'être : un rectangle taillé frustement dans une pierre médiocre. Dépouillé de ses vertus polémiques, il n'intéressait plus personne comme si pour garder son excellence il avait eu besoin qu'on la contestât. Personne ne songeait plus à poser des questions ; Barthélémy se dirigea vers sa maison qui était la première du village ; à peine arrivé il se mit à table et demanda qu'on le servit. Sa femme et sa fille plus pressées de recevoir des nouvelles que d'apporter des plats le harcelaient sur le mode mineur, avec des chuchotements et des soupirs, mais lui ne voulut rien dire ; il s'emporta contre les femmes, contre le temps, contre le chien fourré dans ses jambes, contre l'eau qui était trop chaude et contre la soupe qui ne l'était pas assez.

***

Le dernier acte du drame se conclut pour tout le monde de cette façon inattendue. A la longue les paysans s'habituèrent à revoir la croix telle qu'elle était auparavant comme si rien n'avait eu lieu autour. Barthélémy et Ernest avaient préféré convaincre leurs concitoyens l'un après l'autre plutôt que de s'exposer à leurs reproches collectifs. Petit à petit les Arnaguais avaient admis la sagesse d'une telle solution. Dans le fond ils étaient heureux qu'on ait endigué les extravagances de la vieille fille et qu'eux, paysans d'Arnac, aient pu défier avec leurs blouses courtes et leurs chapeaux flétris l'armée de toges et d'hermines que leur opposait Ursule dans chacun de ses discours. Bien que n'étant pas arrivés au bout de leur réquisitoire, ils avaient montré leur puissance et leurs qualités d'agresseurs ; chicaniers, ils l'étaient très peu — pour trouver cette race de paysans il faut monter plus haut vers le Rouergue et l'Auvergne, où le Code civil devient l'évangile du moindre fermier — mais ils avaient pour eux, à défaut de l'argumentation prétoriale, la logique profonde, impérieuse, celle des pâtres, des moralistes et des penseurs qui cloue au mur depuis des siècles les casuistes et les robins.

Cependant, le doute plane encore sur la façon dont Barthélémy put sans coup férir en arriver brusquement à la conclusion qu'on connaît. Pour lui, l'essentiel était qu'on ôtât de la pierre la fable des loups mais il n'eut pas été fâché de rétablir l'ordre en cassant quelque chose. En outre l'arrêté stipulait que la mention de l'assassinat figurerait définitivement sur le socle. Pour se laisser fléchir sur ce point il avait fallu que le maire d'Arnac rencontrât une persuasion autrement valable que celle des frondeurs du Bouys.

Ce qu'il dévoila par la suite ne fit qu'épaissir le mystère : « J'ai un peu sommeillé, puis à mon réveil, nous sommes tombés d'accord pour arrêter l'affaire à condition qu'on ne parle plus de loups... » Il n'en disait pas plus long ; esprit lucide et précis, il paraissait lui-même ennuyé de s'en tenir à ces brumes. Sans doute les souvenirs de ce matin-là s'étaient-ils si fortement compénétrés dans son esprit qu'il ne savait plus très bien distinguer entre les péripéties du rêve et celles qui avaient suivi son réveil. Nous pouvons imaginer le déroulement de ces quelques heures où sans doute Barthélémy reçut la visite de quelqu'un.

Il nous importe peu de savoir s'il s'est effectivement agi d'un songe, ou d'un fait, ou peut-être des deux à la fois ; de toute façon le drame intérieur aura eu la même issue, aura suivi le même schéma et le dialogue n'aura pas été controuvé. Dans le rêve ou la réalité, plusieurs personnes sont sans doute venues solliciter la bienveillance de Barthélémy. Mais je suis obligé de styliser car il me faut un protagoniste qui rassemble dans ses paroles et dans son attitude l'opinion de plusieurs. Ainsi les primitifs pour introduire dans leurs fresques l'âpreté ou la tendresse d'un peuple, modelaient-ils une ou deux bouches à travers laquelle ils faisaient passer toute une clameur.

L'homme que j'ai choisi pour donner la réplique à Barthélémy n'a peut-être pas eu part à l'affaire du socle ; cependant il aurait très bien pu tenir le rôle que je lui assigne, car ceux d'Arnac ne lui cachaient rien. Je l'ai pris dans ma parenté, ainsi personne ne me contestera la livrée dont je le veux revêtir : elle convient tout à fait à son tempérament. Outre cette certitude, il me reste celle de moins dénaturer sa pensée que s'il se fût agi d'un autre. Nous voyons bien un objet quand il ne se trouve ni très loin ni très près de nous, de même les gens que nous connaissons le mieux ne sont ni nos parents immédiats ni des étrangers à notre famille, il les faut à égale distance de ces deux extrêmes, au point exact où se situe par rapport à moi, le personnage dont il va être question.

Il habitait La Bouffie ; c'est entre Brusque et Arnac, un vallon sauvage où tombent en plis verticaux, au ras des maisons, les pentes grises d'une montagne. Le bref espace qu'elles laissent est peuplé de noyers grenus ; plus loin, en haut relief sur la fougère rousse, veille un sapin énorme et droit comme un cierge pascal. Les troupeaux ne pouvant descendre le flanc trop raide des montagnes suivent le chemin des crêtes, aussi les voit-on de loin et les prend-on pour un élément stable de cette campagne biblique où les arbres sont

rares et dont il semble que tous les buissons sont ardents.

Basile, celui de La Bouffie, beaucoup plus pâtre que laboureur aimait conduire ses brebis à travers les landes rèches du « Manibert » sorte d'Oreb vanteux où il rencontrait les bergers de La Baraque, de Pressouyre et d'Arnac. Ces derniers lui rapportaient les nouvelles d'en bas, ils les commentaient tous ensemble avec cette sagesse pastorale qui est sans doute au principe des plus belles civilisations. Peut-être rendaient-ils par leurs dialogues méditatifs, la seule image fidèle de la véritable Arcadie, aride comme leurs plateaux, et que la littérature a faussement ornée de frondaisons, de bergeries douceâtres, de grelots et de rubans.

Grâce aux propos que ses compagnons tenaient près des nuages, abrités dans le creux du rocher de Lacan dont la pointe troue le ciel, celui de La Bouffie suivit jour après jour la progression de la querelle. Il connaissait bien Ursule et n'avait pas pour elle beaucoup de sympathie. Autrefois avant même que naquit Anaïs, il allait au Bouys pour y rencontrer Armande, une jeune fille qu'il avait remarquée au mariage d'Amédé, son cousin de Fargoux, Armande avait des yeux passionnés sous des sourcils très droits ; mais elle toussait souvent et parlait des choses de ce monde avec l'accent qu'on a quand on les doit quitter bientôt. Elle était assez liée avec Ursule qui travaillait déjà dans un grand atelier de couture à Béziers et qui se flattait de recevoir les confidences des riches clientes. Ainsi, la femme d'un avocat l'avait priée de lui trouver une bonne d'enfants. Aussitôt Ursule s'était mise en quête, avait écrit à Armande une longue lettre où la ville de Béziers était peinte de couleurs chatoyantes. Ursule laissait entendre à son amie qu'on lui réservait un travail très doux : le soir elle irait promener le enfants sur les allées où l'on faisait quelquefois d'agréables rencontres. Bien qu'amoureuse de Basile, Armande se plaisait à penser que les jeunes gens de la ville lui feraient sans doute des compliments. Toute frémissante, elle était partie. Au début on lui avait confié les enfants, puis petit à petit, elle était devenue bonne à tout faire et un soir elle était tombée avec sa pauvre poitrine de phtisique sur le torchon dont elle frottait les carreaux de la cuisine. Le reste s'était passé très vite. Celui de la Bouffie qui n'aurait pas voulu la laisser partir, alla pourtant l'attendre à l'embranchement du Bouys. Quand on descendit la bière il ne lui vint pas à l'idée qu'elle contenait le corps d'Armande. Il continua pendant quelque temps à l'imaginer à Béziers, au-delà des falaises aiguës de l'Espinouze qu'il voyait de ses pâtures par temps clair. A la longue, il se maria ; il oublia le véritable visage

de cet amour lointain mais il en conserva l'idée immatérielle comme un schéma. Armande était demeurée pour lui une espèce de Béatrice paysanne, une Béatrice malheureuse, le symbole même de l'innocence immolée par la sottise. Plus tard, quand Anaïs succomba à son tour il les confondit toutes les deux dans un même destin.

Dès qu'on lui annonça les desseins d'Ursule sur le socle, Basile, très calme d'ordinaire, ne pût retenir sa colère : « Cette vieille folle veut toujours se mêler de ce qui ne la regarde pas !... C'est un oiseau de malheur !... quand on la voit arriver on est sûr d'une catastrophe prochaine !... Qu'elle reste chez elle et qu'on n'en parle plus !... »

Le lendemain, après que les Arnaguais lui eurent appris la décision du Conseil municipal il ne répondit rien. Il y repensa le soir, en redescendant à La Bouffie. Quotidiennement, à la même heure, il enfermait ses brebis dans la bergerie plate, bâtie dans un affaissement de terrain et protégée du Nord par une touffe de houx. Alors, précédé de son ventre qu'il avait haut et ferme, il rentrait à la maison. Chaque soir, tout au long du parcours, il reconstruisait mentalement les discours qu'il avait entendus en gardant les troupeaux. Une brise allègre le fouettait, les genêts se manifestaient discrètement, les cailloux glissaient sous ses pieds à travers les buissons. Il naviguait un moment sur le plateau parmi les nobles steppes du « Manibert » puis à partir d'un éperon rocheux il suivait la ligne de faîte qui penchait, le forçait à trotter un peu et le déposait sans tumulte à La Bouffie. A mesure qu'il descendait les idées montaient à lui ; d'abord confuses, éparpillées par le vent des hauteurs elles galopaient sur les étendues lisses, ensuite, tandis que le cercle des montagnes se refermait sur lui, brisées dans leur élan elles s'assagissaient, s'organisaient harmonieusement sous je ne sais quelle discipline. Ce soir-là au point culminant de sa route, Basile pensa que le geste des Arnaguais était trop brutal et que sans fléchir devant Ursule, ils n'auraient pas eu besoin de ressusciter le crime. A mi-côte il lui sembla qu'une fois morts les assassins échappaient au jugement des hommes. Ce qui était indiscutablement noir à Arnac prenait peut-être dans leur cité une teinte plus claire. Arrivé en bas il se dit que Barthélémy défendait avec raison la vérité, mais que, personne n'ayant pu l'établir en temps opportun, il était inutile de la proclamer maintenant avec fracas.

Le lendemain les bergers d'Arnac dirent ce qu'ils avaient vu avant de partir : Ursule arriver toute rouge au village en quête du maire ; ils n'en savaient pas plus long ; le soir le plus jeune fils de Basile qui fréquentait l'école d'Arnac lui

apporta les dernières nouvelles : ceux du Bouys avaient arraché le socle d'Arnac et Barthélémy monterait de bon matin jusqu'à la croix d'Anaïs. Ce qui se passerait là-haut le gamin ne le savait pas, mais tout le monde disait que les autres allaient payer cher leur impudence. Basile mangea sans rien dire, par bouchées rapides, comme une mécanique bien réglée ; puis il se leva, se frotta les mains, fit partir une série de soupirs bienveillants ; ses fils reconnurent tout de suite qu'il était préoccupé ; se tournant vers eux, il leur dit : « Demain matin je vais à Brusque, chez le charron, il nous faut cette charrette pour jeudi au plus tard. Ces bougres-là ne sont jamais pressés ! J'en profiterai pour passer chez le notaire et lui parler de la châtaigneraie de Léon. »

Là-dessus il alla se coucher. Il ne donna aucun ordre, ses enfants étant assez grands pour organiser le travail en son absence comme bon leur semblerait : « Il faut bien, disait-il quelquefois, leur laisser croire qu'ils sont les maîtres. »

Le lendemain, quand il partit, il remarqua que le vent soufflait du nord ; le soleil n'était pas levé ; les oiseaux fuyaient dans les branches ; sur les troncs des noyers, les roches calcaires et les bords du ciel on remarquait la même teinte blême.

Un chemin bref reliait la ferme à la route : à gauche elle filait vers Brusque, à droite vers Arnac. Basile prit résolument à droite et s'engagea dans la descente qui louvoye à travers des défilés soupçonneux jusqu'aux premiers champs de la Mouline.

A ce point où la route redevient plate, il s'arrêta ; au loin il voyait des faucheurs balancer leurs bras ; il hésitait encore ; soudain il entendit de l'autre côté du virage crisser une charrette alors il sauta vivement, à gauche, dans un sentier bien abrité des regards, par les ronces qui se développaient sur ses bords ; il trotta jusqu'à la rivière, la traversa sur de gros cailloux qui émergeaient de l'eau comme des boursouflures ; puis s'enfonça dans le bois. En marchant il pensait à Barthélémy ; avant de l'aborder il avait besoin de se prouver qu'au demeurant rien ne les séparait l'un de l'autre.

Ils appartenaient tous les deux à la même race paysanne, non à celle des cultivateurs ou des éleveurs qui clôturent fortement des terres épaisses, mais à celle des pasteurs errant à travers les croupes sans fin, à la recherche d'herbes aiguës plus riches d'odeur que de substance. Barthélémy et lui partageaient les mêmes opinions : ils se situaient à la pointe extrême des blancs, non pour conserver un bien-être qu'ils ne possédaient pas, mais par fidélité à la doctrine catholique qu'à leur avis on maltraitait un peu dans l'autre camp.

Avec de telles particularités ils étaient le contraire des bien-pensants : les bien-pensants d'alors suivaient passionnément le cours de la Bourse, s'asseyaient dans les salons moelleux où ils avaient accroché pour s'opposer aux hardiesses de leur époque, les polissonneries discrètes de Fragonard ; aujourd'hui, leurs fils ont conservé les salons, mais ils ont remplacé Fragonard par Braque ; ils disent ignorer la Bourse, et, entre deux dîners au champagne, ils se lamentent sur les misères des classes laborieuses ou s'affairent à intégrer l'évangile entre Hegel et Marx ; puis, ils naviguent vers Mégève ou La Napoule, toujours, bien entendu, dans le « sens de l'histoire ». Barthélémy et Basile ne connaissaient ni les salons, ni la Bourse, ni Fragonard ; de nos jours, ils n'eussent rien su de Braque, ni de la La Napoule. Quant au « sens de l'histoire » ils le confondaient avec celui de leur vie quotidienne : ils savaient qu'ils traverseraient longtemps, à la tête de leurs troupeaux les landes venteuses pareilles à des couloirs au bout desquels apparaîtrait un jour le seul confort qui leur fit envie.

Tous deux très orthodoxes, tous deux bergers de moutons ils avaient la même conduite dans cette vie, mais différaient un peu pour se faire une image de l'autre. Pour Barthélémy la cité de Dieu ressemblait à Arnac, un Arnac sans concupiscence et sans péché, libéré des mauvaises têtes, arraché à la domination des cailloux et du vent. Chacun y obéissait à des lois fixes, identiques à celles des bons régimes terrestres, à cela près qu'elles vous paraissaient joyeuses au lieu de vous saisir à la gorge.

Basile, lui, voyait un pays étrange où l'on ne cessait de contempler des figures parfaites ; rien n'y rappelait la terre sinon, peut-être l'harmonie des pâtures, dont s'environnait La Bouffie et qu'on devait retrouver là-haut à l'état pur. Quant aux lois, bien qu'il les tînt pour très vénérables chez les hommes il ne pensait pas qu'elles fussent nécessaires chez Dieu.

En somme, si, au lieu d'être des paysans en blouses, ils avaient appartenu à la catégorie des intellectuels à lunettes, Barthélémy se fût découvert plus moraliste, Basile plus métaphysicien. Mais ils n'en avaient pas la moindre idée, sachant qu'ils étaient destinés à cueillir les châtaignes, faucher la luzerne et traire les brebis...

Basile tout en réfléchissant suivait le chemin qui se faufile parmi les chênes, descend quelquefois et monte souvent. Par endroits, au sein de la verdure un grand arbre frappé de la foudre tendait ses branches nues avec une sorte d'indignation. C'était la seule grimace remarquable du paysage, par

ailleurs très digne, où les saisons se succèdent sans jamais rien bouleverser. Celui de La Bouffie soufflait en marchant, un peu par émotion, un peu par fatigue. Sur les bords du chemin, des genêts brûlés l'accrochaient avec leurs doigts de vieille femme ; il les écartait à coups de canne. A certains détours il rencontrait dans l'échancrure des montagnes le regard hostile d'Arnac dont les bâtiments prenaient sous cet angle, une extraordinaire carrure. Le marcheur se demandait si le village, déplaçant pour une fois sa masse de pierres n'allait pas bondir sur lui pour l'arrêter : « Arnac, pensait-il, comprendra plus tard, pour le moment il faut supporter sa réprobation. » Le vent du matin agita la tête des buissons, le même vent, sans doute, qui soulevait la poussière de Thèbes, pour permettre à la jeune insoumise de recouvrir ses morts.

« Tiens... dit Basile à haute voix, m'y voilà donc à la croix d'Anaïs. » Il y était arrivé sans s'en apercevoir. Rien ne bougeait à l'entour. Il regarda un moment. Chaque chose était à sa place : la forêt, les deux socles, le talus, le ravin. Alors il se mit à l'œuvre... Quand tout fut prêt, bien qu'il eût la voix très fausse, il s'engagea dans une bruyante chanson...

Barthélémy brusquement réveillé, ouvrit les yeux, regarda les herbes et les sapins se secoua un peu, ne mit pas longtemps à se souvenir. Il dégringola jusqu'à la croix qu'il ne vit pas tout d'abord car celui de La Bouffie s'était assis devant, le chapeau sur les genoux. « Tiens, c'est toi, Basilou ! j'avais peur que les autres aient fait du mauvais travail... tu es au courant... bien sûr ; qu'est-ce qui t'amène?... — Je passais », fit Basile en relevant la tête car il avait l'habitude de la tenir très droite et de regarder très clair quand il parlait à quelqu'un. « Tu sais bien, reprit le maire d'Arnac que ceux du Bouys veulent raconter des mensonges, moi je suis là pour les empêcher. » Il avait prononcé les derniers mots avec quelque gêne ; il n'était pas bien sûr que les autres n'aient pas profité de son sommeil. Il dit tout d'un coup à Basile : « Écoute toi un peu que je te fasse voir les deux socles : ce qu'avait écrit Ursule sur le sien et ce que nous lui répondons sur le nôtre. » L'autre obéit ; un seul monument apparut, et, c'était celui du Bouys ! Barthélémy s'approcha en écarquillant les yeux ; alors son cou naturellement brun, prit la couleur d'une brique, les veines s'y gonflèrent, une rumeur y gargouilla quelques secondes pour éclater au niveau des lèvres en un hurlement préhistorique pareil aux notes initiales des *Requiem* qui ouvrent à Arnac les enterrements de grande classe : « Les bandits ! cria-t-il ensuite, ils

m'ont joué le tour, et moi qui dormais là-haut, vautré dans l'herbe comme une vache !... » Basile, debout, à côté de lui tenait maintenant son chapeau à la main ; on l'eût cru dans un temple en train d'assister pieusement aux manifestations de je ne sais quelle fureur sacrée. Soudain il se mit à rire ; Barthélémy le regarda : « Qu'est-ce qui te prend? » dit-il ; il dévisageait celui de La Bouffie, se demandait s'il ne dormait pas encore et si au lieu d'un homme véritable il n'avait pas devant lui l'image illusoire d'un songe. Il se frotta les yeux, pourtant c'était Basile avec son regard serein, son grand front chauve, ses moustaches rassurantes et tout cela se secouait, se trémoussait sous le rire. Alors le maire d'Arnac se frappa le nez d'un coup de poing... « C'est toi !... c'est toi qui as déplacé les socles... Pourquoi?... pour me faire une farce?... Entre nous, tu aurais pu choisir autre chose ; nous ne nous amusons pas avec cette affaire... Où as-tu mis le piédestal d'Arnac?... »

— Une farce, dit Basile, une farce !... Oui ! si tu veux, mais une farce sérieuse. Pourquoi t'obstines-tu avec ton socle?...

Barthélémy fronçait les sourcils, riait à demi, piaffait, s'apprêtait à entrer dans une vigoureuse colère.

— Écoute, fit celui de La Bouffie, je suis venu pour que tu m'expliques ; cette histoire ne me regarde pas ; mais je ne comprends pas votre point de vue, à vous autres ceux d'Arnac.

— Et tu comprends mieux le point de vue d'Ursule?... Ah !... par exemple... mais tu es devenu fou Basile?... pourquoi accepterions-nous qu'on fausse l'histoire de cette façon?... J'ai la responsabilité des affaires publiques d'Arnac ; et la vérité est une affaire publique ; qu'on raconte ce qu'on voudra au Bouys, à Béziers ou ailleurs mais pas dans ma commune... pas sur nos chemins ! nos chemins ne mentiront pas, entends-tu? ils ne mentiront pas...

— La vérité !... Es-tu bien sûr de la connaître la vérité?...

— En tout cas, rugit Barthélémy, je suis certain de savoir où se trouve le mensonge... accuser les loups du meurtre est ridicule ! L'afficher sous nos yeux est ignoble.

— Si je comprends bien ce sont les loups que tu défends !...

— Non j'attaque les vrais loups, ceux qui ont tué lâchement la petite ; ils nous ont échappé au moment du crime, mais aujourd'hui !...

— Aujourd'hui, dit Basile après un soupir, ils vous échappent encore ! car vous avez beau faire, personne ne les punira dans ce monde où ils n'habitent plus... Dis-moi Barthélémy, supposons que tu veuilles les poursuivre, devant

quel tribunal les assigneras-tu?... où les verras-tu blêmir?... Où auras-tu le triomphe de les voir baisser la tête comme ce chien roux que tu appelais « Bandit » parce qu'il avait l'air avec ses oreilles pendantes d'un malfaiteur confondu?... Où donc, dis-moi, aux Assises de Rodez?... à celles de Montpellier?... Non !... tu sais bien qu'ils ressortissent à une autre juridiction et qu'il s'agit d'un prétoire où ni toi, ni moi n'avons le droit d'entrer. Devant cette cour-là, Barthélémy, cette cour suprême dont nous n'entendons jamais le tumulte, tu ne seras pas appelé comme témoin !... Vous avez tout fait à l'envers, il fallait arrêter les deux criminels quand ils étaient encore des hommes, avec comme nous tous des corps grossiers, des habits rudes, quand ils sentaient encore, comme nous le lait de brebis et la fougère des bois ; alors vous auriez pu les attraper par le pan de la blouse et les traîner devant ces magistrats qui distribuent les sentences à la diable, mais sans lesquels bien sûr tout irait encore plus mal ici-bas. Aujourd'hui, au contraire, essaye de saisir Louisa ou le père d'Anaïs. Tes mains rencontreront le vide, elles se refermeront sur des cendres ou du vent.

Les deux hommes parlaient en patois avec de temps à autre quelques mots de français, comme il arrive, là-bas, dans les discussions un peu vives. La traduction que je donne de celle-ci ne prétend pas être exacte, mais essaye de rendre à peu près la substance des phrases, leur couleur et leur son.

Basile venait de dire « des cendres et du vent » sans peut-être se douter qu'il avait fait allusion aux deux éléments fondamentaux de notre pays : l'influence du vent, on la remarque dans la démarche des hommes, la courbe des arbres et l'architecture des maisons ; quant aux cendres, je l'ai dit, on les croirait répandues sur la campagne, moins pour en ternir l'éclat, que pour lui donner la gravité des lieux prompts à disparaître.

Barthélémy fit quelques pas sur le chemin puis revint droit sur son interlocuteur.

— Non, dit-il, il ne s'agit pas d'amener des cadavres devant des juges, non ! mais de dire ce qui s'est vraiment passé ; car la vérité n'est pas morte avec les meurtriers ; au bon moment nous avons feint d'ignorer le crime, notre socle était discret, il se taisait parce qu'il avait honte, mais du moins ne publiait-il pas des mensonges. Or, voici que cette vieille bréhaigne fabrique une histoire au mépris des faits. Nous ne le supporterons pas. Écoute, Basile, nous savons tous que ton frère est mort en 1870 à la guerre. Eh bien ! s'il me prenait envie de raconter qu'il a péri au bagne après

LA TABLE RONDE

ÉDITIONS PLON
8, Rue Garancière — PARIS-VIe

●

Le succès de nos récents sommaires, en particulier *Tableau des U. S. A.*, *La Bible vivante*, *Italie 1957*, *Don Juan*, les suffrages de la presse française et étrangère, nous prouvent que notre effort de renouvellement a été suivi. Au cours des prochains mois nous allons poursuivre avec une activité particulière cet effort de renouvellement. D'une part, définir et satisfaire, par un éventail sans cesse élargi de sujets, la curiosité de nos lecteurs pour les grands problèmes de notre temps ; d'autre part, recourir, pour chacune de ces enquêtes, à des spécialistes ayant eux-mêmes éclairé et fait progresser les questions dont ils traitent. Ce souci de recherche fondamentale est à l'opposé de la conjecture, de l'artifice de la pensée abstraite ou contraignante. Fidèles à la liberté de l'esprit et à la liberté de l'expression, nous composerons de plus en plus nos sommaires de manière à prouver à nos lecteurs que le recours aux disciplines les plus précises ne nous détourne pas de l'époque, que les réalités les mieux comprises sont aussi les plus actives, car elles modifient le monde en profondeur.

Nous demandons à nos lecteurs de miser avec nous sur l'avenir en souscrivant un abonnement : ils nous apporteront ainsi un gage précieux de confiance et se préserveront, de leur côté, de tous frais supplémentaires en cours d'année.

Ajoutons qu'il est difficile de faire une revue en comptant sur le seul effet de la vente au numéro. Aux risques supportés s'ajoute, pour une publication qui ne cherche jamais à mettre dans son jeu l'excitation provoquée par le sujet à sensation, la nécessité de résister à ces sollicitations — et cela sans compromettre les chances d'un rapprochement toujours plus grand avec le public. Un nombre croissant d'abonnés nous donnerait plus de moyens de mettre en œuvre la formule de recherche et d'indépendance à laquelle nous sommes attachés.

Merci pour l'attention que vous voudrez bien consentir à cet appel, dont nous attendons avec impatience les résultats. Et comme l'abonnement doit être en quelque sorte un bienfait *contagieux*, ne vous contentez pas de le renouveler pour vous-même : envoyez-nous des listes d'abonnés éventuels, aidez notre prospection; faites que *La Table Ronde* soit encore plus connue. Sachez aussi que vous pouvez agir sur la revue en nous écrivant, pour critiquer ou approuver. Le moindre mot de vous peut nous éclairer. C'est là un échange essentiel.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné (nom et prénom) ....

adresse : ....

profession : ....

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue* LA TABLE RONDE *à partir du*

N° de ....

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1). **A l'ordre de la Librairie PLON, 8, rue Garancière, Paris-6e.**

TARIF D'ABONNEMENTS 1958

A ...., *le* ....

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française......	1 700 fr.	3 300 fr.
— Étranger........................	2 000 fr.	4 000 fr.

SIGNATURE

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

LE SUFFRAGE DE TOUTE LA PRESSE...

Voilà une revue qui ne triche pas et qui, à ses lecteurs, en donne pour leur argent. *Le Nouvel Alsacien*, 18-7-1956.

Le numéro que la TABLE RONDE a consacré à la Civilisation américaine est mieux qu'une esquisse ou qu'une vue cavalière : c'est un tableau, en effet, resserré, mais complet. *Demain*, 7-11-1956.

Félicitations à la TABLE RONDE pour son flair et son sens de l'actualité. *Canard Enchaîné*, 7-11-1956.

...Ainsi la livraison de ce mois de la TABLE RONDE, documentée, variée et d'une lecture agréable, a sa place toute trouvée sur la table de chevet de tout homme cultivé. PIERRE CORVAL, 14-11-1956.

Très remarquable numéro de la TABLE RONDE.

Nouvelles littéraires, 15-11-1956.

...Il a pu réunir sans difficulté des textes qui rendent ce numéro éclectique autant que précieux pour qui veut tenter de faire le point des études bibliques actuelles. *L'Est Éclair*, 19-11-1956.

Ces numéros spéciaux constituent de véritables volumes consacrés aux grands thèmes actuels. Plusieurs, très remarquables, ont paru dans les derniers mois et connurent un succès de public inhabituel.

Bulletin de l'Institut Français en Espagne, Juillet-octobre 1956.

Je ne saurais passer en revue — et d'ailleurs à quoi bon? — la vingtaine de contributions à ce numéro. J'en ai assez dit je pense, pour qu'il apparaisse excitant, important, voire indispensable à quiconque, pour parler tout simplement comme Claudel, aime « La Bible ».

YVES FLORENNE (*Le Monde*, 23-10-1956).

Un inventaire de ce renouveau biblique passionnant, très facile à parcourir, vient de nous être offert par un numéro spécial de la TABLE RONDE (novembre 1956) qui devrait être reproduit en un volume de bibliothèque (...) composé avec une clarté d'esprit et un sens didactique remarquables, il mérite tous nos compliments.

ROBERT KEMP, de *l'Académie française*, 13-12-1956.

La TABLE RONDE se montre depuis un an particulièrement active.

HENRI CLOUARD (*Beaux-Arts de Bruxelles*, 24-5-1957).

Tous ceux qui s'intéressent à l'Europe et à ses problèmes devraient lire le numéro de la TABLE RONDE (mai 1957) qui porte ce titre : *Connaissance de l'Europe vivante.* ROGER GIRON (*Le Figaro*, 19-6-1957).

La TABLE RONDE consacre à l'enfance un numéro qui a le grand mérite de rester, malgré une forte documentation, attachant et généreux. *Témoignage Chrétien* (19-7-1957).

quelque action infâmante pour ta famille? Tu n'accepterais pas ça je suppose !... Je te le répète, l'histoire ne s'éteint pas avec les hommes, elle est derrière nous, elle nous soutient ou nous fait peur ; tu voudrais supprimer l'histoire cela n'arrivera jamais. On ne le voit qu'à l'occasion des visites mortuaires : alors les vieilles femmes entrent dans la maison du mort avec leurs têtes jaunes et leurs larmes de commande ; toutes s'exclament : « Quel brave homme c'était !... » Mais le lendemain le cadavre reprend son vrai profil moral ; on se souvient de ses bassesses : l'indulgence n'a duré qu'une nuit !... Tu m'affirme que la condamnation n'appartient qu'à Dieu, je te suis très bien jusque-là, mais alors c'est encore Dieu seul qui doit pardonner, nous n'en avons pas la charge. Que Dieu pardonne les morts, nous accusons les vivants !

— S'il ne s'agit que d'accuser, Barthélémy, accuse !... Seulement, accuse tout le monde et ne te contente pas d'inscrire « lâchement assassinée ».

— Précisément ces quelques mots feront rebondir le procès et le nom des assassins sera livré au public.

— Non, Barthélémy, tu n'arriveras pas à dresser la liste de tous les assassins.

— Comment ! qu'est-ce que tu racontes?... Tous les assassins?... Tu sais bien qu'ils sont deux : Louisa et Alphonse le père d'Anaïs.

— Non Barthélémy ils sont beaucoup plus nombreux !... Attends, laisse-moi parler, je vais rafraîchir ta mémoire : il y a assez longtemps, quelques années avant la mort de la petite, son père était descendu à Arnac un soir de 15 août. Il avait passé la soirée au café et titubait en sortant. Tu te souviens?... nous étions en train de jouer aux boules sur la place à côté de la croix. Il faisait très chaud ; tu avais enlevé ton gilet ; tu disais : « C'est le dernier éclat de l'été, mais quelle chaleur !... » Dans le ciel passaient de petits nuages ronds, la campagne était jaune ; sur la place les poules picoraient des grains autour des gerbiers, les enfants nous regardaient jouer. Quand le père d'Anaïs est passé, les poules se sont enfui devant lui en caquetant et les enfants l'ont suivi en contrefaisant sa démarche. Nous l'avons regardé... Il s'était planté devant nous pour nous faire de petits gestes amicaux mais de ses pieds il dérangeait involontairement la position de nos boules. Moi je lui ai crié : « Tire-toi de là Alphonse !... Tu devrais t'asseoir à une ombre avant de remonter !... » et toi tu as ajouté : « Il n'est pas le plus à plaindre... C'est la petite !... Il ne peut la sentir... Sous prétexte qu'elle est infirme il la bat comme une brute... il finira par la tuer !... »

— C'est vrai, dit Barthélémy, c'est vrai... Je me souviens de l'avoir dit ; il y avait aussi à côté de nous Julienne de Baptiste, assise sur un tronc de bois qui se lamentait sur sa tumeur... Je vois encore la peau presque verte de sa figure et ses mains qui battaient l'air ; elle a dit : « Oui, nous avons tous notre croix, Anaïs a son père qui la torture et moi j'ai mon mal qui me ronge. Nous mourrons tous !... Ah ! la vie est noire ! »

— C'est ça, reprit Basile, et moi j'ai conclu : « Laissons faire la vie et jouons aux boules, Alphonse écarte-toi !... » puis nous avons éclaté de rire parce que les enfants venaient d'attacher une longue ficelle à la cheville d'Alphonse ; à l'autre bout ils avaient mis un os de brebis. Il a dû traîner le tout, comme une chaîne, à travers les landes, jusqu'au Bouys. Eh bien ! crois-tu que notre rire n'était pas déjà un crime?... Crois-tu qu'il n'y avait pas autre chose à faire ! Nous avions parlé de la mort possible d'Anaïs comme on parle du lait ou de la sécheresse et qu'avons-nous fait pour sauver la petite?... Nous avons ri bêtement, et, le soir nous sommes revenus dormir avec nos compagnes, tranquilles comme des justes de l'ancien testament. Et pendant ce temps là-haut, l'ivrogne, sans raison aucune, brutalisait la fillette. Nous aurions pu prendre Anaïs en charge, faire proclamer la déchéance du père, confier l'enfant à des religieuses, que sais-je?... Non ! nous avons préféré établir des pronostics avec un air important : « Un jour il la tuera ! » Eh bien !... N'est-il pas vrai que nous avons été complices du meurtre?... Les assassins?... Mais c'est nous ! Nous avons le droit de figurer sur le socle avec Louisa et Alphonse ; et nous serions nombreux sur la liste des coupables. Toi, moi et tous les autres... Non Barthélémy, tu vois bien que ton socle serait trop petit pour nous contenir tous... Il vaut mieux résumer... il vaut mieux parler des loups !...

Le maire d'Arnac se remit à faire trembler ses jambes. Basile regarda sa montre, il était presque 10 heures. Le soleil commençait à envahir les bois, à rapetisser l'ombre des arbres ; il donnait au lieu déjà très sec, avec ses herbes rôties, ses bouses plates, le tronc craquelé de ses chênes, une singulière cruauté qu'exagérait encore le scintillement de la pierraille couleur de fer.

— Oui, dit Barthélémy, nous sommes tous responsables comme tu dis, mais ces considérations ne peuvent pas jouer quand arrive l'heure de la justice. Vois-tu, Basile, si tu corriges tes enfants pour une fredaine quelconque tu n'éprouves pas chaque fois le besoin de te punir toi-même qui es peut-être de près ou de loin, le plus coupable. D'ailleurs, si tu le

faisais, les enfants ne comprendraient pas ; tous les hommes sont des enfants affreusement exigeants ; il leur faut des images simplifiées, des criminels bien définis pour qu'ils puissent les déchirer à belles dents... Je sais... tu me dis : « Alors vous auriez dû les désigner au bon moment ! » Je te l'accorde, nous avons manqué. Mais justement c'est une raison de plus pour réparer aux yeux des hommes notre ancienne lâcheté ; si nous admettions la fable des loups, les gens s'écrieraient avec une joie mauvaise : « Ils ont laissé faire !... Nous pouvons en commettre des crimes ! il y aura toujours quelque loup famélique ou quelque imbécile pour jouer les assassins à notre place ! » Mais si au contraire nous accusons, même après la mort des coupables, on réfléchira : « Diable, dira-t-on, les autres s'en sont tirés pendant leur vie, mais maintenant on les démasque et leur vilaine figure apparaît telle qu'elle fut, aux yeux de leurs descendants !... » Fais bien attention à ceci Basile : aucun d'entre nous ne veut être mal jugé par ses descendants. C'est notre dernière vanité... notre coquetterie posthume ! D'ailleurs pourquoi obligeons-nous nos enfants à vénérer les anciens et les défunts ?... Parbleu ! parce qu'à notre tour nous voulons être vénérés par nos petits enfants !... Tu comprends ? le patriarche aux cheveux blancs, aux nobles rides, puant la sagesse à vingt pas !... Il nous intéresse de jouer ce rôle auprès des survivants ; nous nous voyons très bien par avance dans le cadre, au-dessus du lit à côté de la mamette en coiffe, bien chaste... et le crucifix noir entre les deux !... Voilà nos derniers vœux et voilà pourquoi si nous enlevons le voile, si nous accusons nommément les deux assassins la leçon portera ses fruits. On saura que tôt ou tard, l'histoire reprend ses droits. Personne ne voudra être le meurtrier qu'on exclut des murs de la chambre et qui pourtant les noircit de son ombre. La saine morale nous oblige à schématiser. Tout le reste : la justice parfaite, les responsabilités de tous et de chacun ; tout cela satisfait l'esprit mais ne vaut rien dans la pratique. Sinon chaque criminel pourrait dire : « Je ne suis pas le vrai fautif. Ce sont les autres qui n'ont pas su me comprendre, m'empêcher, qui n'ont pas voulu orienter mes pas..., etc..., etc... » et il aura peut-être raison le criminel ! mais comme on ne peut pas condamner le monde entier, comme il faut que l'ordre règne et que le nombre des meurtriers diminue, nous sommes obligés de châtier celui qui a commis l'action. Car à notre tour nous lui répondrons : « C'est vrai, nous t'avons mis le couteau entre les mains, nous t'avons désigné les victimes. Mais pourquoi nous avoir écoutés !... nous aussi ! on nous a fait la même chose et

cependant nous n'avons pas tué !... » Voilà comment il faut parler aux hommes, c'est un langage sans noblesse mais nous n'avons que celui-là... Basile, il est temps que les loups ou les boucs cessent d'être des émissaires... Il est temps qu'on les décharge de toutes les iniquités du Bouys ou d'Israël !...

Quand Barthélémy eut terminé son discours il donna un violent coup de pied dans le talus, la terre sèche en jaillit, éclaboussant la croix et le socle du Bouys.

Basile avait écouté avec attention. Il fit quelques gestes ronds et leva les bras comme pour cueillir un fruit : « Tiens !... Tiens !... dit-il... Oui, oui, bien sûr. » On eût dit qu'il approuvait. « Mais où diable, cria tout d'un coup le maire d'Arnac, où diable as-tu fourré notre socle?... »

— Je peux bien te le dire, il est là, sous les arbres.

Ils s'avancèrent en direction de la forêt. A l'endroit précis où elle commençait, le chemin dessinait une inflexion pour que passe un ruisseau timide. Basile balaya du pied quelques feuilles sèches, le socle d'Arnac émergea ; il prenait sous la lumière grise des arbres la physionomie d'un cadavre qu'on déterre. Barthélémy le saisit et alla le placer à côté de l'autre. Les deux pièces concurrentes réunies pour la première fois dans la même position, étalaient leur désaccord.

— C'est drôle !... dit aussitôt Barthélémy...

— Oui !... reprit Basile, tu veux dire qu'au bout du compte !...

— C'est ça, au bout du compte, ils se ressemblent bien tous les deux.

Les deux socles avaient en effet la même hauteur, le même grain, la même forme ; simplement, celui du Bouys bien qu'assez malmené dès son entrée en scène gardait un aspect plus neuf. Les épitaphes ne différaient que vers la fin, au moment où chacune se mettait à circonstancier la mort de la petite : « Dévorée par les loups » lisait-on à gauche ; et à droite : « Lâchement assassinée. »

La querelle reprenait tout d'un coup aux yeux des deux hommes les proportions qu'elle n'aurait dû jamais quitter.

— Nous disputons sur des mots, dit le maire d'Arnac ; mais tout de même nous ne pouvons accepter qu'Anaïs ait été dévorée par les loups.

— Non ! reprit Basile, « dévorée par les loups », est inadmissible ; nous n'avons pas le droit d'absoudre les criminels, au moyen d'une complainte que les enfants de nos petits-enfants chanteraient encore le soir, à la veillée : « Les méchants loups ont mangé la petite Anaïs ! » Non !... on ne fait pas l'histoire avec des sanglots de mandoline. Ce serait trop facile ; faute de pouvoir châtier tous les coupables, nous

sommes obligés de choisir les meurtriers immédiats. Cependant, il est inutile d'inscrire sur le socle « lâchement assassinée ».

— Non, reprit Barthélémy, ce ne serait pas une solution. Ces quelques mots provoqueraient une nouvelle enquête. On découvrirait les deux criminels directs ; mais la véritable justice ne serait pas atteinte, car nous avons tous notre part de culpabilité dans cette affaire. La leçon que nous demandions, nos compatriotes l'ont eue. Jamais on n'a prononcé aussi souvent les noms d'Alphonse et de Louisa... Il n'est donc pas nécessaire que nous les claironnions ; que nous intéressions les magistrats des villes à une histoire qui nous regarde seuls. Nous retrouverons notre lourd silence ; il sera plus efficace qu'un procès tapageur, il passera longtemps sur les nuits d'Arnac et sur celles du Bouys pour rappeler à nos descendants qu'on peut bien dissimuler le crime mais que la honte en reste toujours.

Chacun s'efforçait de prouver qu'il avait parfaitement assimilé le raisonnement de l'autre et qu'il en reconnaissait la justesse, sans pour autant abandonner le sien.

Un soupçon vint à Barthélémy : « Et Ursule?... » dit-il.

— Ursule !... j'en réponds, dit celui de La Bouffie, je ne serais pas venu ici, si je n'avais eu la certitude de la convaincre. J'irai la voir ; elle me redoute un peu depuis la mort d'Armande... Tu sais bien !... la fille brune du Bouys qui était partie à Béziers... Je lui dirai à Ursule : « Vous vous souvenez d'Armande?... elle occupe dans votre cimetière un espace bien mince ; on n'a pas placé de socle sur sa tombe mais une simple croix de bois. Je n'ai rien laissé paraître au moment de sa mort, mais je le confesse, j'ai souvent maudit ceux qui avaient pu la détourner de nos plateaux et des chemins de notre amour. Pour Armande comme pour Anaïs, c'est la même histoire lamentable. Il n'est pas question de la transformer ; il faut proclamer la vérité ou se taire, je ne vois pas de tierce solution. Nos fautes ou celles de nos parents nous agacent, bien sûr, mais notre seule grandeur c'est de les regarder passer sans rien dire ; c'est d'en supporter jusqu'au bout la hideuse procession, elles nous bousculent au passage, nous salissent de poussière, et nous, refoulés sur les bas-côtés de la route, nous attendons que le troupeau ait disparu pour reprendre notre marche. Vous avez eu tort Ursule de croire qu'on pouvait fabriquer une légende bleue ; tôt ou tard, les légendes servent à découvrir la véritable histoire qu'elles avaient le dessein de cacher. Vos loups d'opérette ont fait trois petits tours, puis sont partis ; restent les tombes sableuses sur lesquelles pourrissent nos

fleurs. Les fleurs sont une nouvelle image du cadavre qu'elles recouvrent, jadis somptueuses elles fanent, leurs pétales prennent la forme d'un crâne ou d'une bouche morte qui supplie. Et votre fable Ursule !... votre fable a eu le destin de ces fleurs ; elle a accentué l'odeur du crime. La froideur du cercueil, la nudité de la pierre, celle des socles et celle des tombeaux valent mieux que les épitaphes tapageuses pour le respect des morts. » C'est ainsi que je parlerai à Ursule, elle pleurera et me comprendra. Pour la consoler un peu et donner un sens à ses dépenses nous pourrions conserver son monument et faire disparaître celui d'Arnac. Dès demain nous enlèverons à coups de ciseau l'inscription mensongère : « Dévorée par les loups. » De cette façon, les choses reprendront leur premier visage.

— Oui, dit Barthélémy, à Arnac nous avions bien travaillé à l'origine. Arnac ne manque pas de sagesse mais il y aura toujours quelque brouillon pour venir déranger la sagesse d'Arnac.

Il allait être 11 heures ; le soleil bientôt vertical inondait graduellement la campagne immédiate, et teignait d'un bleu vif les lointains. Les deux hommes pouvaient se croire dans un vide incolore dont l'horizon eût constitué les bords. Une mince vapeur voilait les cailloux et les arbres ; le fil des crêtes ordinairement très net sur le ciel, se fondait en lui comme si les réalités palpables se fussent consumées au profit de l'espace pour ne laisser dans l'aveuglement et le silence que la morsure torride de l'air. C'était exactement une morsure que ressentaient à cette heure Basile et Barthélémy : en apparence ils avaient conclu une affaire délicate avec le maximum de sagesse, pour le repos des justes et l'enseignement des criminels ; ils pouvaient donc aller s'accouder à la huche luisante qui leur servait de table et digérer solennellement comme deux archontes en faveur, leur soupe chaude et leur sentence impartiale. Mais ils n'avaient pas le sentiment du triomphe : ils venaient en effet de remarquer la pauvreté de leur solution, au moment où ils s'apprêtaient à en célébrer l'excellence ; allégée de l'accusation et du mensonge, l'épitaphe s'arrêtait court et ne révélait rien que l'impuissance des hommes à régler les conflits les plus simples.

« Souvenir d'Anaïs
« Ravie à l'affection des siens
« Priez pour elle. »

C'était tout ce que dirait le socle, et tout ce qu'il pouvait dire. Quelque chose s'écroulait en eux... Il leur sembla qu'ils étaient destinés à tourner longtemps autour des problèmes,

pour choisir à la fin les plus médiocres arrangements ; et que ce destin était aussi celui de tous les autres !...

Le vent du sud, sec comme un fouet, se leva sur les terres anéanties qui se mirent à blanchir. Les deux hommes tressaillirent. Barthélémy pensa aux délibérations qu'il lui faudrait prendre sur les chemins vicinaux ou l'entretien du cimetière, Basile, à la charrette qu'il avait commandée à Brusque et qu'on tardait à lui livrer.

Tous deux allaient retrouver le cycle morose de leurs journées : l'étable à l'aube et au crépuscule, moments de la traite, et, entre ces deux limites, les promenades interminables à travers le pâtis.

Tous deux auraient encore des engagements à prendre, des pièces à signer, des conflits familiaux ou communaux à trancher. Le pire à leurs yeux, n'était pas que la vie leur posât tant de questions, mais que sans leur en fournir les moyens, elle leur fit un devoir d'y répondre.

PIERRE-JOSEPH MARTIN.

La Croisade après les Croisades

Pour conclure le tome II de La Chrétienté et l'idée de Croisade (1), *où il achève d'établir le texte de Paul Alphandéry, Alphonse Dupront profile le fait historique des croisades sur un arrière-fonds, historique et mythique, de création religieuse. Evidences, voire intuitions, pour un « passage » de l'historique à l'ontologique, indispensable à notre pratique équilibrée de l'histoire.*

Ferdinand Lot, dans *l'Art militaire et les armées au Moyen Age en Europe et dans le Proche-Orient*, parle, après G. Schlumberger, d' « arrière-Croisade ». Expression de déclin, ou de survivance. Paul Alphandéry savait que la Croisade a continué de vivre, dans le collectif de l'Occident, après le XIIIe siècle. Du dessin qu'ébauchait l'Introduction de *la Chrétienté et l'idée de Croisade*, la chose est évidente jusqu'au XVe siècle au moins, avec Jeanne d'Arc, dont Péguy n'a cessé de redire l'élection, double et une, libérer le royaume, libérer le Saint-Tombeau. Soit, jusqu'au temps où se défait le Moyen Age, la Croisade présente.

Cette présence, dans la pensée de P. Alphandéry, toujours si nuancée de tant de choses, demeure l'élection populaire. Après les fastes des Croisades des barons, des rois ou des grands, la Croisade devient privilège et vocation de pauvreté. Vision qui peut exprimer une sublimation politique ; elle peut aussi manifester, en images de l'épique et de chair fraternelle, un terme d'une dialectique de l'histoire. De toute façon, elle explique le fait essentiel de cette histoire d'âme collective : la lente disparition de la Croisade des événements de l'histoire et sa latence manifeste, plus ou moins ensevelie au travers des temps modernes et prête à une vie neuve, quand ceux-ci s'achèvent, — aujourd'hui. Devant cette « résurrection », faut-il candidement penser qu'il y a des leçons de l'histoire? Ou plutôt des nécessités?

La conscience de ces nécessités qui font la survie, la surgie, le retour de Croisade, une étude récente a tenté de l'éclairer. Ici, dans la perspective du livre tel qu'il s'est imposé à nous des cours de P. Alphandéry, il ne saurait être question de la reprendre. Mais de profiler certains des caractères

(1) A paraître prochainement aux Éditions Albin Michel, dans la collection *Évolution de l'Humanité*.

d'une Croisade « éternelle » dans la vie historique de l'humanité (1).

L'éternel ne commande pas à l'histoire ; il en procède. Ainsi le premier caractère de la Croisade éternelle est-il le plus spécifique de son histoire. La Croisade est fait de Chrétienté. Il faut même dire acte de Chrétienté. Et probablement l'acte le plus éminent, dans l'expérience des siècles du Moyen Age, par où s'est exprimée, signifiée, la Chrétienté. Autre chose qu'une forme d'autorité ou de composition religieuse des hommes ; mais une vie, après quoi il a été possible de parler de Chrétienté, voire de « Chrétienté romaine », expression quelque peu approximative de l'historiographie d'aujourd'hui. Paul Alphandéry, dans le titre qu'il avait choisi pour son livre, avait posé la liaison. Rien n'est plus sûr. Croisade et Chrétienté se sont faites ensemble, dans une création réciproque. Déterminer laquelle procède de l'autre est du jeu des causalités inutiles : leur lien est leur vie même. Quand, au XIVe et au XVe siècle, la Croisade se survit, la Chrétienté est décisivement atteinte en son organicité de chair. Au siècle suivant, l'écriture diplomatique et politique, assez avant même, en gardera le nom ; mais la réalité sera la guerre entre Chrétiens, la discorde des royaumes, la lutte de la France contre l'Empire, les capitulations avec le Turc. Est-ce à dire, au gré de l'histoire, que la Croisade finit avec la Chrétienté? Au XIXe siècle, on parlera à nouveau de Croisade. Pour une résurrection d'une autre Chrétienté? Dans l'histoire des formes collectives, c'est un fait que l'idée de Croisade paraît avoir la vie plus dure, ou procéder d'une autre nécessité que la Chrétienté. Donnée immédiate de l'histoire, que l'on ne peut sans autre écarter.

Chrétienté et Croisade expriment par ailleurs deux réalités essentielles du collectif religieux. Si l'on joint à ces deux notions celle de pèlerinage, l'on aura, semble-t-il, les formes les plus expressives d'une vie religieuse de l'Occident. Non pas de la vie religieuse de l'Occident, mais d'une vie religieuse spontanée, souvent panique, expression de besoins élémentaires et vitaux de l'être collectif. Autre chose que la conscience métaphysiquement unissante de l'*Ecclesia;* autre chose surtout que l'ordre hiérarchique et qu'il faudrait quelquefois appeler « civil » de l'Église. Toutes trois, réalités d'un collectif dans sa gangue nourricière du biologique. Il faut le

(1) Les pages qui suivent reprennent, les stylisant peut-être quelque peu, mais dans un sens qui nous paraît de vérité, les conclusions essentielles de notre étude, *le Mythe de Croisade. Essai de sociologie religieuse*, encore inédite.

souligner : quand aujourd'hui nous écrivons de religion, tant d'images d'épurations modernes passent au travers. Ces réalités sont au contraire « primitives », en ce sens qu'une grande part d'elles saisit l'*anima* collective ou en procède. Aucune n'est de l'homme seul, mais postule comme une humilité, une santé, un équilibre, le panique de l'espèce. Ainsi le collectif, puissant de l'animal, peut-il atteindre à la vie d'une société supérieure ou sublimante. Sans que soit jamais perdu le sens animal d'être ensemble. L'autre conséquence est que ces formes collectives expriment un social de salut commun. Et cela, dans les deux dimensions de l'ordre de Dieu à accomplir et de la communion fraternelle des hommes. Au plan de cette conscience sotériologique, une différenciation fonctionnelle s'opère. D'évidence, la Chrétienté est la société de salut commun dans son acception la plus large, serrée et souple à la fois. Le pèlerinage est société rituelle de la vie de Chrétienté. La Croisade, l'acte, rare, peut-être unique, où l'instance de salut commun est le plus totalement poignante et triomphante. D'ordre d'Innocent III, ordre au demeurant peu suivi, les Croisés de la Ve Croisade devaient libérer le Mont Thabor, la montagne de la Transfiguration. Au regard de la chronique des événements, épisode entre les autres ; en ces premières décades du XIIIe siècle, où les fonds sont étrangement manifestés, dans le fait, éclairage, d'une souveraine autorité, de cette « transfiguration » qu'est la Croisade.

Ainsi prend-elle, dans la vie des formes d'une religion « primitive », une particulière nécessité. D'évidence la pensée de Paul Alphandéry, tout en accusant fortement la réalité de *nova religio* de la Croisade, a pressenti des proximités entre Croisade et Révolution. Ces masses pauvres, gardiennes de la tradition de Croisade, qu'enferment-elles en elles sinon la puissance de la Révolution justicière? Si l'on esquisse d'autre part les grands traits de la vie de l'idée de Croisade dans les manifestations révolutionnaires du XIXe siècle, voici les évidences. Au XVIIIe siècle, dans le rayonnement des lumières, l'esprit du temps refuse la Croisade ; les hommes de la Révolution continueront. Ce sont leurs adversaires, les tenants de la Contre-Révolution, qui çà et là se feront Croisés. Très vite par ailleurs, dans les années 30 du XIXe siècle le mot de Croisade trouve une valeur, rare mais sûre, de circulation commune. Les historiens s'empresseront de faire des soldats de l'An II des Croisés. Et dans la lente maturation, au travers de l'*intelligentzia* russe, de la force révolutionnaire, en des moments de particulière intensité, le mot occidental de Croisade, baptisé russe par l'orthodoxie tza-

riste, championne de la lutte contre le Turc, percera pour étreindre l'ampleur panique d'un mouvement collectif comme la Croisade pour le peuple de l'année 1873. Quelques décades plus tard, *La Mère* de Gorki vit de même, dans une imprégnation d'épique populaire, la Croisade. Celle-ci d'ailleurs directement centrée sur la grande tradition eschatologique russe, qui vit l'attente de l'avènement. Avènement du socialisme, telle une société du règne, sans classes, juste, harmonieuse. Là est l'accomplissement commun de la Croisade et de la Révolution. Toutes deux marchant à l'avènement, et pour que le règne soit fait... La garde de pauvreté, au travers des Croisades, comme l'a pressenti P. Alphandéry, est-elle cette espérance du règne? Plus grande, de l'immensité même de pauvreté, que la garde des religions « hospitalières » et chevaleresques? A coup sûr plus viscéralement participante de ce besoin d'être des sociétés humaines de se transformer pour s'accomplir. L'accomplissement est la figure humaine, tout humaine, du règne. Sur les voies cependant, Croisade et Révolution diffèrent. La Révolution, comme elle apparaît dans l'expérience moderne, est un fait de règne temporel, donc partiel. La Croisade a toujours marché au règne unique, qui ne peut être que total. De soi encore la Révolution s'établit ; et quelle différence d'être il y a, entre l'établissement et le règne. Plus essentiellement enfin, la Révolution est progrès par changement ; la Croisade est transformation. Pour elle, il n'est plus possible de parler de progrès, notion qui traîne avec soi celle de but à atteindre, d'étape préfigurée, donc une extériorisation d'images, de doctrines, de passions. Essentiellement la Croisade est mouvement de l'immanence sociale totale, c'est-à-dire travail d'une société sur soi pour accomplir les forces élémentaires et manifester les présences spirituelles, ceci tout en un, dans une société de l'extraordinaire unique, éphémère et toujours nécessaire. On pourrait dire que la Croisade, justement parce qu'elle est totale, est synthèse. Ce que ne sera jamais la Révolution, hormis dans un ordre du monde cosmiquement harmonisé. Pourquoi les pauvres ne seraient-ils pas ainsi les gardiens du seul vrai bien que puisse posséder la société des hommes, la grâce de se faire société de la terre et du ciel?

Religion? L'intuition de Paul Aphandéry a pénétré dans cette historiographie contemporaine de la première Croisade, imprégnée du Dieu de l'Ancien Testament, dans les foisonnements prophétiques qui accompagnent la vie même de la Croisade, ses surgies mystérieuses, les attentes qu'elle doit satisfaire, une poignance de religion. C'est la sûreté même : la Croisade est religion. *Nova religio,* en ce sens qu'elle est

vieille comme les forces de religion dans la société des hommes. ou en cet autre qu'elle est religion extraordinaire différente de la religion établie. Sociologiquement, religion sans hiérarchie. C'est-à-dire société qui se crée sa propre unité, qui vit d'un élan sa puissance sans jamais s'établir dans des cadres. Si elle cherche l'*Ecclesia*, elle ne l'organise pas. Donc Église souveraine, impétueuse et totale, des derniers jours. La religion de la Croisade est, dans son irrésistible création, œuvre eschatologique. La fin, l'avènement, le couronnement, c'est le débouché abrupt de la Croisade tout entière sur un autre monde que celui de la seule histoire. Il est incontestable que l'expérience collective des hommes de la Croisade est de sortir, dans leur plus magnifique procession d'être, au dehors du temps. Parce qu'ils s'ennuient? Parce qu'ils acceptent la force panique d'accomplir la société de leurs entrailles ou de leurs rêves, donnée dans toute société saine, jeune, vigoureuse? Parce qu'ils savent qu'ils ont été marqués de la tache originelle et qu'ils doivent, dans un rite sacré au travers de l'espace et du temps, marcher au Dieu rédempteur et souverain juge? Toutes les puissances de purgation, de santé, de vie interne, à la fois biologique et spirituelle, d'un collectif, sont, d'évidence, à l'œuvre dans l'acte vif de la Croisade. Sortir, qui est aussi entrer, acte double de l'ambivalence de l'eschatologie. L'*eschate*, c'est, dans l'attente, la certitude du passage. Et donc la conscience, physique et métaphysique, de cet acte de religion totale, passer de l'une à l'autre vie, de la nature à la surnature, de l'humain au divin. Point capital de la religion de la Croisade. De cette religion, qui n'est peut-être pas tant la religion de la Croisade, que puissances et vertus de religion, qui s'expriment dans la Croisade. Attitudes aussi. Plus qu'une conscience du monde, l'eschatologie est attitude, rythme de vie. Acceptation, nécessité de l'abrupt, qui peut être, au plan des élémentaires passifs ou paniques, masochisme de la catastrophe, apocalyptisme, extrême du désespoir pour incarner l'espérance, et, au plan des équilibres-maîtres d'une humanité en marche vers son accomplissement d'être, certitude d'une imposition souveraine de la vie à l'ordre même du monde. Cette vie de l'abrupt n'est jamais doctrine, image : elle est foi des hommes ensemble dans leur combat contre les forces de la fatalité ; elle est jaillissement de l'être aux sources, dans ce moment, rare entre tous, où les puissances de la vie, bonnes et mauvaises, paniques et spirituelles, sont dans le droit de l'acte même. Cet équilibre, de la vie, du monde, de l'être, est l'entrée au règne. Entrée abrupte évidemment, au temps entre tous insigne, jour du Jugement,

fin du monde ou « Grand Soir ». La Croisade est l'instant historique du passage, où, sans se demander le moindrement comment cela se fait, sans représentation préalable, l'*eschate* devient la manifestation. A rudoyer dans les mots ces réalités mystérieuses et essentielles de la vie spirituelle collective, il faudrait écrire que le règne est établissement. C'est la retombée du règne, lourde, matérielle seulement, au temps des hommes. Autant que le peut saisir le langage, la Croisade est marche au règne, quand le règne arrive. Un instant, c'est tout ; mais qui inscrit à jamais le règne dans le labeur, la grandeur des hommes ensemble.

Il n'y a pas de figure plus expressive du règne que celle de l'unité. Là encore, les images abondent, pour cristalliser et trahir la vie du mystère. Plus exactement, nos images ne peuvent pas procéder d'une autre réalité que celle de la vie de l'histoire dans le temps. Fermées donc ; alors que l'abrupt de l'eschatologie ouvre nécessairement sur une vie que n'expriment plus les images de l'homme. Le règne est un règne sans figures. De même l'unité réalisée. Quelle image possible à la vérité, de l'unité réalisée, quand tout doit être un? Cette instance métaphysique nous gêne en notre exigence d'enserrer. Il n'y a donc pas, au plan de l'histoire, d'image de l'unité établie. Mais des surgies collectives pour accomplir l'unité. Entre toutes, la Croisade, dont le mouvement n'a cessé, des faits ou des fonds, de correspondre à la vision prophétique, composant le rituel de la manifestation parousique. Le Dieu justicier paraîtra, au jour suprême où monte toute l'histoire humaine pour le grand saut dans la gloire ou les ténèbres infernales, quand les nations de toute la terre se seront retrouvées à Jérusalem. Essence de Jérusalem en effet, d'être le centre, où se manifestera le salut commun et donc l'unité, physique et métaphysique, de l'humanité qui l'attend. En Jérusalem, l'unique de l'unité, qui est l'unité totale, puisqu'au jour de la manifestation du Dieu présent, toutes les nations de la terre doivent se trouver réunies, enseignant, par leur grégarité panique autour des murailles de la Ville-Mère, l'unité de l'espace et des hommes dans leur existence biologique et sociale, et qu'en ce jour l'histoire, c'est-à-dire le temps, se sublime en l'unité de l'être sans limites, au-delà du temps, de tous les temps. Telle, en son entièreté de majesté et de présence, la vision saisie par la clairvoyance des prophètes d'Israël.

Elle exprime d'autre part, dans une orchestration suprême où toutes les puissances de l'être sont poignées en l'unique, cette tendance de l'âme collective, plus vraie encore qu'une certitude, de savoir, de faire, de vivre que l'humanité soit une.

Les représentations intellectuelles de l'universel dont s'est nourri l'esprit moderne s'imposent avec une moindre plénitude vitale que celle de la marche sans retour de l'humanité entière au rendez-vous du Dieu juge, pour l'entrée au règne. Dans le panique de la Croisade, il y a, selon la vibration même de l'acte physique, la procession à longueur d'espace, pour atteindre à toucher, entendre, subir le Dieu présent, et l'accomplissement métaphysique correspondant. A sa suprême puissance en définitive ; peut-être dans sa plus grande exemplarité, le salut qui est fait d'œuvre d'hommes, ensemble, dans la plus grande dimension d'une humanité donnée, c'est-à-dire tous ensemble. Ce tous ensemble, il est la société même de la Croisade, qui ne connaît pas d'autre différenciation que d'être ensemble, puisqu'elle est, grégairement et sublimement à la fois, la société du Dieu présent, bras, chair, souffle du Dieu des armées, souverain dans son triomphe par le glaive, et puissance de gloire sans mesure. A la vérité société pure de l'immanence créatrice : des hommes jetés ensemble à son accomplissement, elle unit corps et âmes, sans qu'il soit possible, autrement que par le retour d'habitudes du stable, de distinguer différences sociales, hiérarchies, les terres originelles, voire les sexes. Son mouvement créateur est celui qui, par les hommes qui la composent, fait Dieu présent, dans cette vocation, de toutes la plus haute pour une humanité vivante, où les fils du péché originel contraignent l'être même de Dieu. C'est l'unité suprême, celle que, de toute sa viscéralité autant que de sa spiritualité diffuse, a cherché la société de la Croisade en son mystère d'histoire. Les images de la rencontre des nations à Jérusalem, ou bien, au XIIe et au XIIIe siècle encore, celles du messianisme impérial, les visualisations prophétiques du règne de l'Antéchrist et de ce qui arrivera quand ce règne sera accompli, ce « leit motiv » de l'attente du roi des derniers jours qui fera l'unité de la terre pour que soit la fin des temps, élection dont se nourrira la prétention capétienne à la conduite de la Croisade et à l'Empire tout ensemble, autant de figures foisonnantes de cette tendance maîtresse de la Croisade de faire, de vivre, l'unité. S'il est vrai que la société des hommes ne peut pleinement s'accomplir, c'est-à-dire sortir de l'histoire pour entrer dans la gloire de l'éternité, que dans la grâce d'être une.

C'est le fond même du mystère de la Croisade. Et son service, dans la création des « formes » de la société humaine. Considérée sous son àspect statique, une société du règne est une société « égalitaire », c'est-à-dire sans hiérarchie, ni ordres, ni classes. Autrement dit une société « accomplie ».

Mais pour ceux qui marchent au règne, il n'est pas de société accomplie. La vision statique est fiction de ceux qui regardent. La vérité, physique et métaphysique, d'une société telle que celle qui vit la Croisade, est d'être « exercice » ou satisfaction de toutes les puissances de la vie, individuelle, collective, physique, spirituelle. Société toute entière en acte éminemment, et comme en enfantement de soi. De soi et plus que soi, qui est encore soi. Ces Croisés, marqués, du signe sacré de la croix, dans la plénitude de cruciphores, ils se font acteurs du mystère unique, par où Dieu sauve l'homme, c'est-à-dire que Dieu et l'homme ensemble, comme sous les coups d'une volonté humaine bâtisseuse, jaillie des profondeurs de l'âme collective, manifestent l'unité de l'être, au-delà de toute limitation du temps, de l'espace, des passions enfermant l'espèce en sa prison de chair ou d'âme, des fatalités mêmes du péché originel. Dès lors, qu'importe d'aboutir? L'essentiel est de vivre en sa suprême puissance cet acte, au-delà duquel il n'y a pas pour l'homme, plus haute, plus pleine instance de la vie. Au travers des créations de l'histoire, quelle autre atteint aussi sûrement à cette plénitude du social? Des deux sociétés totales qu'a tenté en son expérience millénaire de définir l'Occident le monachisme médiéval, et la maçonnerie moderne, et toutes autres religions annexes, comment ne pas reconnaître qu'à part peut-être l'immense tentative clunisienne, aucune n'a la vitalité animale, ni la puissance, des participations sublimes de la Croisade.

Aussi, à mesure que le monde moderne s'établit dans la juxtaposition du divin et de l'humain, du temporel et du spirituel, de la société dite indépendante d'un côté, et de Dieu de l'autre, quoi d'étonnant que des retours nostalgiques d'être ne se produisent d'un besoin de Croisade, pour marquer les continuités de l'âme collective de l'humanité en son histoire d'atteindre au plus entier de sa condition. Retours sous la bannière traditionnelle de la Croisade, dont l'image la plus expressive demeure, en ce XVIe siècle, où la Méditerranée va cesser d'être une de par le combat ou le commerce avec l'infidèle, la gloire immaculée de Lépante, type de la victoire techniquement inutile et psychiquement consécrante. Retours surtout dans l'extraordinaire expérience du XIXe siècle et de notre temps, où le mot de Croisade manifeste, sans la moindre paralysie de son histoire, les lignes maîtresses de sa vérité de vie et d'être. Quand Enfantin et ses compagnons saint-simoniens partent pour l'Égypte en 1833, ils vivent une Croisade de nom, d'acte. Car il est, pour eux, Croisade, d'aller aux terres de

l'antiquité la plus haute consommer l'union de l'Occident prestigieux de ses lumières, de ses arts, de sa science jeune et souveraine, avec l'Orient, grave de millénaires de religion, et seul capable de fonder l'unité neuve du monde. Croisade encore, de vivre ce mystère sacré de la nuptialité des deux moitiés du monde, dans cette conscience des présences déjà « planétaires » qu'est l'univers extraordinairement prophétique des saint-simoniens. Ou d'accomplir en un lieu sacré, de tous le plus vénérable, parce qu'au centre de la terre, l'œuvre la plus haute, la plus cosmiquement puissante à quoi l'homme du XIXe siècle doive atteindre dans l'exercice de sa grandeur : œuvre mâle entre toutes, couper l'isthme qui sépare d'une barrière de terres et de sables les deux mers du monde. Ferdinand de Lesseps, en 1869, fera de la Croisade saint-simonienne, une gloire de l'histoire contemporaine. Qu'importe que la Croisade lentement s'achève dans l'une des forces capitalistes les plus marquantes du XIXe et du XXe siècle, en sa première moitié, la Compagnie du canal de Suez. La Croisade est toujours départ, jamais aboutissement. Ainsi pour Ozanam et quelques catholiques généreux vivant, dans l' « aura » de 1848, la Croisade de la charité. Aujourd'hui même, pour le chef américain qui titre « Croisade en Europe » le récit de sa victoire, aucune illusion d'établissement triomphant. La Croisade se profile à la fois comme le service d'un ordre supérieur à la condition normale, d'une autre puissance, d'une autre exigence, seule vraiment totale, où l'être entier est engagé, et comme la guerre sainte, guerre elle aussi totale, surtout guerre dernière. Parce qu'aux profondeurs de la conscience et de l'espérance collective de l'humanité, seule la dernière des guerres est la guerre sacrée. Le mystère sacrificiel découvre ici, dans une expression paradoxale seulement, la réalité de l'ambivalence essentielle : mourir pour être. Opération qu'une ascétique vulgarisante et pauvre de vertu considère volontiers comme successive : à la vérité elle ne cesse d'être simultanée. C'est la justice de l'acte de Croisade, d'être la seule guerre de la paix.

Ce qui frémit aujourd'hui, de toute évidence, dans la prolifération des appels de Croisade, lancés, semble-t-il, par des plumes, des lèvres irresponsables, quelque peu à tout propos. Dans une société, arrivée à l'extrême degré de paralysie, par inconscience essentiellement des sources vraies, de ses forces vitales, ils rappellent le rythme indispensable de l'extraordinaire faisant craquer les commodités établies de l'ordinaire, ils suscitent la conscience de tâches fondamentales, à la fois les plus hautes et les plus profondes, ils ensei-

gnent que seules ces tâches vitales valent l'effort entier. Et dans une approximation plus sûre du drame et du péril de ce temps de « mutation nécessaire », ils manifestent que peut-être dans l'accomplissement d'un rythme millénaire (nous atteignons à l'an 2000), l'humanité est menacée par les propres fatalités qu'elle s'est créées, de mort sans autre vie, qu'il lui est essentiel donc de se faire glorieuse, et qu'il n'est pas d'autre voie que de reconnaître, vivre, organiser l'unité du monde, la société présente des hommes de la terre et du ciel.

Dessin qui est l'être même de la Croisade. On ne saurait le séparer de cette conscience, à la fois plus extérieure et harmonique aux profondeurs, que la Croisade est libération. Dans la formation traditionnelle de l'histoire, libérer Jérusalem captive, les Lieux Saints, plus tard la Terre Sainte, souillés par la présence, la souveraineté, les exactions matérielles et religieuses de l'infidèle. Au long des siècles, les hommes de la Croisade n'ont cessé de vouloir se faire libérateurs. « Nantis » de liberté? Non pas. Mais libérateurs, ce qui n'est pas même chose. Le libérateur fait libre, parce qu'il porte en lui la puissance de la liberté. De quelle source mystérieuse, l'évidence en est dans la réalité de ce qu'il libère. Jérusalem est le lieu sacré, que signent les annonces prophétiques de l'Ancien Testament, les certitudes rédemptrices du Nouveau, l'attente, du fond des temps, de la Parousie. Mais c'est aussi, au milieu du monde, la Ville-Mère, enserrant ce Golgotha où une tradition mythique des plus expressives met au pied de la Croix où s'offre pour le salut commun le Fils de l'Homme, le crâne d'Adam, père des hommes ; ou bien la Ville originelle, celle où doit se faire le retour au sein de Dieu. D'évidence, libérer Jérusalem est œuvre mâle et filiale, de toutes la plus haute, puisqu'elle accomplit à la fois la libération de la mère captive et le retour naturel à la mère, retour qui est essentiellement l'extraordinaire vertu de se faire comme l'enfant qui vient de naître. Enfant-homme ou plus exactement même homme-enfant. Les imageries des temps baroques exprimeront, au XVIe et au XVIIe siècle surtout, la hantise du *putto*, du tout jeune enfant. C'est extérioriser la nostalgie profonde, comme déjà l'ont fait trois siècles plus tôt, dans leur inutilité sublime, les Croisades expiatrices d'enfants. Mais expression passive, autant que grande est l'impuissance qu'elle trahit. La Croisade est œuvre d'hommes qui se font enfants. Pour redevenir comme ces petits? Beaucoup moins selon la figure de chair, que selon l'accomplissement métaphysique. Les Croisés dans leur marche au Dieu présent vivent la libération faite de toutes les fatalités de l'ordinaire, et donc la libéra-

tion possible, — à la mesure d'être de leur procession douloureuse, de leur passion, de leur oblation sans reprise, — du péché marqué en eux avec la vie. A la limite, ils se font libres de l'unique et souveraine servitude de la condition humaine, le péché originel. Ainsi, manifestant la gloire de Dieu et leur propre gloire. Aucune création humaine, à notre connaissance, n'atteint ainsi à faire vivre à l'homme l'intensité héroïque d'être, d'une plénitude de soi, artisan de son propre salut et surtout du salut commun. La sainteté est individuelle, exemplaire et, au plan du salut commun, le plus souvent passive : combien de saints ont conduit, vivants, les hommes à leur propre salut? Les fondateurs de familles religieuses, leur congrégation? cela demeure encore du partiel. De tropisme, physique et métaphysique, la Croisade est libération, donc acte commun, de tous, pour tous. D'où la « résurgence » de l'idée de Croisade au travers de tant de libérations en acte, qui font l'histoire du XIXe siècle. Dans le développement de la Question d'Orient, libérer les peuples chrétiens de la sujétion ottomane, retentira souvent comme une Croisade ; et Croisade, par association naturelle, libérer les peuples opprimés, quel que soit l'oppresseur. Dans l'exaspération du monde des nationalités, surtout dans la première moitié du XIXe siècle, il y a des humeurs de Croisade. Comme il y en a, par les voies d'un transfert religieux évident, dans les mouvements anti-esclavagiste, même dans les pays anglo-saxons. Croisade aussi, plus naturelle, la libération de la papauté prisonnière au Vatican, après l'occupation de Rome par les troupes de la monarchie piémontaise. Croisades encore, par continuité d'image ou par force intérieure d'affrontements, les mouvements d'aujourd'hui qui se cherchent contre le communisme oriental et qui ne se trouvent pas d'autre nom. D'évidence libérer peut devenir crispation, grimace, ou rictus de peur. Mais quelle sûreté d'aveu dans le recours à la Croisade. Ce qu'on lui demande, en la suscitant, c'est la plus entière des puissances, son secret de libérer. Toute une imitation, mécanique et inconsciente, de libérer peut ne pas dépasser la volonté d'écarter la tyrannie oppressante, et par conséquent de retrouver le libéré simplement semblable à soi. Opération manifestement stérile, au plan de la création spirituelle. Ce dégradé, normal dans toute vulgarisation de l'authentique et du grand, ne saurait atteindre le geste entier de la Croisade. Au contraire, en mieux découvrir la puissance, celle qui est de libérer l'humanité de sa condition, et par conséquent de l'accomplir, dans le retour, comme sans trace, à la plénitude, à la pureté, à l'unité originelles.

Tout cela, qui est sans mesure, est donné dans la Croisade par la croix. Quel que soit le nom, au travers des siècles, de l'expédition sainte, elle n'a cessé d'être baptisée par la croix. Aux XIVe et XVe siècles, on parlera plus volontiers du « passage » : c'est le dépouillement, physique et psychanalytique, du mystère de la Croisade. Mais le passage, qui se dit *passagium generale*, demeure signé de la croix. Quelle réalité, sur la Croisade et en elle, ce signe? D'abord il compose les Croisés ensemble. Physiquement, c'est leur marque de reconnaissance, ce par quoi ils sont ensemble extraordinaires. Les autres font le signe de la croix ; eux, portent la croix. Cruciphores, c'est l'élection qu'ils ont choisie. Car, dans la prodigieuse histoire qu'ils vivent, ils entendent l'appel du Maître. A longueur de Croisade, aux commencements surtout, pour comprendre cette foisonnante surgie, retentira, animé de Matthieu, XVI, 24, le *Si quis vult venire post me...* Expressif retour de conscience qui a besoin, pour éclairer l'extraordinaire, de le soumettre à la parole salvatrice. Ainsi la Croisade est, au suprême degré, dans son dépouillement panique, obéissance, et le sceau de cette obéissance, sur la poitrine, la croix de sang. Par elle, la Croisade devient imitation. Au sens le plus noble, évidemment ; mais c'est le sort des signes que, parce qu'ils sont répétés, ils imposent similitudes, voire identités. Porteurs de croix, les Croisés se connaîtront naturellement d'autres Christs : très vite Christs de passion, s'ils ont sans doute, dans l'élan souverain de la première Croisade, marché comme pour devenir Christs de gloire. La croix leur donne la sublimante vertu d'être intimement participants au mystère de la passion rédemptrice, donc d'être en Christ artisans de leur salut commun. Nous atteignons ainsi à l'éminente puissance de la croix dans la Croisade. Ce signe, sur la Croisade, consacre un mystère, c'est-à-dire un ordre de Dieu et de l'homme ensemble : non seulement les hommes peuvent faire comme Dieu, mais dans l'accomplissement de leur être d'hommes ensemble de cette humanité viscérale, panique et sublime à la fois, marcher à la rencontre du Dieu présent pour entrer en son sein dans la fusion parousique. La croix est signe de la promesse, voie de parousie, et, dans sa manifestation tout ensemble publique et secrète, caution pour l'humanité d'une certitude de salut commun. Il n'y a pas d'issue plus totale au drame chrétien. La Croisade est ce drame en acte par la vertu, dépouillée de tout ornement adventice ou de toute interprétation symbolique, de la croix toute nue, arbre de vie, bois de salut. A retrouver cette réalité physique de la croix, arbre taillé dressé sur la montagne du Golgotha,

d'évidence le mystère chrétien s'enrichit de significations plus lointaines. Même dans la Croisade — il faudrait sans doute écrire surtout — la croix arrive chargée d'ésotérismes, de vertus imprégnées, du fond des temps, en l'âme collective. Il peut suffire ici de le poser. Image du monde solaire, symbole d'une puissance mâle, ces lectures anté-chrétiennes de la croix s'imposent, sans qu'il soit nécessaire de démontrer autrement, dans la geste de Croisade. La croix conduit, à l'acte suprême de gloire, les fils mâles du soleil couchant. Fulgurance, à n'en pas douter, de l'idée de Croisade dans la chair et l'âme de la Chrétienté?

ALPHONSE DUPRONT.

De l'affectivité

I

Le sentiment du magique et celui du vital ne vont pas l'un sans l'autre. En dernier recours il nous faut toujours les considérer ensemble. Si nous ne voulons pas les affirmer, les mener devant nous et régner sur eux, celui qui restera en arrière nous poussera dans le dos et aura la mainmise sur nous. La compensation intervient là aussi pour nous donner la « santé » ... ou les plus belles fleurs parfois de l'illumination.

* * *

Il y a divers degrés de la « raison ». Il nous faut le proclamer aujourd'hui sans nous lasser. Il est des façons de raisonner plus nécessaires aujourd'hui que jamais ; nous ne pouvons les appeler fantaisie étant donnée leur rigueur et ce n'est pas non plus, pourtant, un raisonnement à proprement parler. C'est ce « raisonnement à longues jambes » que nous avons déjà signalé et qui, tout en étant à mille endroits à la fois, ne perd jamais de vue le fil caché de l'ensemble.



En général, parler à la jeunesse de tête, de cerveau, de raison, c'est perdre son temps ; autant vaut demander des poires à un orme. Et il est normal qu'il en soit ainsi. Le répertoire de ses impulsions est dans toute sa fraîcheur, plein de vie individuelle ; si plein de vie qu'il ne reste plus à aucun d'entre eux assez d'attention pour voir l'extraordinaire complexité de tous ceux qui les entourent, et moins encore pour deviner qu'un jour chacun pourra réclamer son individualité sans que la hiérarchie cesse pour cela d'exister.



Alors, pendant la jeunesse, nous ne pensons pas à nous justifier, ni nous en soucions peu ; la « raison » brille par son absence. Une impulsion arrive, me voici, je suis là, nous dit-elle sans se préoccuper de rien d'autre ; elle n'a pas *conscience*

d'autre chose. Elle remarque parfois que d'autres impulsions la tirent à elles, elle les remarque, elle se sent saturée et elle laisse la place à la suivante, à la « plus forte » ; mais la chose ne va d'habitude pas plus loin.

***

En général, quand on est jeune, la foi est grande... mais pour rien. Plus tard elle change, elle est moindre, mais elle s'applique à quelque chose.

***

Et dans cette affaire qu'est la vie on ne gagne ni ne perd. Le gain ou la perte est une illusion. Le plus souvent, lorsque nous faisons un inventaire nous commettons une grossière erreur. Nous disons : nous avons tant de ceci et tant de cela. Et nous devons tant de ceci et tant de cela. Et devant l'inventaire prend place cette harmonie que nous sommes, avec toute la cour de ses impulsions. Quoi qu'il en soit, cette individualité prise dans son entier a une valeur potentielle ; s'il était possible, et si nous n'aimions pas autant jouer avec l'illusion nous pourrions, sans aucun doute, parler de sa valeur actuelle correspondante. Et sa valeur actuelle totale et véritable, unie aux valeurs de l'histoire depuis les valeurs « modales », nous ferait remonter le chemin jusqu'à l'héritage, presqu'au patrimoine initial. « Tout est pareil » oui, mais chaque forme est différente ou, plus orgueilleusement, chacun est soi-même.

***

La volonté de gain, de même que celle du don, qui démentent apparemment la loi de compensation, procèdent autant d'un manque de vision que d'un obscur pressentiment de force ou d'insuffisance. C'est-à-dire qu'elle procède toujours d'un essai de réflexion lancé à la recherche de la compensation et qui, en rencontrant de la résistance, nous donnera la solution correspondante en chaque cas. Cette volonté de gain devient alors un cas particulier de la volonté de compensation, c'est-à-dire du désir qu'a toute force que l'on *reconnaisse* la mesure de ce potentiel particulier qu'elle renferme.

***

Lorsqu'une impulsion, un élan, « dresse la tête » et, tant bien que mal, en se traînant, prend le pas sur les autres, c'est

une chose ; c'en est une autre bien différente quand cet élan se met debout et sent courir dans tout son corps le fourmillement du pas qu'il va faire et sa supériorité patente et décidée sur tout ce qui l'entoure.

***

La jeunesse, en général, ne craint pas, ce que l'on appelle « craindre » ; elle « veut » surtout, et sinon, elle ne discrimine pas, elle a assez à faire avec l'instinct de conservation, avec cette impulsion paradoxale alors éparse qui lui permet le risque, les plus grandes audaces. La discrimination, à ce propos, vient après.

***

Ce n'est pas que « vouloir soit pouvoir » ; ce n'est qu'une façon de parler, ou, si l'on préfère, un état d'âme qui parfois est couronné de succès. Mais, sans le « vouloir » il n'y a évidemment pas de « pouvoir ».

***

De quelque angle que nous regardions, la constante persiste. Si nous considérons l'aspect positif, le déséquilibre entre le vouloir et le pouvoir nous donne la dominante affective de chacun. L'excès de notre pouvoir sur notre vouloir nous amènera logiquement à l'excès contraire. Lorsque nous nous fatigons d'un excès nous tombons inexorablement en l'excès contraire ; et la fatigue vient quand nous n'en pouvons plus. Et ce « n'en plus pouvoir » est la loi du changement. Moins compréhensible, apparemment, est le changement lorsque nous sommes en prédominance du pouvoir sur le vouloir. Mais si nous y regardons de plus près, nous voyons que cela nous rend confiants et permet au vouloir de se rapprocher peu à peu, de cheminer souterrainement aux côtés du pouvoir et lorsque enfin nous n'en « pouvons plus », le « vouloir » vient nous consoler, nous bercer, nous dire « vouloir c'est pouvoir », et nous laissons le pouvoir de plus en plus loin derrière nous jusqu'à ce qu'il atteigne une limite absurde et nous cause autant de douleur que la prédominance contraire nous avait donné de plaisir.

***

Parfois, lorsque les notes de la vie chantent trop fort l'espérance, il nous faut le payer par un lourd, insistant mécon-

tentement. Tout comme cette espérance que nous portons en nous est sourde et insistante.

***

La foi n'est pas autre chose qu'un grand répertoire d'impulsions unies en collaboration étroite et qui n'a qu'indifférence pour tout ce qui est en deçà de son auréole ; elle établit une hiérarchie des divers chants de sirène et se bouche les oreilles devant ceux qui lui sont véritablement incompatibles.

***

Dans cette immense virginité qu'est l'homme « dans son entier », ou, si l'on veut, « l'homme vu du dedans », tout est à faire. Nous pouvons dire que, s'il se rend compte de cela comme de tout le reste c'est, précisément, à cause de cette tremblante immensité. S'il n'était qu'une supposée unité concrète comme un chien, un chat ou un oiseau, alors il n'aurait à qui rendre compte, il ne se rendrait pas compte.

***

Le savoir de soi-même, implicite, implique la limitation à un secteur du répertoire total des impulsions. Et s'il n'en va pas ainsi, c'est alors, inévitablement, la folie.

II

Il avait grandement raison cet écrivain qui appelait les états affectifs : « forces ennemies », voulant indiquer par là que dans les cas favorables comme dans les cas adverses, ils présentent un caractère d'invasion difficilement réprimable et procèdent d'on ne sait quelle région ignorée de la vie psychique.

***

La vie, qui pourrait dire le contraire, pèse parfois, mais lorsqu'elle s'écoule? Alors, peu importe d'où ni de quelle manière. Elle s'écoule en dépit de tout et d'où qu'elle vienne.

Et n'est-ce pas merveilleux ce « d'où qu'elle vienne »?

***

Le répertoire de notre affectivité varie, cela ne fait aucun doute. Les circonstances et nous-mêmes le faisons varier. Et la variation entraîne forcément la translation et tout ce qui, à son apogée, nous donna du plaisir nous fera souffrir si la variation l'a « amené à insuffisance » — dans le plaisir comme dans la souffrance. C'est pour cela, peut-être, que le peuple, à sa manière, résout la chose en disant : « En ce monde tout se paie. »

***

Au bras de notre « compensation » nous irons partout, ce sera notre compagne inséparable ; et il est normal que, puisque nous l'aimons, nous ne l'exposions pas à de trop grands extrêmes ni à quoi que ce soit de semblable.

***

Nous comprenons tout à fait à présent ce que voulait dire. La Rochefoucauld avec ces « biens et ces maux qui se compensent ». A présent son intention nous apparaît clairement Outre le sens affectif de pure compensation, la vie apporte à chaque individu — en fonction de ses appétits et de ses satisfactions propres — un répertoire tel de conquêtes et d'échecs qu'ils se compensent véritablement dans le jeu des plus ou moins grandes possibilités de chacun.

***

Il n'y a point à redouter que le jeu intime de la compensation dans les conquêtes et les échecs nous amène à un absurde quiétisme qui n'a pas place en l'être vivant. Nos préférences, dans leur prépondérance active ou passive, se chargeront bien en définitive de conduire à leur guise le jeu des conquêtes et des échecs.

***

La charité, la philanthropie sont autant de façons de nous faire pardonner nos égoïsmes. Nos égoïsmes, oui, mais nos égoïsmes véritables, les batards, les retors, ceux qui sont pleins d'une intention maligne de « décompensation ».

***

Nietszche parlant de ce qu'il appelle « la rébellion des esclaves de la Morale » explique les fondements du christianisme et dit : « Sur le tronc de cet arbre de la vengeance et de la haine la plus profonde et la plus sublime que connait le monde, de la haine créatrice, de l'idée de la haine qui transmue les valeurs, une haine qui n'eut jamais sa pareille au monde, sur le tronc de cette haine apparut quelque chose de non moins incomparable : un « amour nouveau », le plus sublime, le plus profond de toutes les formes d'amour. » Tout bien réfléchi sur quel autre tronc aurait pu fleurir cet amour?

***

Nous pourrions facilement réduire à l'essentiel les motifs d'affectivité amoureuse. Lorsque nous nous trouvons pris, assujettis, compromis, nous nous méprisons parfois pour la faiblesse que semblable posture suppose, nous revêtons la chose de mots sublimes en sachant bien qu'au fond la question est tout autre. Et lorsque nous ne sommes point en cet état, alors nous voudrions y être, nous voudrions ce moule pour accueillir notre faiblesse, cette faiblesse qui nous submerge lorsque nous nous sentons « abandonnés de Dieu ». Et nous n'arrivons pas à comprendre que c'était cette révolte de notre faiblesse qui aurait dû absorber notre affectivité ; et nous n'arrivons pas davantage à voir que cette force et cette sécurité nous entravent quand notre affectivité favorable se voit fortifiée par ce sens de la liberté essentielle que nous possédons.

***

Si tu vis en un état amoureux extrême, si ton affectivité est intense, tu te trouveras aux prises avec cette tragédie intime d'être obligé de reconnaître que tu n'es pas « digne de ce paradis » parce que tu as des « à-côtés » torturants que tu ne peux partager — tes faibles forces réelles, par exemple. Alors, immédiatement, tu *vas* les espacer, mais, en les espaçant, tu perdras la *sage* continuité de cet état amoureux ; viennent alors la fatigue, la lassitude, le « dés-amour ». Et ils viennent précisément parce que ton ambition de vouloir retenir cette montée affective les a attirés.

***

Tout ce que l'on fait au-delà de ses forces se paie, ou plutôt en général, ne vous est pas payé. Mais, et la satisfaction d'être allé au-delà de ses forces?

***

Dans la vie de relation toute attitude systématique est pleine de pièges. Celui-ci, par exemple, qui a la réputation d'être un faible, c'est là-dessus précisément qu'il s'appuie ; il essaie d'amadouer l'adversaire, il le transforme à sa manière, il le met à sa température — qui n'est pas celle de l'autre et l'autre n'est déjà plus dans son élément — et, aux premiers échanges, il le surprend par sa « faiblesse-dure ». Comme il sait attendre et que ce n'est pas la diplomatie qui lui manque, il saura bien s'arranger pour profiter du moment opportun où il pourra mettre en évidence le côté faible de sa « faiblesse-dure » ; de cette façon son honneur sera sauf et avec lui l'efficacité de son système.

***

La vie est lutte et amour. Si nous ne voulons d'elle que l'amour, il nous faudra porter la lutte en nous. Et si nous voulons l'affirmer par la lutte il nous faudra porter l'amour en nous. Et le temps et les rencontres nous apporteront leurs prépondérances.

***

Ce ne sont pas les tragédies qui sont cause de tes souffrances ; ce sont tes souffrances, c'est ton affectivité qui mènent tout cela, ton rythme affectif.

***

La plupart du temps nos petites tragédies naissent du fait que cette ambiance de « commodité », dans laquelle nous nous sommes installés, ne nous convient pas réellement et notre affectivité opprimée, privée d'échappées faciles pour ses manifestations négatives, doit sauter par-dessus cette barrière et se percher sur le premier motif tragique qu'elle trouve pour pouvoir, une fois là, respirer à son aise, même si ce n'est que pour un moment.

⁂

Le processus est toujours le même. Nous allons à la vie — où qu'elle aille — et, en positif ou en négatif, nous y trouverons toujours la compensation. Nos désirs ou notre curiosité nous amènent parfois à nous réfugier dans « l'amour », entre ces quatre murs, les premiers venus. Et de deux choses l'une, ou bien nous nous enfermons là et nous y trouvons tout, ou bien le duel commence — mais toujours en jeu « compensateur ».



Lorsque le « sentir » est intense on est très *faible* et très *fort* à la fois. Quand le sentir décroît on devient plus résistant. Alors on aime et on hait pleinement. Et s'il y eut plénitude, ouverture, capacité de synthèse, si notre embrassement fut grand, noble, désireux de totalité, alors la chose peut bien, par la suite, dégénérer en « amourette », en « petit chagrin », il reste que notre capacité a été et ne pourra se perdre.



Le passé n'existe pas, son cadavre existe ; c'est-à-dire qu'il existe sans affectivité, avec une affectivité mesurée, une affectivité zéro. Il s'ensuit que nous ne pouvons voir les nostalgies d'un bon œil, quelles qu'elles soient. Pas davantage nous ne pouvons tirer gloire de ce passé. Ce qui est devant nous, c'est autre chose ; c'est la vie à vivre avec tout son affectivité vierge.



Lorsque nous nous obstinons à accuser le passé c'est qu'en fait nous ne le voyons pas ; sans quoi nous le laisserions en paix et nous mettrions toute notre foi en ce qui est devant nous. Mais lorsque nous doutons, lorsque notre indécision est patente, nous trouvons commode — en prévision de ce qui peut arriver — de lui opposer le cadavre indifférent du passé. Alors qu'il vaudrait bien mieux dire, oui je suis moulu, oui j'en ai par-dessus la tête et je ne sais pas pourquoi, au lieu d'allonger la main commodément vers notre fichier, vers nos « affaires en suspens » et de faire porter tout le poids de la faute à ces innocents.

***

Il est des moments où le présent, même sans avenir, nous plaît et nous déplaît à la fois, en proportions égales. Nous ne songeons plus alors au passé et nous ne l'utilisons plus que comme un véritable luxe et non comme une nécessité. Il est d'autres moments, cependant, où, dégoûtés du présent et méfiants de l'avenir nous accourons nécessairement vers le passé parce que notre affectivité « compensatrice » réclame de l'activité.

***

Lorsque nous considérons notre passé en un moment de crise, nous voyons sa projection avec une partialité véritablement étonnante. Nous oublions la plupart du temps que cette volonté de bonheur, par exemple, après laquelle nous soupirons à présent, nous encerclait alors, nous torturait, nous plongeait dans une atmosphère épuisante et nous faisait désirer ces horizons, incertains il est vrai, mais pleins de possibles, ceux-là mêmes dont à présent nous ne savons que faire.

***

Lorsqu'une seule douleur absorbe toute notre attention, il est certain que sa vigilance élimine de par elle-même une série de douleurs qui nous assailleraient en d'autres cas.

***

Ce que tu supposes être n'existe pas. C'est ton état affectif qui existe ; et cet état, tu le sais, est passager. Courage donc et chasse cette obsession car le répertoire de tes impulsions, même s'il est pour l'instant affaibli, est infini.

***

Qu'est-ce qui fatigue en général, qu'est-ce qui lasse? Simplement tout ce qui se réalise sur un rythme, une mesure, avec une compensation, une vibration différente du « naturel » de chacun.

***

Tout est composition — la dé-composition elle-même. L'amour même est composition et la haine. L'indifférence aussi est un amour qui n'est pas encore « entré en contact ». Tout

est amour, tout est commerce. Tout est une question de prix, d'appréciation. Ce qui crée la confusion ce sont les sondages à priori basés sur « l'espérance », sur le crédit, surtout lorsque le risque s'en mêle. Il faut bien reconnaître que c'est en cette confusion que réside le piment de la vie, que c'est d'elle que sortent les harmonies les plus « rares », les plus « difficiles », les plus chères, les plus appréciées, celles pour lesquelles le droit de gagner se paie par la possibilité de perdre.

***

Le « juste » est « dur » et nous pourrions dire qu'en un certain sens il porte en ses entrailles le sens de la compensaton, de la même façon que celui qui ne le possède pas est obligé, pour l'avoir, d'être un faible ou un héros — afin d'obtenir un « juste milieu ».

***

Ce n'est pas seulement l'amour-propre mais aussi l'amour de la famille qui engendrent parfois ces férocités de la rue.

AUGUSTIN LAFOURCADE.

(Traduit de l'espagnol par Laure Guille.)

D'un nouvel obscurantisme

Une intense propagande s'étale un peu partout, avec la bénédiction des pouvoirs, en faveur de la formation scientifique. Nous manquons de mathématiciens, nous manquons d'ingénieurs. Il faut en produire à tout prix, en quantité massive, et tout de suite. De hauts fonctionnaires, de grands personnages, ou qui se prétendent tels, prêchent cette croisade. Renonçons au grec, langue exotique et inutile ; réservons le latin à quelques esprits rétrogrades ; limitons l'étude même de notre langue au minimum vital du français basique. Gavons résolument nos enfants de mathématiques, de physique et de technique.

Un bon citoyen aujourd'hui doit vivre pour calculer, pour cultiver l'électron ou manipuler le transistor. Noblesse oblige ; les jeunes gens les plus doués doivent être, de gré ou de force, orientés vers les sciences. Quant à ceux qui ne sont pas doués, il faut aussi les vouer aux mathématiques. Car on nous laisse entendre qu'il n'y a pas besoin d'être intelligent pour faire des mathématiques, du moins pour en absorber une quantité suffisante. Ça n'est pas très malin, au fond, et ça rapporte gros. D'ailleurs l'intérêt national l'exige : voyez les Américains et les Russes ; les puissants du jour doivent leur supériorité à leur étonnante densité en ingénieurs au kilomètre carré. Il s'agit de faire aussi bien qu'eux.

***

Un héritage très ancien nous restait, que personne à travers le monde ne prenait la peine de nous contester. Un héritage de culture et d'humanité, dédaigné à l'Est comme à l'Ouest et sans valeur aux yeux des Nasser de tout acabit. Ce dernier lambeau d'un patrimoine appauvri, ceux-là même qui en ont la garde sont en train de le détruire avec une obstination digne d'une meilleure cause. Sans doute pensent-ils que ça ne vaut rien puisque ça ne fait envie à personne.

Ces bradeurs de l'intelligence suivent d'ailleurs un mouvement qu'ils ne commandent pas. Ils sont eux-mêmes les premières victimes du bourrage de crâne dont ils furent d'abord les complices. Fascinés par les mots d'ordre du rende-

ment, de la productivité, ils sont devenus les commis-voyageurs ou les saltimbanques d'une philosophie industrielle qui se berce de rêves puérils. En vertu d'une science-fiction à base de spoutnik, d'automation, de bombes à hydrogène et d'enchantements pétrolifères, le pays se trouve ainsi allègrement conduit vers une diminution capitale de ses élites par de braves gens farouchement résolus à vendre le droit d'aînesse de la pensée pour quelques tubes électroniques ou une jolie fusée.

Cet analphabétisme transcendant est pourtant l'une des formes les plus pernicieuses du nihilisme contemporain. On en pourrait trouver la plus magnifique illustration dans le cas des atomistes, ces stars de l'obscurantisme scientifique et technologique. Les plus distingués de ces spécialistes oscillent avec une significative régularité entre la dépression mentale et la haute trahison. Bourrés d'équations, hallucinés par les chiffres et les schémas de montage, ils ne savent plus, à la lettre, ce qu'ils font. Et lorsque les moins pervertis d'entre eux découvrent un jour les implications et les aboutissants de leurs recherches, ils manifestent leur bonne foi en se dérobant par les seules voies qui leur restent. Il aurait mieux valu pour tout le monde qu'ils y réfléchissent un peu à l'avance. Mais le progrès de la recherche scientifique n'est pas favorable à la culture générale. « Abêtissez-vous », tel est le mot d'ordre.

***

Je reviens de Suède. Heureux pays, et prospère ; celui, sans doute, en Europe et peut-être dans le monde, où le niveau de vie général est le plus élevé. Pays sans misère et sans pauvreté, pays officiellement déprolétarisé. Ce qui est, à coup sûr, admirable. La salle de bains et le réfrigérateur, la télévision, l'automobile, le logement confortable pour tous. On croit rêver. Seulement, voilà : ces heureux Suédois ne sont pas heureux. Champions du confort et de la productivité, ils sont aussi champions du suicide et du divorce, de l'aliénation mentale, de l'alcoolisme et de la délinquance juvénile. C'est comme ça. Eux-mêmes n'y comprennent rien.

Ils ont résolu tous les problèmes, le problème économique, le problème technique, le problème social, seulement il y a un problème qu'ils ont oublié, tant ils étaient pressés de courir aux laboratoires et aux usines : le problème de l'existence humaine, le problème des valeurs. C'est pourquoi ils ont inventé une nouvelle misère, impossible à guérir par les moyens mêmes qui l'ont engendrée. On ne peut pas fonder une civilisation sur les chiffres, et ceux qui font confiance aux chiffres,

qu'ils soient Russes ou Américains, se heurteront un jour, s'ils ne l'ont pas déjà fait, aux mêmes insurmontables contradictions.

Il m'est parfois arrivé de découvrir chez un interlocuteur suédois une certaine ouverture d'esprit, un sens plus aigu de la réalité humaine. A deux ou trois reprises, j'ai deviné : « Vous, vous avez fait vos études en France... » On me croira si l'on veut, mais je ne me trompais pas. Jamais je n'aurais imaginé que notre modeste baccalauréat de philosophie pouvait prendre un tel relief, et conférer à ses détenteurs une dimension spirituelle dont la plupart des autres sont dépourvus. Bien entendu, la philosophie du bachot ne donne pas réponse à toutes les questions. Elle ne pose même pas, il s'en faut, toutes les questions. Mais elle enseigne à tout le moins que certaines questions se posent. La condition humaine ne se réduit pas à un problème que quelques calculs permettraient de résoudre une fois pour toutes, après une mise en équations suffisamment astucieuse, facilitée par un appareillage cybernétique à la mode du jour.

***

Bien entendu, je prêche pour mon saint, — saint Socrate, patriarche occidental des professeurs de philosophie. J'ai en effet le triste privilège, consécutif à une mauvaise orientation initiale, d'appartenir à cette corporation particulièrement décriée. Socrate lui-même finit par subir le juste châtiment qu'il méritait en tant que corrupteur de la jeunesse. Seulement sa mort n'a fait que renforcer encore sa néfaste influence. On conçoit dès lors que les bons esprits dénoncent les empêcheurs de calculer en rond, ceux qui font métier de mettre de l'ordre dans les pensées et d'enseigner une lucidité aujourd'hui plus que jamais pernicieuse. La République d'à présent a besoin de chimistes, mais pas d'intellectuels.

D'ailleurs la propagande salutaire diffusée par nos sphères dirigeantes commence heureusement à faire naître un état d'esprit de mauvaise conscience et de culpabilité chez les tenants des disciplines révolues. Accablés d'opprobre, les littéraires se laissent persuader qu'ils sont des bouches inutiles, plus ou moins coupables de haute trahison morale, étant donné qu'ils ne consacrent pas leur vie à élaborer des variations étudiées sur le thème du $2 + 2 = 4$, et que leur rendement en kilowatts est nettement déficitaire. Aussi a-t-on vu récemment les Facultés des Lettres, sollicitant un changement d'appellation, aspirer à devenir Facultés « des sciences humaines ». Comme si cette étiquette redorée allait miracu-

leusement suffire à leur valoir quelques miettes des festins de milliardaires promis aux scientifiques. Comme si, surtout, le stratagème pouvait leur permettre de laver la honte qui les accable.

***

Le 9 décembre 1828, Auguste Comte écrit à son ami Gustave d'Eichtal qu'il a songé à se présenter au concours d'agrégation. La chute du ministère ultra et son remplacement par un ministère libéral lui permettaient d'obtenir la dispense des formalités religieuses, obligatoires jusque-là. Mais, au dernier moment, l'autorisation de concourir lui est refusée. Et le ministre, successeur de Mgr Frayssinous en tant que Grand Maître de l'Université, lui dit, en audience, cette parole admirable : « Nous ne tenons pas à avoir les premiers sujets dans l'Université. » (Dans Littré, *Auguste Comte et le positivisme*, 2e édition, p. 170.)

Les temps n'ont guère changé. L'obscurantisme politique et religieux s'est effacé. Un autre a pris sa place, et d'autant plus redoutable qu'il est involontaire et inconscient. L'Université actuelle ne veut pas, elle non plus, des premiers sujets. Elle les voue au laboratoire, à l'usine ou au bureau d'études.

Cela mérite réflexion. Que les scientifiques et les techniciens se prennent au sérieux, c'est normal. Qu'ils se laissent prendre au piège de leur propre puissance, cela se comprend. Mais qu'ils obtiennent toutes les places, tous les crédits, tout à la fois et tout de suite, cela tient du délire. Il est temps que les responsables de la politique intellectuelle de notre pays cessent de se comporter à la manière des anthropoïdes de la légende qui scient la branche sur laquelle ils sont assis.

Au train où vont les choses, la « science » nous coûtera bientôt aussi cher que la guerre d'Algérie. On peut se demander si c'est de l'argent mieux placé.

Georges Gusdorf.
Professeur de Philosophie générale et de Logique
à la Faculté des Lettres de Strasbourg.

Les sources de « La Colline inspirée »

La Colline inspirée domine l'œuvre de Barrès ; et la lanterne des morts, grandiose dans sa simplicité, qui s'élève sur la rocaille du Signal de Vaudémont fait pendant au clocher de la basilique de Sion pour rappeler aux générations futures qu'il est des lieux où souffle l'Esprit.

Les pèlerins, les voyageurs, les curieux sont guidés de loin — du nord comme du midi — par les deux aiguilles de pierre qui limitent le promontoire ; et, au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochent, les panneaux de la route leur en précisent l'accès ; et, s'ils indiquent Sion, ils ne manquent pas de souligner entre deux parenthèses : (La Colline inspirée).

Ce vocable de Colline inspirée est entré dans notre histoire et dans notre géographie locale autant qu'il appartient à notre littérature, et nul n'ignore que Barrès en soit l'auteur.

Comme par le passé , la Vierge de Lorraine reçoit sur sa colline l'hommage d'un culte chaque jour plus fidèle que la gloire de l'écrivain a pour mission d'accroître.

C'est à Sion que le maître de notre jeunesse a puisé les éléments de son spiritualisme dont il serait injuste de vouloir le priver. C'est là qu'en des pages inoubliables il a recueilli, du fond des âges, le pénétrant dialogue de la chapelle et de la prairie au bénéfice de la chapelle...

Et, si la pensée ne meurt pas, si elle ne cesse d'animer la matière ; si l'esprit se survit à lui-même quand la matière succombe, inclinons-nous devant la prééminence de l'esprit pour nous résoudre à le suivre et à lui obéir.

La grande leçon de Barrès permane sur la Colline. Elle n'est pas ailleurs.

En refermant un livre que j'ai ouvert avec une attention soutenue à toutes ses pages, comment ne pas avouer que je demeure plus pénétré de cette constatation?

Un livre (1) que tant de Lorrains attendaient et qui vient à son heure pour compléter abondamment celui de Barrès, pour mieux nous l'expliquer, le rectifier parfois, et répondre d'avance à toutes nos questions.

C'est l'œuvre d'un historien, d'un compulseur d'archives, d'un

(1) *Les Sources de la Colline inspirée* par l'abbé Joseph Barbier, docteur ès lettres, professeur au petit séminaire de Renémont. Berger-Levrault, Nancy, 1957, 274 pages.

professeur, et qui mieux est d'un prêtre ; car il fallait un prêtre d'une foi éclairée autant qu'un historien patient et scrupuleux pour nous guider sur un sujet aussi délicat que l'âme tourmentée des trois frères Baillard.

Que n'a-t-on fait grief à Barrès d'avoir tiré de l'oubli ces pitoyables schismatiques comme d'avoir romancé leur révolte, fanatiques avant tout de leur poignant orgueil et profanateurs de leur propre mémoire?

Et, si deux d'entre eux devaient finir par abjurer leurs erreurs, le triomphe de l'Église n'en était pas moins grand.

Un prêtre seul pouvait accomplir un tel pélerinage aux *Sources de la Colline inspirée* et il nous plaît de le féliciter de l'œuvre magistrale qu'il nous soumet et qu'il propose à l'agrément des lecteurs à la suite d'une brillante soutenance de thèse devant la faculté des Lettres de Nancy.

Depuis plusieurs années M. l'abbé Barbier s'est attelé en historien à la tâche qu'on ne peut reprocher à Barrès de n'avoir pas entièrement épuisée dans sa ligne fragmentaire, sinon dans son ensemble.

De son côté, Barrès avait lentement travaillé, ou plutôt cheminé, au travers d'un dédale fermé, cherchant surtout à s'entourer de relations orales parmi les survivants lointains d'un pénible conflit.

Il accumulait les notes qui, sous sa plume de poète, devenaient des notations ; il avait alerté ses amis qui se dépensaient à lui signaler les points de repère, à rassembler et à recopier des documents précieux, et à leur tête Charles Sadoul qui fut, dans ces apprêts, le plus sûr et le plus dévoué des collaborateurs et l'abbé Pierfitte qui, tout en instruisant Barrès, redoutait que son récit parût prématuré.

Mais est-il tant de récits qui nous viennent à terme? Et il est préférable de les accueillir tels qu'ils furent conçus, suivant l'inspiration jaillie de leurs auteurs?

Grâce à l'abbé Barbier tout le travail fastidieux qui consiste à rechercher les pièces, à comparer les textes, à les choisir et à les agencer est mis au point après la lettre. Et il faudra désormais recourir à son savant ouvrage, dont les esprits avertis mesurent toute l'importance, pour pénétrer avec plus d'assurance l'histoire des frères Baillard.

Inconnues de Barrès maintes archives ont été dépouillées, des correspondances tenues secrètes ont été dévoilées et tant de détails, sortis de leur ombre ou de leur poussière, mis en surface.

A quoi bon se donner tant de mal si l'œuvre de l'artiste est, en elle-même, réputée admirable et vouée à l'immortalité !

Nous n'avons plus à toucher à l'œuvre de Barrès qui est garantie dans sa forme définitive et de sa haute valeur et de notre respect.

Elle demeure, à nos yeux, taillée comme un diamant.

Et, sans doute, vaut-il mieux pour elle de n'avoir pas été alourdie de trop de science, de connaissances, et d'explications, si

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher...

Le mérite de l'historien n'est-il pas de s'en tenir avec soin à la recherche des documents et des faits tels qu'il les découvre et

tels qu'ils furent? Et la présentation que l'abbé Barbier nous en donne, suivant une logique rigoureuse dans le temps et dans l'espace, confère à son travail un prix inestimable.

Il apparaît, d'ores et déjà, qu'il n'a rien négligé, ni rien omis, pour en tirer toute la substance nécessaire à un éclaircissement, et à une précision sans fard.

Grâce à lui nous savons aujourd'hui tout ce qui a trait à la personne comme à la vie des frères Baillard, à leur comportement et à leur activité, avant et après leur chute, ainsi qu'aux personnages épisodiques dont ils étaient entourés et aux événements de l'époque. Il vient un temps où la vérité s'impose. Et, par l'abbé Barbier, cette vérité s'impose dans toute son étendue, sans doute avec sa force naturelle, mais aussi avec une singulière délicatesse à l'égard du romancier dont l'historien demeure le disciple et l'admirateur et dont il eût été certainement l'ami, n'étant plus que son guide posthume...

Et si le mérite du romancier est de choisir, de peindre avec son œil et d'orchestrer avec son oreille, de glaner, d'écarter à sa guise, d'user de sa liberté et de sa fantaisie, n'en a-t-il pas le droit comme tout artiste qui, à sa manière, honore la vérité dont il prétendait, lui aussi, assurer le service au gré de son génie?

Et, reprenant le propos de Barrès : « Nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves. » L'abbé Barbier nous avertit de son but qui fut de « tracer sommairement la genèse de *la Colline inspirée,* de suivre l'auteur dans la recherche inconsciente, puis dans la longue gestation de son sujet, pour découvrir enfin dans une transposition poétique le contrecoup des secousses psychologiques, l'écho des aspirations mystiques « d'un écrivain dont l'intelligence hésite entre l'idée et la sensation, entre le pensé et le senti (1). »

Bien plus. C'est pour lui « l'occasion de retrouver la présence authentique de Barrès dans son œuvre, la qualité de son style », comme « ce sera le plaisir d'écouter les notes discrètes par lesquelles il développe les thèmes majeurs de sa pensée et révèle les aspirations de son âme (2) ».

Et modestement l'abbé Barbier ajoute :

« Puisse ce travail aider à mieux connaître une page d'histoire lorraine, à mieux suivre la genèse d'une œuvre littéraire.

« Puisse-t-il ne pas desservir la mémoire de l'écrivain qui a voué un culte passionné à sa terre natale, qui s'est promis à lui insuffler une âme, qui a voulu la chanter en l'une de ses collines au destin séculaire, au nom prestigieux (3) ».

Et, citant Barrès, il campe devant nous son vrai visage et nous confirme son souci d'avoir maintenu sur une base d'intimité jamais en repos les efforts de sa route ascendante.

« Que voulez-vous, objectait-il en 1907, que me fassent les critiques historiques d'un Renan?... Pour moi, le catholicisme ne trouve pas sa preuve dans l'histoire, mais dans son âme. »

(1) Abbé Barbier, *les Sources*, p. 16.
(2) Abbé Barbier, *les Sources*, p. 12.
(3) Id., *ibid.*

« ... J'ai besoin de Dieu... Ce besoin me persuade. »

« C'est dans les églises que mon intelligence et mon cœur trouvent les formules de la plus haute poésie.

« La religion catholique est le poème qui me satisfait le plus, où je trouve le mieux exprimé ce que je sens et qui éveille en moi les plus riches sons. Elle résonne d'accord avec moi et beaucoup plus richement que moi. Elle me formule et m'éveille. » *(Mes Cahiers.)*

En composant *la Colline inspirée,* Maurice Barrès a fait uniquement œuvre de romancier ; ce fut pour lui l'occasion de dégager l'âme de la Lorraine et, sur la toile de fond que limitait le panorama de Sion-Vaudémont, d'y développer un thème qui le hantait : celui des forces spirituelles qui se déploient entre ciel et terre et qui risquent de se dérégler en échappant à la discipline destinée à les orienter.

Et je ne crois pas trahir la pensée de Barrès en soutenant qu'il ne pouvait rendre un plus bel et plus subtil hommage à la religion catholique s'il affronta, comme il l'a fait, un sujet dangereux traité avec toutes les ressources de son art pour se convaincre, et avec lui ses lecteurs, que cette discipline souveraine avait eu le dernier mot.

PIERRE XARDEL.

Paraprosodies de Jean Cocteau (1)

Dès le Potomak, livre de prise de conscience commencé à vingt-cinq ans, Jean Cocteau éprouvait que le « mystère est perpendiculaire au discours ». Il est bien qu'à l'époque des discours académiques, (mais Cocteau serait en droit de nous dire que la matière même de ses discours lui a été fourni par ce qu'il a patiemment ramené de ses investigations, où précisément le fil à plomb était employé par lui comme unique moyen de locomotion), il est bien qu'à cette période un livre comme les *Paraprosodies*, après les *Hommages* et *Poèmes espagnols*, nous permette de nous enfoncer comme autrefois vers le diamant, vers le grisou — et prenne, sans rien réserver, l'énigme à bras le corps. *

On s'étonnait dernièrement que Cocteau, poète du mystère et de la mort se trouve établi sur la Méditerranée au lieu des côtes de la mer du Nord. Pourtant le mystère au sens où l'entend et le vit le poète est de toute évidence plus grec que nordique. « Rendre le mystère lumineux », a-t-il écrit dans *Opium*. « Mystère mystérieux, obscur : pléonasme. » Au moins autant que ses mythes, la Grèce a apporté à Cocteau son sens du calembour, ses devinettes cruelles, ses mots d'oracle et calculs sournois. Et voyez dans son œuvre la plus nordique, *les Chevaliers de la Table Ronde :* les brumes endorment les protagonistes du drame et les maintiennent dans le mensonge — dupes du mystère qui les enveloppe et dont la piperie se révèlera à eux avec le retour du soleil. De même dans *Orphée*, le poète est prêtre du soleil, du mystère lumineux contre le culte ténébreux des bacchantes. Et sans doute est-ce cette conception lumineuse, grecque du mystère, qui opposa d'abord Jean Cocteau à son époque — son sens du mystère trouvant à s'abreuver à d'autres sources que les siennes. Faute de vivre en Grèce, il a choisi semble-t-il en France le lieu le plus grec qu'il soit. S'approchant des côtes de Grèce, en 1936, au cours de son tour du monde, il constatera la ressemblance des collines qui entourent Athènes avec celles du Var. « Mais les collines de Grèce ressemblent à celles du Var dans la mesure où Yseult ressemble à ses femmes... Pardonnez-moi, collines du Var. »

Il apparait que toute une discipline poétique de Jean Cocteau prend naissance dans l'oracle grec — (se rencontre du moins avec lui) — et élève jusqu'au poème les mots mystérieux et souvent cocasses des pythies. « Des calembours d'oracle il se peut qu'on m'accuse », affirme-t-il dès le premier poème du recueil qui nous intéresse. Et pourtant, tout se tasse et se dénoue à la longue.

(1) Édit. du Rocher.

* En dépit de sa tendresse et de ses sourires, de son curieux appétit aussi (que ne digérerait le Potomak?) cette sorte de monstre ne saurait émerger bien longtemps de ses profondeurs.

« Delphes tes pieds d'aurige ont dénoués leurs doigts ». A ce propos, le poète admettait dans l'essai de *Critique indirecte :* « Notre calembour n'est-il pas le type du nœud spirituel? Un joyau d'invisibilité. » Dans la crainte de n'avoir pas assez serré, de se dénouer trop vite, le Seigneur Inconnu qui est en Cocteau (et dont ce dernier ne veut être que le serviteur ou le prêtre), ne formule guère au cours de ces poèmes, qu'aveux cachés, jeux de mots hautains, étranges énigmes. Et jamais il ne fut plus fidèle à cette définition de la beauté telle qu'on la peut trouver dans le *Mystère laïc* et qui depuis *Opéra* circule dans son œuvre, dans cet obscur qu'il oppose au clair — dont les *Hommages* étaient près de nous le plus parfait aboutissement.

Quoi d'étonnant, quand on connait un peu Cocteau — que son Seigneur Inconnu se fasse à la fois plus exigeant et souverain, au moment même où le poète doit à ses propres yeux ressembler de plus en plus à ce bouc émissaire, dont les cornes se fleurissent de médailles et de rubans, et que l'invisible dépêche devant lui pour se couvrir. « Faites-moi la grâce de ne pas confondre un miroir avec une porte », est-il dit en exergue des *Paraprosodies*. En effet, une porte ne sert encore qu'à sortir de soi, qu'à s'évader — mot que déteste Cocteau — le miroir seul permet au poète de s'enfoncer dans sa nuit, de descendre en soi jusqu'au point où le Seigneur Inconnu qui l'habite, consent, sinon à paraître, du moins à laisser déceler son insaisissable présence. En ces lieux seulement, naissent oracles d'une rigueur inflexible, d'une clarté pleine d'ambiguïté, de double sens — et peut-être de faux sens pour qui veut traduire impudemment — oracles par lesquels le Seigneur Inconnu se dérobe au poète au moins autant qu'il se livre, se joue peut-être de lui comme d'Œdipe l'oracle d'Apollon et nous égare par ses cruelles équivoques. Rigueur inflexible, avons-nous dit, parce que le poète se veut toute attention et incapable de prendre la moindre liberté — allez donc vous laissez distraire à l'intérieur du miroir ! — tandis que la porte franchie, les pas vont où ils veulent, au gré de leur fantaisie — autre mot que déteste Cocteau. Enfoncé en soi, celui-ci se garde bien d'interpréter les farouches secrets qui lui viennent frapper l'oreille, mais simplement s'efforce-t-il de leur donner corps, de les arracher à l'informe, de nous en rendre le chiffre et pour ce les coule-t-il dans son moule. Car il lui en faut tout de même contrôler les paroles, les articuler entre elles, sinon elles resteraient au stade du rêve — balbutiements du songe maquillés de pesante torpeur.

« Langue vivante du rêve, langue morte du réveil » a-t-il constaté depuis longtemps et il s'agit surtout de construire un poème avec le mécanisme du rêve. « Une figure qui en devient une autre. Un mot qui change de sens en cours de route. Voler et voler. » Ainsi en va-t-il dans *Sommeil* d'*Ursule* où les mots vol et vol, gauche et à gauche, adroit et à droite, jouent à l'envi de leur double signification. Bien plus que relevant de l'oracle, l'équivoque serait donc ici de l'ordre du rêve. Mais qui formule plus d'oracles que les rêves eux-mêmes — prévenant leurs victimes, les mettant tout à la fois sur la piste et les fourvoyant. Enfin, si Cocteau

affirme qu'il ne se sert jamais du rêve tel quel, du moins apprend-il de lui le moyen de vaincre nos limites. Car notre monde plié (projeté sur la surface d'une pliure) s'y déplie un peu. Le passé, l'avenir n'existent plus. Ainsi la voleuse dans le miroir du *Sommeil d'Ursule* participe-t-elle au vaste du rêve, (passé, futur se confondant, les temps du verbe devenus interchangeables.)

J'irai dit-elle hier et demain nous allâmes
Si prétendre elle veut m'avoir connu demain. »

Et l'un des plus grands compliments qu'adressait en 1927 le poète à Giorgio de Chiricio, était justement de « composer avec les procédés du sommeil au lieu de copier du sommeil ».

Dupe de nos perspectives, comme cet animal d'*Eventail d'Espagne « tombé vif dans la fosse »*

Infecte des miroirs au mensonge bâclé

Cocteau, par l'enseignement du sommeil, devient enfin extérieur à ce phénomène d'exil et voit dans le procès qui en découle un scandale de ruse.

Passé de l'autre côté du miroir, ayant fini d'y venir à sa rencontre, il parcourt bientôt galeries et souterrains les plus reculés du corps humain. Et c'est avec lui que l'on tâtonne et se heurte, que l'on se perd et désespère parfois d'en sortir. Couloirs d'énigmes, dédales apparemment inextricables, ces poèmes. Regardez en effet, et malgré la manifeste régularité d'architecture, courir le fil d'Ariane, (je veux dire l'alexandrin), regardez-le épouser les contours du labyrinthe, se tendre à l'extrême — à se casser — au coin des murs. Il se casse d'ailleurs et le poète le rattrape .mal, tire encore trop sur la corde, la détériore à l'angle et crispe ses doigts sur le bout rompu (et la corde cède et revient). Jamais l'alexandrin ne fut aussi démantelé, aussi déporté et reporté, tiré à hue et à dia. Il n'y a pas loin d'ailleurs entre cet alexandrin des *Hommages* et des *Paraprosodies* et le vers (pas du tout libre, lui non plus, malgré la façon dont il se présente) de *l'Ange Heurtebise* ou de la *Crucifixion.* Noué dans la sente périlleuse, bloqué dans l'impasse, plus libre en terrain libre, ainsi se dévide-t-il et voyez l'avance même du poète : ce comble d'obstination et de maladresse à se mouvoir malgré tout, cette démarche de bagnard qui traîne la jambe et un poids terrible. Et cette fureur à combattre ses crampes et le moment où elles finissent toujours par avoir le dessus. C'est pour cela qu'il boîte alors si bien — qu'il a la claudication de Jacob après l'ange. Et pourtant quels rétablissements au moment inattendu, si aériens (si nécessaires). Car presque toujours l'ange soulève Jacob dans la mêlée furieuse. Quelque chose d'attaché par le pied se libère, s'oriente à vol d'oiseau. Le poème éprouve ses ailes. Pas pour longtemps. « Nous sommes lourds mon pauvre ami » se plaignait jadis Cocteau à Roland Garros.

En effet, cet Icare qui décolle, retombe, tantôt voit fuir son labyrinthe à tire d'aile, dans une vue presque claire et dominante, mais qui rapetisserait vite et s'éloignerait — tantôt s'y empêtre et s'y cogne tout le premier, sans possible orientation.

Chargé de pièges et de traquenards — encombré de grands et petits secrets — cet itinéraire tel qu'il le découvre. Et lui-même, captif qui s'égare en ces nombreuses cachettes, qui s'oublie dans l'oubliette, qui se retrouve pris à des ruses funestes (un comble de naïveté), puisque ce labyrinthe commence au delà du miroir et ne l'enfonce qu'en lui-même.

Donc, lecteurs, si l'envie vous prend de rejoindre le Seigneur Inconnu, qui est en nous, tel est le chemin. Mais lui parviendrez-vous jamais? Il se cache et il arrive au poète de se demander si sa propre bouche n'est pas seulement un oracle que la peur oblige à mentir — si ce Seigneur qui se dérobe est nommé seulement par lui ou lui inspire bien davantage de le nommer — si enfin Celui qu'il abrite est en même temps autre que lui-même. Car le poème le raconte et profite de ses souvenirs intimes plus qu'il ne le voudrait — et que lui prend-il dessein d'avouer parfois. « Le monde officiel ne tomberait-il à la renverse s'il découvrait ce que dissimule un Léonard ou un Watteau pour ne citer que deux cachottiers connus. » Toutefois vous pouvez regarder de près ce que charrient Fleuve d'encre ou Avec des Si, vous le verrez sans le voir, vous l'éprouverez plutôt. Vous pouvez même suivre à la trace l'Hermaphrodite, le préadamite (qui occupait déjà tout l'espace de la Corrida du premier Mai), il ou elle, et « ce terrassier qui crache dans sa main ». Car d'une part la poésie est un attentat contre la pudeur qui s'exerce chez les aveugles — et si vous subissez profondément, peut-être plus que vous ne le voudriez, cet envers invisible de la beauté, vous n'en pouvez distinguer le plus souvent que l'endroit. D'autre part le Seigneur Inconnu ne se sert de l'intime que pour humaniser, costumer ses algèbres, ses nombres, ne l'emploie qu'à ses propres fins qui transcendent de beaucoup l'aveu pur et simple du confessional des fâcheux. Déguisements improvisés, farces profondes sans doute, mais dans la mesure même où l'oracle était déguisé et facétieux, et seulement dans cette mesure.

Il était une fille
Qui s'épousât les hormones aidant.

Et tandis que d'étranges éclats de rire circulent, le poète, joué par le Dieu mais en contact avec lui, se trouve engagé dans son règne.

Contentons-nous donc de reconnaître cette présence et de la saluer. La déesse infernale Némésis, lorsqu'elle veut dans *la Machine Infernale*, se rapprocher du monde des hommes et terroriser les habitants de Thèbes, revêt un corps d'emprunt. Ceci explique-t-elle, afin d'être telle qu'ils se la représentent, sans quoi ils ne la verraient pas. Il lui arrive aussi bien de laisser ce revêtement agir sur elle au point de la rendre jeune fille amoureuse d'Œdipe auquel elle finit par s'immoler. Ainsi le Seigneur Inconnu qui est en Cocteau emprunte beaucoup à sa substance pour nous apparaître. Et le poète peut craindre parfois que le chef d'œuvre ne soit après tout qu'un numéro de chien savant sur une terre peu solide. Quitte à se reprendre aussitôt après en se persuadant qu'il participe à un mystère plus profond et débouche sur une nuit.

Sans doute redoute-t-il alors que le revêtement qu'il prête à son Seigneur Inconnu agisse trop sur lui, le rende trop Cocteau et Cocteau exclusivement, et lui enlève sa transcendance. Il sait pourtant que sans son véhicule, celui-ci serait incapable de prendre figure et qu'il ne peut somme toute qu'élire son corps pour habitacle. Le poète se contente donc de remplir un office, d'obéir à une exigence devenant tyranique à l'occasion (ainsi en fût-il avec la naissance d'Heurtebise) — et comment s'étonner dans ces conditions qu'il se soit servi à plusieurs reprises, de moyens d'une visibilité folle pour nous révéler le plus invisible. Je pense à cette représentation de cirque en plein ciel dont témoigne sa pièce *Orphée* — à ce spectaculaire du cirque mis au service de quelque au-delà. Je pense à ces joueurs de rugby qui deviennent les anges de sa chapelle. Et peut-être on s'en doute au poète lui-même.

Mais la nature même de l'œuvre est double, équivoque, à mi-chemin entre deux natures ou deux règnes ordinairement distincts et ne témoigne guère que de son ouverture sur l'inconnu, de son pouvoir d'approche. Elle est réellement comme ces personnages qui la hantent tout au long de son parcours — comme ces anges, ces sphinx, ces déesses plus qu'à moitié jeunes filles, ces morts récents « encore habitués au poids rouge du sang ». Comme cette Armide de la pièce — à l'instant où ce qui demeure de femme en elle comprend et aime ce que la moitié d'elle-même qui relève de la fée, a déjà réduit en esclavage. Comme la princesse morte depuis peu mais déjà promue à la dignité de mort d'Orphée. Comme la zone du même film enfin : lieu de transition où l'attraction ne s'exerce plus dans un sens unique, puisqu'au-devant des vivants fascinés par ces confins — se portent des créatures de l'autre bord également ressaisies. L'œuvre est ainsi — semblable par son ambiguïté, sa dualité à tant de personnages qui s'y incarnent — semblable à Cocteau, lorsqu'il prête corps à son Seigneur Inconnu en se demandant s'il ne va pas usurper ses prérogatives et l'incliner par trop dans son sens, par le seul fait de lui prêter corps.

Mais *Paraprosodies,* c'est encore le moment où le Seigneur Inconnu se réserve la part la plus grande et ne laisse à Cocteau qu'une très faible dose de visibilité. Sans doute celui-ci peut-il se sentir rassurer sur l'inocuité de son intervention et ajouter ce dernier recueil à cet or en quoi il a réussi, de son propre aveu, à élever trois fois sa poésie : *l'Ange Heurtebise, la Crucifixion, les Hommages de Clair-Obscur.* Pour s'en persuader il n'est d'ailleurs que de lire les sept dialogues qui ouvrent la plaquette. Le Seigneur Inconnu, s'il garde distance et mystère, apaise, justifie son serviteur, comme il ne l'avait jamais consenti auparavant. Même ses éventuelles désobéissances aux ordres, lui persuade-t-il, étaient attendues et secrètement exigées. Quant aux vocables qu'aurait pu lui souffler en cours une force maligne, pourquoi l'empêcheraient-il de faire bonne mesure et bon poids lorsqu'on pèsera ses actes? Car on ne juge pas dans son règne, on pèse ! Le poète si souvent trompé par les dieux (qui sont le diable), pris à la suite d'Œdipe ou d'Orphée à leurs faux-semblants supérieurs, entendrait-il enfin l'oracle (puisqu'aussi bien ce dernier à tout

obtenu de lui) lui répondre favorablement? Serait-il nouvellement capable de découvrir ce qui se cachait de faste derrière tant d'acharnement? Bénéficierait-il seulement de quelque rémission?

Devra-t-il encore se méfier?

***

Etres en marge, personnages des confins constituent souvent dans l'œuvre de Cocteau un danger permanent, une menace sournoise pour le lieu (ou l'être) qu'ils habitent et qu'ils épuisent. Ginifer, dans les *Chevaliers de la Table Ronde*, revêtant autant d'êtres d'emprunt qu'il plaît à son maître Merlin, remplace tour à tour les personnes réelles et abuse ceux qui les connaissent ou croyaient les connaître le mieux. Ainsi, Lancelot aux prises avec une fausse reine qui l'égare, avec cette caricature de son amour que l'autre souille et ravale à plaisir. Est-il pire rapt, et plus perfectionné, que cette substitution qui consiste à présenter sous la même apparence, la pire contrefaçon d'une âme? Et si Galaad le très pur survient, si un autre courant change en fin de compte le sens de la puissance occulte qui endormait le château, le grave semble être que Galaad et Merlin forment une sorte de couple, un de ces ensembles contradictoires et inséparables qui ne peuvent aller que de pair. Lorsque Merlin abandonne les parages, Galaad part sur ses trousses, et paraît devoir peser sur ceux qui demeurent, cette absence, ce vide de ce qui les hantait et leur permettait de vivre sur un autre plan — de se dépasser un peu.

A éviter prudemment Merlin on risque de manquer Galaad, et à trop s'interroger sur la duplicité de pareils ambassadeurs, de perdre le contact.

Tout aussi dévastateur, tout aussi néfaste cependant se révèle l'envahissement dont la seule cause réside dans l'amour dévorant et impossible d'une enchanteresse (ainsi déjà Merlin) et d'un être de ce monde — fut-il roi. Compromise par ses tentatives pour se révéler — à quoi une Armide, en effet, peut-elle se résoudre sinon à s'imposer par violence et contrainte, à qui d'un même élan la recherche et l'ignore tout à fait. Supplicier pour Armide (comme autrefois pour l'ange Heurtebise), n'est-ce point surtout échapper à l'invisible où elle demeurerait reléguée. Et bientôt Renaud ne reconnaitra même plus Olivier, tellement loin désormais de ceux qu'il aime le plus. Armide a enchaîné un dément qui poursuit près d'elle son rêve d'une Armide où il ne la reconnaît pas. La solitude est à son comble avec Renaud à sa merci et pourtant si loin d'elle.

Mais le poète dans la meilleure hypothèse reconnait-il jamais précisément la figure qu'a prise le poème pour lui apparaître. A sa venue, il demeure stupide. Car le poème, on l'a vu, lui appartient moins qu'il ne relève d'un autre règne. Sa fonction ne paraît pas de le renseigner sur ce dont il atteste seulement la présence. Et l'on sait par Heurtebise, par les notes qui lui furent consacrées, quelle proportion peut prendre parfois le malaise — jusqu'à quels troubles atroces il peut atteindre. Pourtant Renaud comme

plus tard Orphée éprouvent leur délivrance à regret, comme si elle s'exerçait à leur détriment et si ce monde où ils avaient posé un pied, ils ne pouvaient se résoudre à le quitter.

Car ces créatures de l'au-delà en viennent souvent à se condamner pour l'humain dont elles prennent ou reprennent le goût. Partagée comme elle est, par sa nature double, à mi-distance de la femme et de la fée, Armide songera d'abord à sa métamorphose définitive en fée, pour s'insensibiliser à la souffrance de Renaud qui la ravage en elle-même. Mais par son sacrifice final, elle fera au seuil même de la mort le seul acte qui puisse encore les rapprocher et sauver sa victime. Ainsi, la déesse Sphinx habillée d'un corps de jeune fille et dont ce revêtement modifie les dispositions jusqu'à la rendre amoureuse d'Œdipe et lui livrer l'énigme. Ainsi, la Princesse, morte récente mais déjà mort d'Orphée et qui ne fait elle que se souvenir. (Heurtebise son chauffeur, tout dernièrement suicidé, n'ira-t-il pas en effet, jusqu'à subir bien davantage la tragique attirance qu'Eurydice en face de lui à laquelle ce monde paraît suffire.)

« Le Sphinx », la Princesse tentent toutes deux d'oublier leurs fonctions véritables, elles parlent, voudraient parler mais elles ne font qu'accomplir une tâche dont elles ignorent qui la leur commande et elle l'accomplissent même et surtout lorsqu'elles croient la trahir — dans une dépendance d'autant plus grande que ce qu'elles imaginent parfois prendre sur elles est justement ce que l'on attend d'elles et qui doit avoir lieu. (Œdipe tuera le Sphinx pour être victime jusqu'au bout de cette machine infernale qui l'attend sur sa route. Orphée ira chercher une première fois Eurydice aux Enfers et l'en ramènera : Pour qu'une telle dérogation soit possible, il fallait bien là quelque faute apparente de la mort, quelque initiative qu'on impute à la seule Princesse.)

On ne débouche pas loin en compagnie de ces amoureuses — maillons d'une chaîne infinie qui n'ont de contact direct qu'avec le maillon suivant et ignorent tout du reste. « Le mystère a ses mystères. Les dieux possèdent leurs dieux... c'est ce qu'on appelle l'infini ». Des ordres reçus du sous-ordre qui les commande — voilà à quoi se borne leur science et dénoncer ces ordres (croire qu'elles les dénoncent), voilà leur seule action. Le libre arbitre se réduisant somme toute à une apparence de choix où les dieux (le destin) se retrouvent toujours — elles nous révèlent combien les ambassadeurs de l'au-delà, les intermédiaires entre les dieux et les hommes sont aux ordres — ne prenant le contre-pied que lorsque ce contre-pied sert les dieux et exécute leurs desseins. Du moins y participe-t-on à l'envers du décor, y fait-on quelques vrais pas dans la zone, en contact avec cet autre règne. Et même si elles nuisent beaucoup à celui qu'elles élisent — si elles minent et taraudent en lui et autour de lui — elles ne lui en procurent pas moins l'extraordinaire rallonge d'illimité. Orphée, ne serait-ce qu'un instant fugitif entre deux tribunaux, étreint la Princesse comme pour l'amour. Toutefois, elle reste, et surtout à ce moment, la proie d'une sujetion bien autrement pesante que celle que peut exercer par ailleurs sur elle son amant.

Les trappes et chausse-trapes qu'on lui prépare dans le poème

se mélangeant pour Cocteau aux preuves d'amour, aux aides imprévisibles — ne lui dessinent-ils en bloc un invisible, qu'il éprouve de façon irréfutable mais ne connaît pas davantage. Les uns et les autres relèvent d'une puissance qui ne laisse prendre aux siens que latitudes à sa convenance, et ne la trahir (ne la dévier), par malice ou élan, que dans la mesure exacte où leur improvisation s'accorde bien à ses vues. Et le poète se convainc que les Ginifer et autres Merlin, pas davantage que les Sphinx épris de leurs victimes, que les Princesses enfreignant les ordres à son profit , ne font finalement grand-chose pour lui ou contre lui en dehors de ce qu'en attend l'inconnu.

JEAN-MARIE MAGNAN.

Trois visages de Valéry

Ce titre étonnera peut-être à propos d'un écrivain passionné d'unité, toujours replié sur lui-même, méprisant à l'égard de l'histoire et qui n'a rien souhaité tant que de vivre dans un éternel présent, ou un éternel intemporel, élargis aux dimensions de son existence entière. Mais je suis amené à l'adopter pour plusieurs raisons. Tout d'abord pour celle-ci que notre connaissance de Valéry vient de s'enrichir de plusieurs livres qui projettent sur lui des lumières fragmentaires et venues de plusieurs horizons. C'est Henri Mondor qui, d'une part, avec sa *Précocité de Valéry* (1), ajoute un chapitre à ses études sur Mallarmé en s'occupant du disciple après s'être occupé du maître, et, d'autre part, avec ses *Propos familiers de Paul Valéry* (2), esquisse un portrait pittoresque et relativement récent du poète. C'est Octave Nadal qui, d'une part, en publiant *la Correspondance de Paul Valéry et de Gustave Fourment* (1887-1933) (3), contribue à éclairer les premières années littéraires de l'écrivain, et, d'autre part, en décrivant et commentant les papiers d'où le poème *la Jeune Parque* est sorti (4), fixe la méthode de composition poétique et la personnalité de Valéry à l'âge de la maturité.

Il m'a semblé secondement, en lisant ces ouvrages, que Valéry, pour soucieux qu'il ait été de n'être biographe que de son esprit, n'a pas traversé sans en être marqué un avant-guerre, une guerre, un après-guerre et une nouvelle guerre. Ces événements l'enserrent. Il est pris, comme un cygne, entre les glaces de plusieurs époques. Il y a du discursif et de la discontinuité en lui. Octave Nadal fait très justement remarquer que ce qui le distingue de Mallarmé, c'est qu'il tend, non au symbole, mais à l'allégorie. Pourquoi sa vie n'aurait-elle pas le même caractère : Valéry, un narratif abstrait? De plus, serait-il resté fidèle à lui-même qu'il faut convenir que ses lecteurs, eux, ont changé et l'ont fait, le font et le feront encore changer, en portant sur lui des jugements variés selon les temps. Valéry est à une distance telle de nous qu'il n'est ni déjà enfermé dans l'histoire, ni encore engagé dans nos aventures et qu'il nous apparaît à la fois vieilli et actuel, décevant et admirable. Discuté et disputé, il nous semble divers.

Mais empressons-nous d'ajouter que cette diversité, loin d'être statique, est dynamique. De cela, rien ne rend mieux compte que

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Grasset.
(3) Éd. Gallimard.
(4) Le Club du Meilleur Livre.

l'apologue de la cigarette qu'on retrouve exposé dans les *Propos familiers*, au cours de la conversation entre Alain et Valéry. Faire, c'est défaire et faire sans cesse. De la « mise en charpie », comme dit Alain. Mais ce travail implique deux permanences : la matière dont on fait la charpie et le mouvement des doigts. On pourrait dire que derrière les visages successifs de Valéry, il y a la pincée de tabac et la main du fumeur qui « s'en roule une ».

Deux précocités sont à distinguer dans l'évocation de la jeunesse de Valéry que tente Henri Mondor. D'une part, la précocité est une disposition à écrire jeune. Valéry ne s'en est pas fait faute. En 1884, donc à treize ans, il a déjà écrit dix poèmes qui, en 1890, seront devenus deux cents pièces, proses et vers. Ces morceaux doivent beaucoup à Hugo, puis à Gautier, aux Parnassiens, puis à Beaudelaire, par conséquent à Edgar Poë, enfin à Mallarmé. En outre, aux environs de 1889, Valéry lit *A Rebours* et s'entiche de Huysmans. « Nous aimons l'art de ce temps, compliqué et artificiel », note-t-il dans son article *Sur la Technique littéraire.* Il confie à son ami Dugrip : « Des Esseintes est assez dépravé dans ses sens et assez mystique pour me séduire. » Dans sa poésie, il imite Baudelaire et Mallarmé (on notera qu'un de ses dix premiers poèmes est une *Parodie* de quelques vers de M. Victor Hugo), dans sa correspondance, il est recherché et précieux. La lettre qu'il envoie à Huysmans, dès sa première arrivée à Paris, est illisible. (« Monsieur, j'ai vécu deux ans avec des Esseintes en province, avec Usher aussi et quelques autres très maigres. Nous avons beaucoup causé dans un silence bien clos et nous avons un peu illuminé les soirs avec des formules liturgiques... »). Fourment semble avoir bien raison (lettre du 12 septembre 1889) de lui reprocher son « goût du bizarre, des fantaisies extravagantes ».

Est-ce bien là Valéry qui écrira plus tard, en 1917 : « Le nouveau tout cru, en tant que nouveau seulement, ne m'est rien. » Ou prononcera avec une tranquille sagesse : « Il s'agit de passer de zéro à zéro. Et c'est la vie ! » Valéry à sa source, certes. Mais je ne crois pas, comme le dit Sainte-Beuve, cité par Mondor, que l'écrivain à sa source soit plus pur qu'au moment où il est devenu grand fleuve. Les rives trop rapprochées se reflètent trop en lui. Seuls les cours d'eau près de leur embouchure sont assez indépendants du paysage pour, non plus le subir, mais lui imposer une forme. Valéry en ce temps est de son temps. Même s'il contribue à le fabriquer, cette époque étant celle d'un renouvellement du peloton littéraire. La complaisance du monde à l'égard de la jeunesse engendre la tristesse étalée de la jeunesse. Comme au début du romantisme. Cette non-résistance extérieure agissant comme un déterminant sur de neuves ambitions mériterait de longues analyses. L'enfance d'une période littéraire est-elle toujours décadente?

Mais il existe une autre précocité moins facile à saisir, quoique plus importante. Celle qui consiste dans le choix de certaines attitudes qui, de la vie entière, ne se démentiront point. Un exemple nous éclairera. A la suite des reproches que j'ai cités plus haut,

Fourment poursuit : « Tu as grand besoin de te défier des mots ; quand tu décris, je crois fort qu'au lieu d'avoir devant les yeux la représentation de la chose à décrire, tu te représentes une douzaine de termes que tu cherches à combiner de la façon la plus baudelairienne. » D'une part, Fourment professe ici un faux jugement en estimant que Valéry aime les mots par manie baudelairienne. D'autre part, il décrit déjà sans le savoir la méthode de création à laquelle nous devons *la Jeune Parque.* Il n'a vu qu'influence là où il y avait appropriation délibérée d'un moyen. Il a confondu, selon des termes chers à Valéry, imitation et conséquence. Car la vraie précocité de Valéry consiste à découper dans son époque, à s'y découper tel qu'il sera : mise en charpie et bon usage des lambeaux de charpie. Certes, il arrive que le coup de ciseau soit mal dirigé ou que, tout étant étroitement associé, plusieurs morceaux viennent ensemble. Et c'est ce qui rend l'analyse de ce processus difficile. Mais le plus souvent Valéry est un bon matelassier. Comme il carde d'une griffe délicate ! Il suffit d'un peu d'attention pour se rendre compte que lorsqu'il écrit « œuvre artificielle », c'est « œuvre volontaire » qu'il entend ; que lorsqu'il désire détruire le monde et se trouver dans « l'ailleurs », c'est avec l'intention de le reconstruire et de revenir en force sur lui des confins de cet « ailleurs » ; que lorsqu'il torture ses phrases, c'est qu'il rêve déjà à ce « grand art » qui consiste à « dresser l'animal Langage et à le mener où il n'a pas coutume d'aller ». Et parfois l'avenir est déjà là tout constitué dans d'extraordinaires anticipations. A dix-huit ans, il définit le poète comme suit : « C'est un froid savant, presque un algébriste. » A vingt ans, il écrit : « La sentimentalité et la pornographie sont sœurs jumelles. Je les déteste. Mais leur spectre peut être beau, toujours beau. Leur spectre, c'est-à-dire leur invisible présence — courbant les fleurs, disposant les étoiles et ordonnant la cadence des vagues sur la mer. » *La Jeune Parque* n'est pas loin, quoiqu'à vingt-cinq ans dans le futur.

En 1917 donc, Valéry publie *la Jeune Parque.* Mais l'élaboration de ce poème remonte à 1912. D'innombrables brouillons et rédactions successives nous ont été conservés qu'Octave Nadal analyse et commente avec une précision et une largeur de vues étonnantes.

Il n'est pas douteux que Valéry est parti de cette manie de jouer avec les mots, dont Fourment n'augurait rien de bon. Nadal parle de « palettes » sur lesquelles Valéry a préparé son vocabulaire, ses matières verbales, sous leur double aspect sémantique et phonétique, comme un peintre prépare ses couleurs. Il paraît également évident (l'a-t-on remarqué?) qu'il a posé ses touches selon la technique des tons purs juxtaposés, chère aux Impressionnistes : mots et motifs dont l'harmonisation se fait par le dedans, par l'irradiation de nuances non exprimées. Ainsi le sujet naît et se circonscrit par travail en quelque sorte artisanal, par « voie formelle ». Ce n'est plus l'esprit, en tant que principe créateur, qui appréhende les mots, mais l'esprit qui est dans les mots qui tente d'appréhender l'esprit.

On a peut-être trop tendance à considérer cette démarche comme un pur jeu intellectuel. Certes, Valéry avance à contre-courant, et c'est là l'un de ses plus beaux titres de gloire, mais son effort eût été vain s'il n'avait pas marché vers un magma d'entrailles, si l'instrument même de sa connaissance, le langage, n'avait pas reflété des dessous ancestraux. Marcel Reymond l'a souligné. La poésie, pour Valéry, est « l'essai de représenter ou de restituer, par le moyen du langage articulé, ces *choses* ou cette *chose* que tendent obscurément d'exprimer les cris, les larmes, les caresses, les baisers, les soupirs, etc. » Nous savons que le poète détestait les souvenirs et, comme je l'ai rappelé, la sentimentalité et la pornographie, cela n'empêche pas que le Valéry des jeunes années « mystique », « dépravé », ami des « Dieux du Corps et de la charnure », tenté par le suicide, soit présent dans *la Jeune Parque*, mais comme glacé sous une couche de laque. Somme toute, ce qu'il a obtenu de lui-même, ce n'est pas l'abolition de la sensibilité, mais l'interdiction à la sensibilité de se fuir, son immobilisation en une presque insoutenable confrontation avec elle-même. D'où le tragique du poème. De tout cela, on tient la preuve lorsqu'on compare les influences subies dans la jeunesse, cataloguées par Mondor, Hugo, Baudelaire, Poë, Huysmans, Mallarmé, Rimbaud, et les sources avouées de *la Jeune Parque* : Virgile, Racine, Chénier, Baudelaire, Euripide, Pétrarque, Mallarmé, Rimbaud, Hugo Wagner, Gluck. Certains noms subsistent ; d'autres, les nouveaux, sont comme le reflux d'une objectivité et d'une beauté formelle venant de loin : la glaçure. Et parmi tous, le nom de Mallarmé est comme le pivot sur lequel aurait tourné le destin poétique de Valéry.

Ce même phénomène, on le retrouve, entre autres, dans le problème des titres. Rien de plus éloigné de l'inspiration que la désignation. Nadal nous apprend que Valéry a pensé successivement — je cite au hasard — à *Pandore, Alpha de la Lyre. Elégie intérieure, la Seule Parque, Aurore, Ile.* Il nous révèle aussi qu'un de ces premiers titres fut *Hélène*, inscrit en tête de deux feuillets de vers sur l'héroïne légendaire, immolée aux regards des autres et qui rêve de s'éveiller elle-même à sa propre beauté. Que ce soit là l'ébauche de *la Jeune Parque*, cela est incontestable. Mais on relèvera surtout que cette première esquisse contient déjà des éléments de décor, mythologie, milieu marin, qui seront parmi les derniers ornements ajouté au texte définitif du poème.

C'est que Valéry, bien qu'il ait exigé de lui-même la discipline la plus stricte, bien qu'il soit allé au plus abstrait de son sujet, n'a pas été insensible aux sollicitations de hasard que son travail lui suggérait. « Il procède, explique Nadal, par dissociation des éléments métaphoriques qu'il saisit tout au long du développement d'un fragment... Naissent alors de plus ou moins longues variations qui entées sur une même structure poursuivent, selon leur virtualité propre, de neuves directions. Une sorte de végétation s'accomplit ainsi au niveau même des formes. » De même, le personnage de la jeune Parque, durant les derniers mois de la genèse, se singularise, dirions-nous mythologiquement, et se féminise de

plus en plus. Le poème s'attendrit. « Tout le sexuel est surajouté », affirmera Valéry, et il confiera à Gide : « C'est une fabrication artificielle qui a pris une sorte de développement naturel. »

Il y a eu flux et reflux, comme pour la cigarette qu'on roule. Mais le reflux, c'est-à-dire la préoccupation plastique, a toujours été le plus fort. C'est le miracle de la cigarette tout à coup faite, et non plus manipulée, dont nous sommes bien incapables de dire quoi que ce soit. « *La Jeune Parque* parvenue à son terme ne se trouve que là », avoue Nadal, après avoir essayé de prendre Valéry « en flagrant délit de poésie ».

« Sociable et non social », dit Mondor de Valéry dans les *Propos familiers* qui vont de 1925 à 1945. Nous voici à l'autre bout d'une vie, qui n'est pas d'ailleurs sans se fonder sur une des décisions précoces dont nous avons parlé. « J'ai dû commencer à l'âge de neuf ou dix ans à me faire une sorte d'île de mon esprit et quoique d'un naturel assez sociable et communicatif je me réservais de plus en plus un jardin très secret où je cultivais les images qui me semblaient tout à fait miennes, ne pouvoir et ne devoir être que miennes. » Je dirais même que cette préférence de soi suffirait paradoxalement à expliquer la sociabilité. Proust ne fut-il pas, lui aussi, un mondain par délectation égotiste? Cependant, en dépit de cette similitude fortuite, les deux hommes ne se ressemblent pas. On pourrait avancer qu'il existe chez Proust un attrait pour la dissonance, pour la souffrance que la non-communication journellement vérifiée implique, en même temps qu'une manière de tourner la difficulté en cherchant l'union et l'identité dans une observation phénoménologique des autres et une formulation de lois, bref, un besoin de communion entretenu par l'échec et l'interprétation des apparences qu'on ne retrouve guère chez Valéry. Pour lui, le repliement s'est fait en deux temps et, semble-t-il, définitivement. D'abord, renoncer à supporter mal qu'autrui ne pense pas comme vous. Voilà qui est banal. Puis reconnaître, et voilà qui est beaucoup plus original, que s'il arrive qu'autrui pense comme vous, cela ne vous avance à rien. « Penser comme les autres n'est plus penser. » Valéry aboutit ainsi, s'étant persuadé à la fois de la vanité du désaccord et de la vanité de l'accord, à une « indifférence organisée » comme dit Mondor, curieusement faible et forte. Faible parce qu'on regrettera pourtant que Valéry ait limité au langage ses fertiles jongleries algébriques, abandonné en quelque sorte la psychologie (dont une lettre à Fourment laissait présager qu'il s'en occuperait en mathématicien) et n'ait pas cru bon d'élargir à la connaissance des autres l'angoisse de la connaissance de soi. (Mais quoi, on est ce qu'on est : Proust, un romancier ; Valéry, un ennemi du roman.) Forte parce que sa résignation rend toute autre attitude naïve, et parce qu'il n'est pas impossible que son amabilité de principe ne cache pas une subtile dialectique de la complémentarité. A quoi bon risquer de noyer le problème des rapports avec soi dans le problème trop vaste des rapports avec les autres? La sociabilité, en supprimant le drame des échanges sociaux, je veux dire en ne reconnaissant

pour viable que le voisinage, laisse et même donne toute latitude à chacun de se rapaître de ses propres contradictions, donc d'être davantage soi. Comme on voit dans les deux conversations — les pages les plus substantielles du livre — entre Valéry et Alain et Valéry et Claudel. L'un des interlocuteurs a pu dire de Valéry « notre Lucrèce », et l'autre : « C'est l'esprit attentif à la chair et l'enveloppant d'une espèce de conscience épidermique... » On ne saurait être plus éloigné au sujet d'une même personne, en même temps que plus près du vrai.

S'il fallait cependant conclure par un essai de synthèse, j'essayerais de chercher, non du côté de l'unité des activités de l'esprit, dont on a déjà beaucoup parlé, mais du côté de la permanence du décor méditerranéen au plus intime de l'écrivain. Valéry et la mer, le beau sujet d'étude ! Pour la raison qu'en lisant les ouvrages de Mondor et de Nadal, on est frappé de rencontrer partout l'eau, ses travaux, ses mirages, soit prosaïquement exprimés (l'odeur du goudron, « les brutales hanches des navires »), soit lyriquement (« j'éprouve des frissons inappréciables en plongeant mes membres lassés... dans l'Onde, et l'Onde me suce, me lèche l'épiderme jusqu'à l'aponévrose » (Lettre à Fourment, 7 août 1888). Pour la raison aussi que seule la présence de la mer explique chez Valéry la cohabitation de l'activité et de l'immobilité, de l'inutilité des objets et de leur réalité distincte, précieuse, de l'infini et de l'articulé, de la fertilité abyssale et de la pureté du miroir. Pour la raison enfin que ce « culte inconscient » rendu à « trois ou quatre déïtés incontestables : mer, ciel, soleil » rejoint, par l'immensité même de l'objet concret de l'adoration, la soumission à la seule idole que Valéry se soit conservée : l'intellect. Le point de fusion est dans ces mots : « Je sais qu'il est un plaisir violent qu'on nomme jour. »

GEORGES PIROUÉ.

La vie des livres

ANDRÉ GORZ : LE TRAÎTRE. — NICOLAS BERDIAEV : ESSAI D'AUTOBIOGRAPHIE SPIRITUELLE. — JEAN FREUSTIÉ : MARTHE.

André Gorz, l'auteur du *Traître* (1), se présente comme un demi-juif autrichien, âgé de trente-deux ans, qui a vécu en Suisse entre 1938 et 1946 et a répudié, à cette époque, la langue et la culture germaniques pour adopter le français. En même temps que la langue française, d'ailleurs, il a découvert l'existentialisme sartrien. Traversant toutes sortes d'expériences à travers lesquelles se traduisent une inadaptation au monde, un repli complet sur soi-même, la nostalgie de l'anéantissement, André Gorz s'interroge sur les causes qui l'ont fait ou rendu ainsi, et c'est tout le sujet de son livre.

L'enquête que l'auteur mène sur lui-même est passionnante à de nombreux titres dont le plus évident me semble la très remarquable intelligence d'André Gorz. On est aussi frappé par la minutie et la rigueur de l'investigation. Jean-Paul Sartre, dans une préface très brillante, trop peut-être, parce que ce brio souligne la distance entre le commentateur, le critique, qui voit les choses de l'extérieur, et la plus grande profondeur de Gorz dont tout raisonnement, toute démonstration jaillit d'une source personnelle très intime — Sartre s'en rend compte d'ailleurs et, par une démarche typique de sa pensée, se voit tout à coup auteur célèbre écrivant une préface, avec des grâces de style et un rien de condescendance, et il se rattrape, encore plus brillamment — dans cette préface, donc, Sartre compare le long exposé de Gorz à un filet d'eau tiède, un inlassable soliloque plein de parenthèses, de scrupules, de repentirs, de retours en arrière, un discours au cheminement imprévisible. S'il y a ordre, c'est un ordre en gestation, qui se construit à mesure que progresse cet homme à la recherche de sa justification. Je crois qu'on pourrait mettre tout au contraire l'accent sur l'extrême rigueur, et la sévérité et la précision de ce « filet d'eau tiède ».

André Gorz ayant décidé de découvrir comment il est devenu ce qu'il est ne se contente pas d'utiliser des instruments tout faits. Son livre n'est pas seulement une psychanalyse existentielle et une analyse marxiste, mais une critique de ces deux méthodes, la détermination précise de leurs limites, la mise à nu des tautologies et des contradictions auxquelles elles mènent.

C'est un plaisir de suivre cette pensée agile, prompte à déjouer

(1) Édit. du Seuil.

tous les pièges, y compris ceux qu'elle se tend elle-même, puisque l'enquête de Gorz, la rédaction de ce livre, est une nouvelle forme que prend son attitude de fuite, une nouvelle manière de tourner le dos au monde, et que l'instrument de sa libération n'est qu'un nouvel aspect des liens originels dont il cherche à se dégager. Au bout de chacun de ses raisonnements, on arrive ainsi, non à une impasse qui obligerait à revenir en arrière, mais plutôt, comme dans un chemin de montagne, on découvre quand on croit toucher au but, que de nouveaux lacets vous séparent du sommet. Gorz reprend sa route patiemment, du pas tranquille du montagnard, et devant les abîmes qui s'ouvrent sous ses pieds, il sait très bien se garder du vertige.

Le soliloque de Gorz, bien qu'axé sur une investigation très personnelle, abonde en idées générales. Lui-même dit à peu près qu'un philosophe ne saurait construire un système dans l'abstrait, mais doit trouver un point de départ dans ses préoccupations les plus personnelles. *Le Traître* n'est pas seulement le procès-verbal d'une remarquable enquête intellectuelle, c'est probablement la naissance d'un philosophe.

Mais, pour reprendre la démarche de pensée de Gorz, le critique qui se contente de se plaire, dans ce livre, à l'admirable fonctionnement d'un outil intellectuel particulièrement bien affuté, se réfugierait, lui aussi, consciemment ou non, dans une attitude de fuite. *Le Traître* touche plus profondément. Bien qu'il insiste sur sa singularité, son caractère de métis qui l'a empêché de se sentir un homme comme les autres, le complexe que décrit Gorz, cette « volonté de s'annuler » qui prend plusieurs visages : « mysticisme, nihilisme, tentation de sainteté, trahison, subjectivisme, non-identification, goût du martyre », est typiquement celui de l'intellectuel, et se trouve déjà assez bien formulé chez Baudelaire, par exemple. C'est pourquoi cet « essai d'autobiographie spirituelle », pour reprendre le titre du très intéressant essai posthume de Nicolas Berdiaev que l'on vient de publier (1), nous touche profondément.

(Notons que Berdiaev se veut lui aussi « existentialiste », s'il rejette toute parenté avec Sartre, et d'ailleurs tous les autres existentialistes connus, de Kierkegaard à Jaspers, en passant par Gabriel Marcel et Merleau-Ponty. A noter aussi que le sentiment d'aliénation éprouvé par Gorz, demi-juif dans une société nazie et antisémite, est à peu près le même que celui de Berdiaev, aristocrate détestant sa classe, mais ne pouvant réussir à s'identifier aux militants révolutionnaires. La solitude est ressentie profondément chez l'un et chez l'autre, avec une coloration masochiste chez le premier, hautaine et parée des prestiges du concept de liberté chez le second, sans doute parce que la solitude et l'aliénation sont deux maladies caractéristiques de l'écrivain, le moteur secret qui le pousse à compenser, en écrivant, son inadaptation, voire son inexistence dans la société des hommes.)

(1) Édit. Corrêa.

***

En quittant ces deux livres pour parler de *Marthe* (1), il faut penser que Gorz et Berdiaev procèdent à une exploration philosophique, tandis que *Marthe*, bien que poussant assez loin l'analyse et la description d'une passion et de deux personnages, reste dans les limites de la psychologie romanesque. Ce serait une erreur de les mesurer avec les mêmes instruments, une injustice pour ce roman très intéressant.

Jean Freustié avait déjà publié deux romans : *Ne délivrez que sur ordonnance*, et *Auteuil*, d'une écriture sèche et nerveuse. On retrouvait ce je ne sais quoi de fébrile, d'électrique qui tend la prose d'un Roger Vailland par exemple. La brûlure glacée de quelque passion ou de quelque vice passe dans la phrase. Malgré leurs défauts, ces livres, *marqués* comme peut l'être un individu, attirent l'attention et piquent la curiosité.

Marthe est d'un caractère assez différent, en raison même du propos de l'auteur. Jean Freustié, cette fois, a eu l'ambition d'écrire l'histoire d'une liaison qui dure un an, en disant tout. La minutie d'un récit où l'essentiel est de ne rien oublier, de retrouver le plus petit incident psychologique ou physiologique, excluent justement cette sécheresse passionnée, les ellipes, les raccourcis, les sous-entendus d'*Auteuil* ou de *Ne délivrez que sur ordonnance*.

Le ton est celui d'un constat médical. C'est un bilan clinique. Reste à savoir si le patient est cette Marthe dont nous allons observer longuement l'anatomie, la physiologie, la psychologie et le comportement sexuel, ou s'il n'est pas plutôt son amant, le personnage qui dit « je » dans le roman et qui, en somme, nous décrit la maladie dont il a souffert pendant un an, une maladie qu'on appelle amour. Mais je doute que l'auteur lui-même puisse répondre à cette question.

Il a voulu noter tout ce qu'un homme peut savoir d'une femme, et montrer que lorsqu'on a tout dit, une grande part de mystère demeure. Mais il a réussi, en même temps, un remarquable autoportrait du narrateur, qui expose avec le même ton de constat, ses moindres arrières-pensées, et ne cache aucune de ses faiblesses. Il n'y a pas une seule concession pour paraître sympathique, pas le moindre coup de pouce pour escamoter la vérité, quand elle est trop déplaisante. Comme on a fait du chemin depuis Rousseau, qui promettait avec pompe de tout dire, pour n'avouer que le vol d'un ruban ! Consciemment ou non, la sincérité de Jean-Jacques est organisée pour composer un portrait de lui qui le fera préférer à ses ennemis.

L'échec de Jean Freustié — car son livre ne donne pas entièrement satisfaction — vient d'ailleurs de là. Tout romancier est un tricheur qui cherche à gagner la sympathie du lecteur pour ses personnages, et à travers eux pour lui-même. Jean Freustié ne

(1) Édit. La Table Ronde.

triche pas assez, du moins sur le plan du portrait, car, pour le reste, le livre est organisé comme un roman traditionnel, et le prétendu constat contient de nombreuses habiletés de construction (par exemple, l'avortement que Marthe veut obtenir de son amant médecin, et qu'il redoute pour toutes sortes de raisons, il en vit à l'avance toutes les péripéties, en opérant une inconnue, une étrangère. Il nous livre tous les détails de cette intervention, comme ceux d'un cauchemar précédant une échéance redoutable. Mais le récit de l'avortement principal, celui de Marthe, est escamoté).

L'échec, donc, est qu'un homme nous parle pendant plusieurs centaines de pages de son amour pour une femme que nous, lecteur, jugeons tout de suite odieuse, le type même de la femme à histoires, à cris, à scènes. Et bientôt, nous ne voyons plus en cet homme qu'un très curieux exemple des contradictions inspirées par la passion, puisqu'il peint Marthe de telle façon que nous n'aurions qu'une idée, la fuir au plus vite, mais que, malgré cette lucidité, il ne met jamais en doute qu'elle est la créature la plus digne d'amour.

ROGER GRENIER.

★

CAMILLE BELGUISE : SEUL L'AMOUR.

« Presque toutes les œuvres sont écrites à fleur d'homme si je puis dire ; qui donc a le pouvoir de se réserver une solitude créatrice? Tous les jeux sont permis et l'intellect est déjà loin de toute vie profonde. Mais écrire est pour quelques-uns nécessité intérieure, dépassement, besoin absorbant le plus vif d'eux-mêmes ; une force sans visage les contraint ».

Rien dans *Seul l'amour*... qui n'ait été éprouvé, pesé, mûri, rien qui ne soit jailli tout brûlant d'un sentiment ou d'une sensation, rien qui ne porte encore la trace d'une larme ou d'un sourire. « A fleur d'homme »... Que nous voilà loin, dans ce livre écrit par une femme, tout frémissant et pudique, de cette littérature épidermique née d'on ne sait quelle ambition, de quel exhibitionnisme déplacé. Une confidence de soi à soi et rien d'autre, surgie du besoin de se retrouver soi-même, plume et papier en main, dans un accord total. Nulle raison, dans ces conditions, de parader pour la galerie. La sincérité seule est de mise. Et ce qui enchante dans Camille Belguise, c'est qu'à tout moment elle est *vraie*.

En 1952, paraissait un livre hors du temps, glané brin à brin, haletant de secrets étouffants qu'il faut à tout prix transmettre comme pour une délivrance. Les oscillations d'une âme entre le désespoir et le désespoir surmonté qui est une espérance, le remplissaient tout entier. Une femme se retrouvait seule dans sa maison désertée par les êtres chers. « Quand on vit avec d'autres êtres, on peut croire que tout est partagé ; cela donne une valeur

(1) Édit. Stock.

à chaque instant ; lorsqu'on est seul la fuite des jours est une chose morte qui donne de l'angoisse ; nous avons besoin d'inscrire dans un autre un peu de ce temps sans mesure qu'est notre vie... Et me voici gardienne de tant de trésors ; le printemps viendra pour moi seule. Ce que j'aurai envie de dire s'étranglera dans ma gorge ; tout l'amour reviendra mourir à mon cœur et les inquiétudes qui l'accompagnent ne m'agiteront plus. Je ne sais plus rien de ceux que j'aime. » Mais peu à peu, une exaltante évidence remplaçait la mélancolie : « Seuls les solitaires possèdent le ciel et la terre... Dans le silence et la solitude on n'entend plus que l'essentiel... » La détresse débouchait sur les horizons paisibles d'une solitude aménagée ; une sorte d'âpre plaisir à se retrouver enfin soi-même, maître de ses pensées et de ses actes, se superposait insensiblement à la souffrance et la transfiguraient en un hymne de joie, en un élan vers Dieu « par la grâce d'aimer les choses proches ». « Pureté, harmonie », telle était, nous avoue Camille Belguise, la devise de sa jeunesse. La vie est une prosmicuité qui permet bien rarement de telles exigences. Tiraillée entre sa faim de tendresse et cet impératif moral de perfection, c'était, en fin de compte, dans l'accomplissement de ce dernier que l'auteur recevait en *Échos du silence* (1) sa sérénité.

« *Seul l'amour*, un moment apporte la lumière, mais lui aussi s'avilit ou s'en va : il a besoin d'une demeure claire. » Cette phrase donnera son titre à l'ouvrage qui paraît aujourd'hui et en propose aussi la clé. Le retour de l'aimé a chassé la solitude qui « désincarne ». Il faut réapprendre le dialogue, revenir sur ses pas. L'amour reprendra-t-il sa place, méritera-t-il encore l'engagement total d'autrefois? Il semble qu'il y ait là une faille sur laquelle l'auteur ne s'étend point. « La vie revient au cœur et le cœur voudrait l'amour en retour. » La tendresse réofferte se fige devant la tendresse refusée, à moins encore que les yeux déssillés ne regardent l'amour d'hier comme un mirage auquel ils avaient voulu croire et que l'épreuve de la solitude a dépouillé de ses magies.

La solitude n'est plus, ni l'amour. Rien que le vide et une espèce d'égarement affolé devant lui. « Ce qui m'accordait à toute chose s'efface chaque jour. Le don de joie m'est repris. Des épaisseurs se tissent à nouveau... Je ne savais pas le nom de ce qui, en moi, était venu, tel un rosier fleuri dans les éboulements et la lave. Ne vais-je pas garder cette lumière sur ma vie? N'y a-t-il que des compensations? » Ainsi s'effraie la mouche qui bute à la vitre. Dehors est la lumière, et l'air respirable, et la vie. Faudra-t-il perdre une paix si durement et si humblement trouvée? L'harmonie, l'union avec les êtres, les paysages et les choses, faudra-t-il les sacrifier à ces « épaisseurs » d'incompréhension que trameront les jours après les jours? *Seul l'amour*... offre un reflet tamisé de ces interrogations douloureuses, de cette quête de la vérité non plus à travers l'autre mais à travers soi, chemin besogneux de la mouche s'épuisant à briser le transparent obstacle.

(1) Édit. Plon.

« *Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.* » Cette pensée de Pascal, que Camille Belguise ne cite pas, la dépeint pourtant tout entière et éclaire son drame. Trop aimer un homme, un enfant, la nature, les bêtes, la vie, s'attacher avidement à toute chose dans une soif d'absolu, c'est forcément souffrir. Et si l'on porte en soi, jusqu'à l'incandescence, le sentiment de la dignité humaine considérée comme le plus grand bien, l'effondrement des illusions devient inéluctable. Révolte et condamnation s'expriment avec cette lucidité terrible des êtres qui, à propos de tout, s'interrogent ; et Camille Belguise est une analyste de race : « Être venu au monde avec une trop haute idée de l'homme et de la vie est une perpétuelle blessure ; on n'est jamais à l'échelle... Ce que je voudrais aimer en chacun, le plus humble peut le posséder : c'est une image non dégradée de l'homme... D'une manière ou d'une autre je n'aime pas voir diminuer l'homme et j'appelle injure basse et vulgaire toute atteinte à la fierté de l'âme... Ceux qui ne sentent pas le sacré en chacun, pour qui tout est objet, sont hors de l'humain. » D'où cette déchirante constatation au souvenir d'un conseil de sa grand-mère : « Ne laisse pas approcher de toi les choses laides... Je ne savais pas qu'il y en eut autant ! »

Les êtres, si présents dans les *Échos du silence*, comme rendus plus proches par la solitude, dans *Seul l'amour*..., au contraire, s'éloignent. « *Un seul être nous manque et tout est dépeuplé* » ; la proposition reste vraie si l'on entend *manquer* au sens de *faillir*. Aux âmes qui ont le grain fin, les manquements d'un seul apportent la dévastation totale : « La prière, qu'est-ce autre chose qu'aimer, dit Eugénie de Guérin. Cette phrase qui me surprend dans le dessèchement et la révolte, comme je la comprends. Elle a raison, la prière est amour, mais moi je ne puis plus aimer : les êtres ont tué mon amour. »

Comme les *Échos du silence*, plus peut-être encore par son accent assourdi et ses tristesses à demi-mot confiées, *Seul l'amour*... est le livre de quelques-uns. Une bouffée d'âme, en nos temps superficiels, qui donc en sait encore goûter les délicatesses? Le don de s'exprimer lui-même n'est pas offert tous les jours. Il faut pour écrire « un état d'ingénuité. On est parfois si loin de soi, si loin de tout ; trop proche d'une peine, cette ombre sur la vie ». Les ombres sur la vie n'ont pas manqué à cette sensitive qu'un rien devait brutaliser. Dès lors, en effet, il ne reste plus que des « compensations ».

L'appétit de bonheur très ardent en Camille Belguise, l'espérance *malgré tout*, irréductible au creux de sa détresse, la protègent contre une désagrégation totale. Le bonheur, si toujours il échappe — joie d'un moment qui ne saurait se prolonger — elle sait le découvrir et sous tous ses visages, le réchauffer sous son brûlant regard. Le bonjour d'un enfant, l'amitié d'un vieillard, l'éclat d'une fleur, la splendeur d'un été, le souvenir d'une mère, ces modestes clartés sur le quotidien ont pour elle d'infinies ressources. Comme sur les ruines on découvre avec émotion l'herbe qui s'obstine, on voit fleurir, sur les décombres de cette âme,

d'exquises et subtiles pensées. Une poésie sans afféterie, qu'un style admirablement accordé à la sensation répand tout naturellement, avive cette œuvre triste et transparaît sous la lassitude, en un constant effort pour la surmonter car « tout ce qu'on a surmonté devient joie ». Un chant lyrique s'élance et s'épanouit : « O beauté de la rose ardente enserrée dans un strass par la rosée, bijou scintillant du matin ; le soleil va lui rendre sa grâce vivante, son parfum. Les pétales ombreux gardent son cœur secret ; mais une abeille peut passer par les petites portes roulées. Merveille qui va mourir sous mon regard... Une sourdine dans l'air, un parfum fané, une mélancolie dans l'attente, l'automne est déjà sur les fleurs ; mais quelle splendeur encore, les dalhias rutilants, ces jaunes dorés et ces ors pâles, ces violets et ces mauves ; jusqu'au magnolia qui n'en finit pas de nouer ses coques de modiste, de répandre son parfum un peu maléfique. »

On voit pointer sous les larmes le tremblant sourire du consentement, la sagesse sous la révolte, le sursaut après la plainte. « Presque tout est de trop. Il y a le temps des acquisitions, le temps du dépouillement ; vient alors le temps de la connaissance... La vie transmise, l'amour donné et reçu, cette trace sur la terre, n'est-ce pas suffisant?... En fait, le bonheur nous a été « remis ». Il est la condition de l'équilibre, l'épanouissement, et une loi si naturelle que, devant les peines trop prolongées, il y a révolte des cellules, usure qui mène à la désaffection et à la mort. Et s'il nous paraît nécessaire de garder secrète toute détresse intime c'est que nous n'aimons pas notre faillite ; nous savons qu'elle cache des tares, une force destructive, un refus de l'être à exercer son pouvoir céleste : celui de susciter la Joie. »

« Le secret de la vie est la douleur », sans doute. Mais le jour aux reflets d'opale, mais la lumière après la nuit, mais le mystère accepté, ont des vertus consolantes car le tragique s'oublie devant la beauté.

GINETTE GUITARD-AUVISTE.

D'un livre à l'autre

ROBERT KEMP : AU JOUR LE JOUR. — HENRI GOUHIER : L'ŒUVRE THÉATRALE. — J.-F. GRAVIER : PARIS ET LE DÉSERT FRANÇAIS. — JACQUES DE LACRETELLE : PARIS.

Sous un titre très simple, M. Robert Kemp a rassemblé — ou plutôt il a laissé rassembler par des mains amies — un certain nombre des chroniques qu'il donna au *Temps* d'octobre 1929 au printemps 1940. Au jour le jour, elles commentaient, comme c'est la règle, un fait d'actualité, abordant, selon l'humeur de l'écrivain, les plus divers sujets. Aussi a-t-on pu les classer méthodiquement, le livre ne supportant pas « la désinvolture du journal ». Il en est qui traitent de poésie et de littérature, d'autres de morale et de philosophie. Certaines — pas assez nombreuses peut-être, mais il faut chercher ailleurs le critique et l'amateur de spectacles — parlent de théâtre et de musique. Il en est sur les femmes et sur la nature. Et certaines enfin ne portent pas rien du tout, comme dans la chanson, mais s'emparant de « faits divers », apportent impressions et réflexions d'un témoin à l'œil bien ouvert, à la déduction agile.

Brèves chroniques, dit l'auteur, et qui avaient pour mission d' « éclairer d'un sourire » l'austère première page d'un journal austère et qui se voulait tel. Étaient-elles vraiment brèves? Il faut tenir compte du format du journal et du « corps » dans lequel elles étaient composées. Pourtant il semble qu'aujourd'hui, nous ferions plus court. On ne redoutait pas, il y a vingt-cinq ans, que des articles, même légers, fussent quelque peu « étoffés ». On leur voulait de la forme et des formes. Du reste la comparaison n'a pas grande portée car la chronique n'est plus guère qu'un souvenir. Déjà, celle de Robert Kemp ne ressemble pas à celle de Wolf ou de tel habitué de Tortoni. Et c'est tant mieux. Toute brillante, elle est autrement solide. Aujourd'hui, on lit encore des « papiers parisiens » qui se réfèrent au genre par tradition. Mais ce ne sont plus que des billets, des « films ». La politique y a fait irruption souvent. Et Gérard Bauër reste à peu près seul, avec sa mélancolie estompée, son détachement amusé, son ironie sensible, puisant dans les trésors de sa riche mémoire et attentif à la vie qui passe, à refléter les instants et les visages en chroniqueur authentique.

Pourtant, la chronique représentait une forme éminente du journalisme. Pour plusieurs raisons, dont une semble capitale : c'est qu'elle exige au plus haut point cette faculté d'improvisation qui est sans doute le don essentiel du journaliste. M. Robert Kemp a très bien décrit dans sa préface le plaisir qu'il éprouvait

à écrire ses *Au jour le jour* (1)... « Pourchasser le sujet, en froissant les feuilles du jour, en rêver quelques minutes, laisser trotter la plume. » Et voilà ! Une attaque décidée. L'aisance, la facilité. Le plaisir de l'impromptu.

Entendons-nous. Cette facilité risquerait d'être bien vide ou insignifiante. On ne tire rien de rien. Ce serait ici le lieu de reprendre certains propos fameux d'Émile Ollivier sur l'art oratoire. Il signifiait en somme que si doué que l'on soit, il ne suffit pas d'ouvrir la bouche pour parler, pour bien parler avec logique et pertinence. Il y faut encore de la réflexion préalable, la possession du sujet traité. Alors seulement on peut se laisser aller. Sinon, on risque fort d'entasser erreurs et platitudes.

De même, pour « trousser », comme on dit, ces articles rapides qui se jouent et chatoient autour d'un événement souvent bien mince, d'une idée gracile, le brio, la légèreté, l'esprit même — si le Ciel vous en a pourvu — ne suffisent pas à parer à tous périls. Une culture solide et étendue reste la meilleure garantie. Elle apporte de la consistance à ce qui pourrait n'être qu'une mousse évanescente. Celle de Robert Kemp éclate dans ces pages. Avec ce don justement de l'improvisation. En dépit du temps écoulé on perçoit l'alacrité avec laquelle elles furent écrites sur quelque coin de table de rédaction. Et l'on pense qu'il eût été dommage qu'elles ne fussent pas recueillies. Ainsi, lorsqu'on écoute Marcel Dupré, déplore-t-on l'existence si brève de certaines pièces nées sous ses doigts à l'orgue.

L'œuvre éphémère de plus d'un journaliste aurait sans doute mérité d'être, par quelques morceaux choisis, préservée de l'oubli absolu. Qui nous donnera une anthologie où reparaîtraient Capus, Maret, Harduin, Chaumeix et tels grands reporters? Ce n'est qu'un vœu, hélas ! Les morts vont vite. De plus en plus vite.



Notre collaborateur Henri Gouhier a déjà consacré au théâtre deux importants essais. Dans son dernier livre, *l'Œuvre théâtrale* (2), il se propose d'étudier l'œuvre que crée le dramaturge et qui va d'ailleurs lui échapper pour passer aux mains du metteur en scène et du comédien qui la « recréeront ». Avec la participation du spectateur qui n'est pas peu. Car une pièce est faite pour être jouée. C'est un axiome qu'il ne faut jamais oublier. Quelles que soient les qualités qu'elle puisse avoir, elle n'existe vraiment, elle n'est vraiment une pièce que par la représentation. Les réactions du spectateur, son adhésion, ses résistances ou son refus sont donc de la plus haute importance. Et comme disait Maurice Donnay au lendemain d'un demi-succès : « Il y a des soirs où le public n'a pas de talent ! » Justification spirituelle, mais peut-être pas absolument convaincante.

Étant avant tout action, l'œuvre théâtrale est mouvante. Aussi

(1) Édit. Albin-Michel.
(2) Librairie Flammarion.

M. Gouhier se réfère-t-il dans son essai au bergsonisme. Celui-ci ne pose-t-il pas en principe que la fonction primordiale de la philosophie est de mettre l'esprit en état d'appréhender ce qui change?

Cette « philosophie de la mobilité » qui associe la pensée et le mouvant, qui a essayé, comme le dit M. Gouhier, « de penser l'acte créateur », n'est-elle pas particulièrement propice à l'étude d'une œuvre où tout est mouvement? Sans pour autant que cette utilisation de la théorie bergsonienne de la connaissance et du « schéma dynamique » implique qu'on suive entièrement Bergson dans le développement de sa pensée.

Aussi bien la *Poétique* d'Aristote se trouve aujourd'hui dépassée. Les philosophies de notre époque, par l'importance qu'elles attachent à la notion de personne, à la fonction créatrice de la personne, à l'historicité de l'existence, débouchent naturellement sur le théâtre où des personnages trouvent la vie, existent indépendamment de leur auteur. « Ce n'est point par hasard, observe M. Gouhier, que Nietzsche réfléchit sur la tragédie et Bergson sur la comédie... que Gabriel Marcel et Jean-Paul Sartre sont à la fois philosophes et dramaturges. »

En fait, la pensée contemporaine semble dans une certaine mesure prédestinée à l'étude du théâtre. De celui-ci M. Gouhier retient les origines religieuses. Évidemment il est aujourd'hui fort éloigné de cette source. Mais il n'en continue pas moins à divertir et à dépayser — à dépayser par la transformation de l'acteur qui rend présent un personnage, grâce à la complicité du spectateur qui les identifie l'un à l'autre. C'est en lui-même, dans une finalité proprement dramatique, que le théâtre trouve sa perfection. « Faire exister des personnages imaginés, dit M. Étienne Souriau, est le triomphe du théâtre. » Mais il est vrai que tous les personnages de théâtre ne sont pas doués de la vie au même degré. Jouvet a bien montré que certains ne doivent d'exister qu'au comédien. D'autres, au contraire, vivent indépendamment de leurs interprètes. Et c'est ce qui permet à ceux-ci d'en donner des versions différentes, chacun selon ses moyens propres, l'idée qu'il s'en forme, la complexité même du personnage permettant de l'aborder sous des points de vue fort divers.

M. Henri Gouhier insiste sur la différence entre l'action et l'intrigue. Il appartient à celle-ci d' « assurer le passage du drame schématique au drame réel ». En effet, l'action n'est qu'un schéma. Ses personnages doivent prendre la consistance des êtres réels. La pièce n'est pas faite. Pour qu'elle le soit, il faut que le schéma s'amplifie, s'étoffe de péripéties, qu'il devienne une histoire qui se noue et se dénoue, qui a une durée. *Bérénice* tient tout entière dans le *Invitus invitam.* Mais il fallait autre chose à Racine pour faire de trois lignes de Suétone une tragédie en cinq actes.

Action et intrigue se mêlent pour constituer la structure de l'œuvre théâtrale. Encore faut-il montrer quelque prudence. Parfois l'intrigue se suffit. *L'Étourdi* en est la preuve. De ces deux éléments structuraux on peut tirer un principe de distinction entre les œuvres théâtrales et les classer en pièces d'action et en

pièces d'intrigue. Faut-il en outre établir entre elles une hiérarchie, et proclamer la supériorité de telle ou telle en fonction de considérations morales ou sociales? C'est à un critère exclusivement théâtral que M. Gouhier propose d'avoir recours. Dans certaines œuvres l'auteur a réussi à créer des personnages ayant « une épaisseur biographique » — et qui, dans l'historicité de leur existence, vivent à la fois comme type et comme personne. Ce sont ces œuvres qui se situeront au sommet.

Le livre de M. Henri Gouhier, extrêmement dense dans la relative brièveté de ses proportions, apporte une abondante matière à réflexions. Il est de ceux qui excitent l'esprit et, par les hypothèses qu'ils avancent, ouvrent des voies.



L'expression « désert français » est, grâce à M. Gravier, passée dans le langage. Chaque fois qu'on oppose la capitale hypertrophiée au reste du pays, elle vient à l'esprit. Si M. Gravier a cru pouvoir la reprendre pour la nouvelle édition de son livre, *Paris et le désert français* (1), c'est qu'il l'estime toujours actuelle. Pourtant, depuis que celui-ci parut, en 1947, on peut dire qu'un assez grand nombre de choses ont changé. Les thèses soutenues par M. Gravier ont frappé l'opinion, ont conquis l'intérêt d'un public étendu. Dans l'ensemble — et théoriquement — il a gain de cause. Et sur le plan des faits une politique de décentralisation a été esquissée, que des initiatives privées, au lendemain de la guerre notamment, ont renforcée. Il y a peu de semaines un projet était avancé pour donner vie à une vingtaine de capitales régionales.

Ces tentatives cependant restent assez timides. Cette politique manque de rigueur et de continuité. Les résultats sont jugés par M. Gravier insuffisants. Et c'est pourquoi, remaniant son livre, serrant l'actualité, apportant à sa démonstration des faits et des chiffres nouveaux, il revient à la charge. La transformation qu'il préconise dans l'aménagement du territoire français ne sera pas obtenue par quelques demi-mesures, par des rectifications, des palliatifs. Le terme « réforme de structure » prend là tout son sens. Car c'est bien la structure même du pays, modelée par des années de centralisation unitaire, qu'il s'agit de rénover. Une politique d'aménagement du territoire est avant tout « une œuvre d'éducation et d'incitation ». Ce ne sont pas les lois et les décrets qui en sont les plus puissants moyens, tout utiles qu'ils sont. Quel est le but de cette politique? Mettre en harmonie la géographie humaine et économique de la France avec la distribution des ressources. Et aussi une diversité économique et sociale qui équilibre les communautés humaines. L'entreprise réclame beaucoup de souplesse, le respect des réalités, la méfiance envers les idées reçues.

La « congestion » parisienne est le principal obstacle. Il importe donc de déconcentrer et de décentraliser. L'organisation administrative et territoriale de la France est inadaptée aux techniques

(1) Librairie Flammarion.

modernes. Elle est incompatible avec l'épanouissement des initiatives locales ou régionales. Remembrement communal, modification de la répartition cantonale, maintien des arrondissements où l'auteur voit, à l'âge de l'automobile, un élément d'administration « à l'échelle humaine », une base possible de la modernisation provinciale, constitution enfin de régions qui soient des ensembles équilibrés territorialement et démographiquement, mais qui n'implique pas, sous réserve de quelques retouches, la suppression des départements, telle se présente cette refonte administrative.

L'organisation régionale dont elle est le point de départ se relie à quantité de problèmes que M. Gravier étudie tour à tour : agricoles et industriels, mythe des grands travaux, centres scientifiques, limites de la croissance urbaine, recherche d'un équilibre ville-campagne, problèmes démographiques enfin.

Portant ses regards au-delà de la France, l'auteur consacre son dernier chapitre aux espaces politico-économiques européens et aux liens internes qui peuvent unir les États à l'intérieur de chacun et il achève son tour d'horizon en considérant l'avenir du continent africain dont la mise en valeur lui paraît devoir être l'œuvre d'une fédération eurafricaine. Il y a un siècle, Proudhon annonçait l'ère des fédérations. M. Gravier la croit venue. Mais elle postule pour s'insérer dans la réalité historique, une réforme institutionnelle profonde. Et non moins importante, plus difficile peut-être, une réforme intellectuelle. Car qu'il s'agisse de décentraliser la France ou de construire l'Europe, ce sont des modes de penser qu'il est nécessaire de changer.



Si l'on veut décongestionner Paris et empêcher l'accroissement de sa population, alors il faudrait empêcher la lecture des trente pages que M. Jacques de Lacretelle a écrites en introduction à une centaine de photographies où Jacques Baras a fixé les aspects de la capitale (1). Le romancier de Silbermann témoigne en effet dans cette préface d'un enthousiasme qui n'est certes pas fait pour détourner de « monter à Paris » ceux qu'on voudrait dissuader de cette aventure.

La joie de vivre s'inscrit à chaque pas dans cette ville et aimer Paris, affirme M. de Lacretelle, c'est avant tout « flairer cette joie de vivre dans le passé comme dans le présent ». Car admirer Paris est facile. L'aimer c'est autre chose, c'est un art. Il demande de la patience. On ne s'en rend pas maître instantanément. Certes il peut y avoir le coup de foudre. M. de Lacretelle, à coup sûr, ne le nierait pas. Il y en a plus d'un exemple. Mais il faut du temps et de la persévérance pour recevoir les délectations promises. Fargue, piéton illustre, repartait sans cesse en quête. Comme lui, il faut rechercher les moments où fleurit le mieux cette joie de

(1) Albums des Guides Bleus. Hachette.

vivre, connaître l'heure où, comme dit M. de Lacretelle, « le bon film passe dans chaque quartier ».

La Seine, rivière nonchalante, « à la fois paisible et active », voilà l'un des grands attraits, des enchantements de Paris. Il en est un autre : c'est la jeunesse qui y vit, qui y prend conscience d'elle-même.

A larges traits M. de Lacretelle retrace l'histoire de la grande ville à laquelle chaque quartier a contribué. Au passage, il s'arrête devant les monuments, les églises, les musées, les théâtres, les arbres même, cèdre du quai des États-Unis dont Flaubert et France ont parlé, marronniers de l'avenue Georges-Mandel ou paulownias qui entourent Saint-François Xavier. C'est toute une « vie aventureuse et légère » qui surgit sous les yeux du promeneur, et des drames et des épisodes bouffons et des faits héroïques.

Ce bref récit s'épanouit, si l'on peut dire, dans la suite de vues qui nous replacent sous les yeux des paysages urbains. Il en est de fameux, il en est de moins connus, il en est d'inattendus. Leur déroulement réveille parfois de merveilleux souvenirs et quand on ferme le livre, nous laisse de Paris, une vision renouvelée.

ROGER DARDENNE.

Les livres religieux

Quelques ouvrages majeurs émergent dans le foisonnement des livres religieux. Ils répondent à des questions essentielles que l'honnête homme se pose aujourd'hui.

F. BERGOUGNIOUX, *la Préhistoire et ses problèmes* (1).

Croyant ou non, l'homme s'est de tout temps penché sur son passé, sur ses origines, pour y déceler quelque indice sur sa place, son rôle dans le monde et dans l'histoire. Est-il un accident dans ce monde en devenir, ou en est-il l'explication, capable d'infléchir l'histoire?

Le Père Bergougnioux, qui unit la science théologique à l'érudition du géologue, répond à ces questions avec une probité qui, loin d'être froide, se souvient sans cesse, au cours des analyses les plus techniques, de l'enjeu de sa démonstration.

« Prophète du passé », selon le mot de Pierre Termier, l'éminent géologue esquisse d'abord la succession des grands événements du monde physique qui influencèrent la vie de nos lointains ancêtres. Puis il répond à la question au sujet de la durée des temps préhistoriques. Dans ce contexte, l'auteur cite la genèse humaine.

La lignée des Hominidés qui prépare l'espèce humaine, possède une très longue histoire, longue de milliards d'années. L'hominisation, par contre ne remonte guère au-delà d'un million d'années. Dans cette préhistoire, qui prépare son berceau, apparaît finalement l'homme. Le passage des hominiens à l'*homo sapiens* n'est pas encore découvert, faute de chaînons-témoins.

De l'homme constitué, le Père Bergougnioux déroule les étapes successives, du Sinanthope au Néanderthalien, nos authentiques ancêtres, capables non seulement de fabriquer une industrie diversifiée mais de réfléchir sur leur action. Puis il parcourt les périodes du Paléolithique, pour aboutir finalement à la préhistoire, où l'homme prend conscience de la valeur de la terre.

Cet aperçu rapide ne peut rendre la qualité de l'étude, où le savant se double d'un poète, merveilleux prophète de nos origines.

L. CERFAUX et J. TONDRIAU, *le Culte des souverains, dans la civilisation gréco-romaine* (2).

Ce livre n'est pas une histoire vulgarisée. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les soixante-quinze pages de bibliogra-

(1) Paris, 1958, librairie Fayard.
(2) Desclée, Paris-Tournai, 1958. Bibliothèque de théologie.

phie, augmentées *in extremis* de quelques annexes, et les cinquante pages de tables, pour s'en convaincre. A dire vrai, ce livre n'a pas exactement sa place dans une « bibliothèque de théologie », puisqu'il y est question de religion païenne. Le culte des souverains y est cependant étudié, plus particulièrement en fonction de la concurrence qu'il présente pour le christianisme. Héritiers de la religion juive, les chrétiens n'ont pas manqué de vivre le conflit, qui déjà avait opposé leurs ancêtres aux rois de Syrie, plus particulièrement à Antiochus Épiphane. Nous trouvons visiblement les traces de cet ancien antagonisme dans le livre de l'Apocalypse. La liturgie céleste qui s'adresse au Roi des rois veut nettement s'opposer aux revendications idolâtriques d'un Domitien.

Les Romains n'étaient pas seuls à diviniser leurs souverains. Pareil culte a subsisté jusqu'à nos temps, au Japon. C'est en Orient aussi qu'il prit naissance. Nos auteurs, M. Tondriau, l'historien de l'entreprise, surtout, étudie ce culte chez les voisins de l'ancien Israël : l'Égypte, la Mésopotamie, la Perse, les Hittites, les Phéniciens et les Cananéens. Étude passionnante, parce qu'elle éclaire sans cesse, par une lumière indirecte, l'histoire du peuple de la Bible, sans cesse menacé de la contamination des grands voisins, avec lesquels il fallait composer, parfois s'allier.

En Grèce, le culte du roi paraît dès Homère et se maintient tout au long de la période classique, macédonienne et hellénistique. Il persécute le judaïsme, et nous retrouvons sa pression dans les livres inspirés, et jusque dans le style de la poésie hébraïque. Les hymnes d'intronisation des souverains marqueront de leur empreinte les psaumes royaux, par exemple.

Plus proche de l'histoire chrétienne, principal concurrent de la foi au Christ Seigneur, Rome magnifie l'Empire, à l'image de ses devanciers, par le culte d'Auguste et de César, pierre fondamentale de sa religion politique. Mythe et mystère s'affrontent entre l'Empereur et l'Église, entre le Souverain divinisé et le Christ Seigneur. Dans cette lutte gigantesque, les chrétiens, avec réserve mais avec fermeté, défendent le culte de leur Dieu. S'ils empruntent parfois le vocabulaire, les idées et les pratiques liturgiques au milieu dans lequel ils vivent, comme plus tard ils construiront les églises byzantines avec les pierres des temples païens, à Délos, par exemple, ils ne sont jamais dupes. Ils savent inconciliables les deux cultes, et pour le prouver subiront la persécution, pour témoigner à la barre des Césars, que seul leur Christ est Seigneur et Fils de Dieu.

J. Daniélou, *Théologie du judéo-christianisme* (1).

La foi chrétienne, telle que nous la connaissons, s'exprime avec les mots et les catégories mentales de la civilisation gréco-latine. On serait tenté de croire qu'il en a toujours été ainsi et qu'il en sera ainsi à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Or,

(1) Desclée, 1958, 460 pages.

le Père Daniélou montre que la révélation chrétienne a connu d'abord une formulation judéo-chrétienne. Attention, il ne faut pas lui faire dire une vérité de La Palice : tout le monde sait que les auteurs du Nouveau Testament sont imprégnés de souvenirs de l'Ancien Testament. Il s'agit d'autre chose. Il s'agit des catégories mentales — pour nous extrêmement étranges — du judaïsme contemporain des origines chrétiennes, et ces catégories sont celles de l'apocalyptique. Nous avons affaire non à une théologie conceptuelle, mais à une *théologie visionnaire.* Et c'est pourtant la foi authentique (nettement distincte des différentes gnoses hétérodoxes qui utilisent les mêmes catégories mentales), c'est la foi authentique, celle d'hier, d'aujourd'hui et de toujours, qui emprunte ces formes si étrangères à nos habitudes.

Donnons quelques exemples.

Le Verbe de Dieu se manifeste à travers la vision de l'Archange Michel, et l'assimilation est si poussée que, dans certains textes, Michel devient un nom du Christ. Parallèlement, il y a, surtout dans la scène de l'Annonce à Marie, une identification de l'Archange Gabriel avec le Saint-Esprit.

Avant que saint Jean n'élabore la notion théologique du Verbe, les chrétiens hypostasient le Nom de Dieu : le Nom s'est fait chair, telle aurait été leur formule de l'Incarnation.

Et celle-ci est décrite comme une descente mystérieuse à travers les sept cieux, où le Fils éternel, pour garder l'incognito, recourt à une sorte de mimétisme, adoptant successivement les « apparences » de chaque catégorie d'Anges.

Le recours systématique au merveilleux devient souvent une manière d'exprimer la divinité de Jésus : ainsi, l'étoile des Mages, que l'Évangile de Matthieu, signale sans insister, se présente, dans les textes judéo-chrétiens, comme une sorte de super-soleil éblouissant.

Quant au baptême de Jésus, il évoquera déjà, sur des coordonnées cosmiques, tout le mystère de la Rédemption : Jésus descend dans les eaux profondes du Jourdain, comme il descendra dans les abîmes de la mort, pour engager la lutte contre les Forces du Mal. Le feu apparaît dans les eaux, et c'est le feu du Jugement. Quand Jésus remonte sur la rive, c'est déjà la Résurrection. On comprend, dans ces conditions, que la liturgie judéo-chrétienne ait donné tant d'éclat à la fête du baptême de Jésus.

La croix n'apparaît jamais autrement que glorifiée : elle sort du tombeau avec le Christ ressuscité, elle est vivante et lumineuse au point de devenir, dans certains textes, un dédoublement du Seigneur lui-même. A la Parousie, elle reviendra à l'Orient, précédant le Juge : c'est pour cette raison que les judéo-chrétiens dessinaient une croix *sur la paroi orientale* de leur demeure. Par ailleurs, la croix est souvent interprétée comme signe cosmique, faisant l'unité de toutes les parties du monde.

Notons que cette première génération chrétienne est fortement millénariste : elle attend, à la fin du monde, d'abord une résurrection des justes qui mèneront une vie terrestre heureuse pendant

mille ans, puis viendra la résurrection générale, le jugement et le passage des justes à l'état céleste.

On ne peut donner ici que quelques échantillons de cette « théologie » originale, dont les survivances sont nombreuses dans nos formules et nos rites. On voudrait renvoyer une large fraction du public au livre lui-même. Malheureusement celui-ci est d'une lecture souvent pénible, à cause des innombrables citations et discussions de textes. Il reste un ouvrage pour spécialistes. Mais le Père Daniélou ne manquera pas, nous l'espérons, de vulgariser prochainement les résultats les plus solides de ses recherches, et de montrer alors leur fécondité pour l'intelligence du Donné révélé.

STANISLAS GIET, *l'Apocalypse et l'histoire* (1).

Parmi tous les livres de la Bible, l'Apocalypse apparaît comme l'un des plus mystérieux. Pour en trouver la clef, il est indispensable de connaître la littérature apocalyptique avec sa singulière imagerie, mais de tenir compte en même temps des circonstances historiques, de la persécution plus particulièrement, qui mit aux prises l'Église naissante et l'Empire, le culte du Christ et le culte des Souverains.

Sur toutes ces composantes les auteurs sont d'accord aujourd'hui. Peut-on aller plus loin? Ici commence la recherche de l'abbé Giet, professeur à l'université de Strasbourg. Il a découvert une lumière nouvelle qui jette sa clarté sur le terrain. Flavius Josèphe, l'historien juif contemporain du Christ, raconte dans la *Guerre juive*, l'expédition entreprise par le légat Cestius, apportant en Palestine des troupes des bords de l'Euphrate. Il existe une coïncidence étonnante entre les événements racontés par Josèphe et les fléaux dont parle l'Apocalypse. Il y a symétrie entre le récit de Josèphe, qui raconte la campagne en trois phases, dont la première dura cinq mois tout comme le fléau des sauterelles dans l'Apocalypse. Symétrie entre les cavaliers venus de l'Euphrate et ceux dont parle la vision de Jean.

Parallélisme, qu'il serait possible de poursuivre, dont l'abbé Giet fait un inventaire minutieux. Il est indubitable que ces rencontres ne peuvent guère être fortuites et qu'elles permettent d'expliquer certaines allusions, jusqu'à présent inexpliquées.

Ces sources littéraires de l'Apocalypse, qui éclairent sa composition, ne touchent, est-il besoin de le souligner, aucunement à la valeur inspirée du récit et au donné révélé lui-même. Ce dernier n'est pas lié à l'histoire, qui le véhicule, mais demeure transcendant. Il faut savoir gré à l'auteur de permettre de mieux cerner la part de l'homme, dans la rédaction du message qu'il reçoit de Dieu.

(1) Paris, Presses universitaires, 1958.

M. du Buit, *Géographie de la Terre Sainte* (1).

Le travail de la Bible de Jérusalem une fois achevé, les traductions des livres sacrés se prolongent d'une nouvelle série de volumes qui permettront de mieux pénétrer le texte lui-même. Si précieuses que soient les introductions et les notes de la Bible de Jérusalem (et nous avons eu l'occasion de dire tout le bien que nous en pensions), elles demeurent courtes pour une intelligence approfondie du texte. Les livres de la collection nouvelle s'efforceront de reprendre et de développer ces études, afin de faciliter l'étude que réclame la lecture du texte sacré.

La Palestine est d'abord une terre : la Terre promise. L'étude de cette terre permet de mieux comprendre la Bible, née de ce terroir, liée à cette géographie. L'auteur, professeur à l'École biblique de Jérusalem, nous décrit le grand relief, le réseau hydraulique, les limites naturelles de la Palestine, qui recouvre les deux États actuels de la Jordanie et d'Israël. Il en décrit le climat : le rythme des saisons, les vents, les pluies, la température. Puis la géologie, depuis les roches secondaires jusqu'au quaternaire.

Les zones de végétations sont très diverses, elles vont de l'agriculture méditerranéenne, à la production de la steppe, des animaux domestiques aux animaux sauvages. La démographie est fortement marquée par cette diversité de zones, qui explique l'existence, ou mieux la coexistence des nomades et des sédentaires, des fils d'Abel et de Caïn. Les cantons naturels de la Palestine se distribuent les confins libano-galiléens, la Basse-Galilée, la Montagne du Carmel et ses annexes, la plaine côtière, le Negheb et la Transjordanie.

Dans ce contexte géographique, le Père du Buit situe l'histoire du peuple d'Israël, depuis les migrations des patriarches, jusqu'à la constitution du royaume. Il en dénombre les habitants, les fils de Jacob, les autochtones, chassés par les Hébreux, qui exerceront une incessante pression et une délétère influence sur le peuple de Dieu.

Le livre est volontairement démuni de tout appareil critique, aucune note, aucune référence autre que celles qui concernent le livre sacré lui-même. Des cartes soigneusement dressées permettent de suivre sans cesse le texte lui-même. Peut-être eût-il été utile de donner une courte bibliographie à ceux qui voudraient prolonger l'étude. Il reste que le livre fournit au lecteur un instrument de première main pour lire fructueusement le livre sacré.

P. Rondot, *l'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui* (2).

Ceux qui ont lu de Pierre Rondot *les Chrétiens d'Orient* ont apprécié sa connaissance du monde oriental, de l'Asie Mineure à l'Afrique du Nord. Ils savent aussi sa manière de traiter une ques-

(1) Paris, édit. du Cerf, 1958. Un volume et une pochette de cartes.
(2) Paris, édit. de l'Orante, 1958.

tion toujours complexe, où les intérêts partisans des uns, les jugements affectifs des autres vicient sans cesse les données du vrai problème.

Nous assistons à un réveil de l'Islam. Il explique en grande partie les questions internationales qui secouent le Moyen-Orient. Il joue une importance de premier plan dans les territoires de l'Afrique du Nord. Pierre Rondot nous décrit ce phénomène politique et religieux.

Il est d'abord essentiel de ne pas confondre Musulmans et Arabes : il existe des arabes chrétiens, il existe des musulmans qui ne sont pas arabes. Où se trouvent les Musulmans aujourd'hui, quels sont leurs hauts lieux, de quels ferments est chargée leur politique intérieure? L'auteur répond d'abord à ces questions du seuil.

L'Islam d'aujourd'hui est tributaire d'une foi, d'un livre, le Coran, qui ont forgé l'âme musulmane, rythmé sa vie, inspiré sa religion. A partir d'une racine unique a poussé un arbre, aux branches multiples, composées de sectes et de confréries, influencées aujourd'hui puissamment par les mouvements nationaux. Cette fermentation explique en partie les mouvements et les tendances de l'Islam moderne, l'association des Frères musulmans comme celle des Uléma algériens.

L'auteur, en journaliste avisé, termine son ouvrage par la Turquie, qui est musulmane, sans être arabe, ce qui explique en partie son attitude politique vis-à-vis du Moyen-Orient qu'elle a gouverné et dont les soubresauts sont liés à son départ. Les musulmans qui vivent dans l'orbite soviétique, enfin, sont un des cas les plus curieux. Ils ont presque une valeur prophétique : ils montrent ce qu'il pourrait en advenir, si les pays arabes subissaient l'encadrement communiste, ce qui disparaitrait de sa foi, combien le problème religieux est intimement lié à une question sociologique.

L'intérêt majeur du livre de Pierre Rondot n'échappe à personne, qui s'efforce de comprendre la problématique politique actuelle et le rôle central qu'y joue l'Islam de Mahomet.

A. HAMMAN.

Les essais

CLAUDE LÉVI-STRAUSS : ANTHROPOLOGIE STRUCTURALE. — GASTON BACHELARD : LA POÉTIQUE DE L'ESPACE

CLAUDE LÉVI-STRAUSS : *Anthropologie structurale.*

Dans *Anthropologie structurale* (1), Claude Lévi-Strauss a réuni dix-sept articles. Tantôt ces articles résument des enquêtes menées sur le terrain, par exemple l'organisation sociale des tribus du Brésil central et oriental ; tantôt ils analysent et classent des mythes, par exemple la légende d'Œdipe que l'auteur rapproche de l'imaginaire des Indiens Pueblo comme si toute la pensée des hommes se mettait dans les mythes et refaisait ce qu'elle a fait (2) ; ou encore, ces textes précisent la mission de l'ethnologie si elle veut perdre son caractère hybride et équivoque d'investigation des sociétés dites primitives pour faire la synthèse des observations les plus décentes et les mieux déterminées sur toutes les sociétés, même les sociétés modernes, où les rapports entre les individus sont d'autant plus difficiles à saisir qu'ils s'élaborent dans une organisation sociale très complexe et le plus souvent inconsciente.

Ces différentes études sont groupées sous les titres suivants : *Histoire et ethnologie. Langage et parenté. Organisation sociale. Magie et religion. Art.* Enfin, *Problèmes de méthode et d'enseignement de l'Anthropologie.* Et si l'étude se déplace ainsi des institutions à la pensée mythique, puis à la méthode, c'est que l'auteur cherche à cerner une même réalité, difficile à définir, et qui est pourtant à l'œuvre dans toutes les sociétés humaines aussi bien pour l'échange des valeurs économiques, pour établir les règles du mariage, que dans la mise en place de ces visions du monde que sont les mythes. L'anthropologie telle que l'applique Lévi-Strauss, s'efforce de comprendre l'homme total, en faisant le tour de toutes les expériences sociales de l'homme. Mais comme c'est l'observation la plus concrète qui permet d'établir les lois les plus générales, l'analyse structurale répond à ce souci de saisir l'essentiel à travers la masse écrasante et désordonnée des documents. Cette unité, cette logique interne des phénomènes, Lévi-Strauss la cherche dans la linguistique moderne, à la fois parce qu'elle est la plus évoluée des disciplines humaines et parce que les langues sont des ensembles de systèmes composés d'éléments, les phonémes, élaborés dans la pensée inconsciente, et qui ne prennent signification que par leurs relations structurales.

(1) Édit. Plon.

(2) Cf. p. 229 «... Ces mythes, en apparence arbitraires, se reproduisent avec les mêmes caractères, et souvent les mêmes détails, dans diverses régions du monde. »

Ces sons seuls demeurent des rébus tant que des ensembles linguistiques *arbitraires* n'ont pas donné corps à ces éléments. On retrouve ici les idées de Ferdinand de Saussure qui, de 1906 à 1911, professa, à Genève, un cours de linguistique générale. Saussure d'une part eut l'originalité de concevoir la *langue* comme un produit social de la faculté du langage : les sons n'ont aucune valeur significative en eux-mêmes, — ce qui contredit les hypothèse des philosophes du langage affirmant que les divers sons possèdent une affinité naturel avec tel ou tel sens ; en fait, selon de Saussure, ils ne prennent un sens que par la manière dont ils sont combinés dans un système articulé qui relève d'un domaine intermédiaire entre la pensée et le bruit matériel. D'autre part ces fonctions, dont l'exercice assure la cohésion de la langue, ont valeur de signes, et comme tout signe n'a de sens que s'il renvoie à la totalité des symboles, c'est toute « *la vie des signes au sein de la vie sociale :* rites, coutumes, mythes, qui doivent ici être considérés comme des « *catégories universelles de la culture* » et qui nous apparaissent comme se développant sans cesse, différentes selon les sociétés, précisément parce qu'elles se trouvent déformées et comme perdues dans les traces d'une révolution organique où seule la considération de l'ensemble remet un peu d'ordre. D'où la tentative de « Restructuration » entreprise par Claude Lévi-Strauss qui étudie les mythes selon le double point de vue, les deux temps de la linguistique : tantôt *linguistique synchronique* qui considère l'aspect statique du langage à un moment donné ; tantôt *linguistique diachronique* qui considère ces éléments tous ensemble comme liés par une harmonie interne exprimant la réalité intérieure à l'homme en même temps que la gamme de ses possibilités.

Donc une projection symbolique est à l'œuvre dans presque tous les comportements étudiés ici, — projection qui unit les hommes les uns aux autres et fait de la communication la loi fondamentale des sociétés. Mais comme ces fonctions d'échange ont pour effet d'insérer l'individu dans la masse du groupe ou d'une société, elles sont acceptées inconsciemment ou généralisées de telle manière qu'il est bien difficile d'en saisir les ressorts. Il faut alors atteindre la structure inconsciente de l'esprit, sous-jacente à chaque institution, pour obtenir un principe d'interprétation valable pour d'autres institutions et d'autres coutumes. L'anthropologue, pareil au psychologue, s'efforce de provoquer la transformation du contenu particulier des sociétés en telle forme spéciale du secret humain. Les systèmes de parenté, la variété des formes artistiques, le décousu apparent des mythes, tous ces aspects accidentels des institutions ou de la culture, qui ont l'air de fléchir chaque société sous son originalité, sont en fait le produit d'une activité générale qui s'ignore et que l'anthropologue a pour tâche de saisir danse son fonctionnement essentiel.

Et Lévi-Strauss montre ici, comme il l'a fait dans sa thèse sur *les Structures élémentaires de la parenté* (1), que les usages sont en corrélation les uns avec les autres. Réglée par des relations, dont

(1) Édit. P.U.F.

le nombre est relativement restreint, chaque société sait à sa manière ce que parler veut dire. Cette logique interne aide à recomposer des traits caractéristiques de la structure élémentaire de l'homme ; traits qui sont ensuite transposés, traduits différemment selon les exigences culturelles et sociales des divers groupes. Le mythe par exemple, est assimilé ici à un langage acquerrant, de par son utilisation, des propriétés spécifiques. Il est composé alors d'unités constituantes analogues aux phonèmes, mais infiniment plus complexes. La méthode de Lévi-Strauss consiste à analyser chaque mythe en résumant son histoire et en cherchant la constante d'une expression mythique à une autre. On voit ainsi apparaître de grandes unités qui ne sont pas envisagées comme des éléments isolés, mais comme des compositions, des transcriptions différentes, et qui sont en nombres limités d'ailleurs. Chacune de ces transcriptions constitue en outre un univers de règles qui, dans d'autres domaines, économiques ou artistiques, peuvent avoir leur répercussion.

L'anthropologie de Lévi-Strauss part au fond de cette constatation que la plupart des formes de la vie sociale se présentent comme des rapports qui ont tendance à s'organiser en systèmes plus ou moins complexes et recouvrent l'activité humaine envisagée sous ses aspects les plus divers et à tous les moments de son histoire. L'étude comparative des formes de vies singulières étant toujours le moyen de retrouver ces caractéristiques de l'ensemble de l'humanité.

Dans *Tristes Tropiques* (1), son ouvrage précédent, Claude Lévi-Strauss constatait que les populations primitives sont appelées à se transformer ou à disparaître. L'ethnologie, privée de ses laboratoires et de son champ d'application était donc, elle aussi, condamnée à disparaître ou à se renouveler. C'est le programme de ce renouvellement que trace *Anthropologie structurale*, et cette fois encore, l'auteur constate que les observations recueillies par l'ethnologie contemporaine sont aussi insuffisantes pour nous révéler les données du mystère humain, que les informations sur les corps célestes, dont disposaient les Babyloniens, pour établir notre physique cosmique contemporaine. Comment alors ajuster les techniques d'observation à un cadre théorique qui est très en avance sur elles? Comment appliquer les méthodes et l'esprit de la discipline ethnographique aux sociétés les plus évoluées? Il y a là un programme immense que Lévi-Strauss dégage dans ses grandes lignes et dont il nous donne plusieurs exemples souvent persuasifs.

GASTON BACHELARD : *La poétique de l'espace* (2).

Né en 1884, professeur à la faculté de lettres de Dijon, puis à la Sorbonne, membre de l'Institut, Gaston Bachelard est à la fois physicien et philosophe. Voilà plus de vingt-cinq ans qu'il publie

(1) Édit. Plon ; collect. *Terre humaine*.
(2) Édit. P.U.F.

alternativement des ouvrages sur le « Nouvel esprit scientifique » ; ouvrages où il étudie, en fonction du progrès des sciences, le développement de la méthode et l'enrichissement de l'esprit qui, pour faire face à des expériences de plus en plus précises et complexes, doit se renouveler, comme toute machine à vivre ; puis d'un autre côté, et pour son délassement, des œuvres où il analyse le monde des apparences ou, si l'on veut, des choses ; monde, grâce à la collaboration des poètes, tout chargé de valeurs primitives traduisant les multiples possibilités de l'imagination. Ordre que Gaston Bachelard appelle *le relief du psychisme humain*, car l'imagination n'a d'autre fin qu'elle-même et referme sur l'homme le cercle des apparences ; d'où cette dynamique immédiate de l'image qui nous émeut parce qu'elle est formée à notre ressemblance. Platon disait que l'œil est solaire « *recueillant la lumière, il a la forme d'un soleil* », et Jean Wahl commentant Platon dit que :

La chose fait l'esprit, que la lumière fait l'œil,
Et les goûts font la bouche et les sons font l'oreille.
Ainsi cela qui dort éveille ce qui veille.
Le monde crée en moi le lieu de son accueil.

Tout de même Gaston Bachelard, engageant dans son dernier ouvrage, une philosophie des images du recueillement, de l'intimité, du « chez soi », nous place au seuil de l'être, c'est-à-dire en ce point où la réflexion sur l'inspiration des poètes et le contenu de cette inspiration refluent sur l'acte de la conscience au lieu de s'éparpiller dans le monde.

Et en effet, c'est moins un univers séparé que le poète nous évoque, que la limite de deux mondes. Limite où, nous dit notre auteur, « *la dualité du sujet et de l'objet est irisée, miroitante, sans cesse active* ». Active, on pourrait même ajouter interactive. Car l'image poétique, la plus surprenante, la plus hardie à la propriété de retentir en nous de toute sa charge d'âme, — retentissement profond dont on peut suivre les variations à travers les détours de l'inspiration, comme au gré des multiples connivences qui s'établissent entre le poète et ses lecteurs. Interactivité encore, parce que l'imagination nous porte vers le monde pour que nous nous y sentions en sympathie ; incrustés au cœur des choses, respirant avec elles par tout un entrecroisement de fibres et de fenêtres qui s'ouvrent jusqu'à ce monde extérieur auquel le poète se trouve inextricablement mêlé.

Cette façon de réfléchir est riche de toute une esthétique latente. Ce n'est pas seulement le monde et les structures du moi qui nous sont révélés, mais aussi l'inspiration des poètes modernes. Depuis Mallarmé, ces poètes voient dans la poésie une connaissance. Et pas une connaissance concernant la vision d'une réalité posée une fois pour toutes. Mais une connaissance dynamique qui resserre d'une manière plus étroite le rapport entre l'extérieur et l'intérieur et nous dévoile un monde chargé d'expériences vitales où le poète et son inspiration forment une totalité. Sympathie riche de résonances qui nous mettent au cœur d'un complexe de

circuits ouverts, de chemins entralacés où l'inspiration se surprend, se trouve elle-même en même temps qu'elle cède à toutes les variétés de ses détentes. Au fond, habité par le poète, le monde devient un réservoir de changements et d'attitudes où le sensible éveille, à travers l'image, des vérités marquées d'une double vérification puisqu'elles nous permettent de suivre l'orientation de notre conscience séjournante tout en ayant l'air de nous ébattre dans le monde. Et ce qui importe le plus à Gaston Bachelard, ce n'est pas ce qui est, ni même ce qui apparaît, mais ce qui s'éveille sur le passage de cette activité imaginatrice : véritable réactif de toute une attention à nos profondeurs, en même temps qu'elle se répand sur toutes les choses auxquelles nous sommes incorporées comme pour une vérification de notre ensemble cellulaire.

Tout cela est affirmé dans cet ouvrage par ces formules multiples, où Gaston Bachelard, en quête de recueillement, prend néanmoins les chemins les plus longs, ceux qui s'ouvrent devant nous, supposent l'échelonnement d'une conscience extravasée qui intrigue le monde, pour voir à quoi elle tient. Exemple : « *L'image inaugure une âme, elle entraîne l'inspiration.* » « *La parole du poète parle, elle nous parle.* » « *La poésie liquide un passé et fait face à une nouveauté.* » « *La poésie est une fonction de l'irréel qui permet de prévoir en imaginant.* » Au fond, c'est toute la vertu du saint langage qui s'anime dans cette *poétique de l'espace* ; ce saint langage qui ne se borne point à la désignation des choses, mais les anime, et, au lieu de les dissiper du côté de l'horizon, nous apporte, en les rattachant à notre secret, des renseignements sur la structure même de la vie. La poésie devient ainsi un moyen de se trouver, au milieu d'un monde appelé ; et appelé à cet être qui est nous-même.

Si, dans cette poétique de l'espace, Gaston Bachelard a surtout sélectionné des images qui nous ramènent pas à pas jusqu'au fond de la méditation du chez soi, du caché, du tréfonds, *(la maison, les tiroirs, les coffres, les armoires, les serrures;* puis, descendant encore pour assurer plus étroitement notre entretien avec les réserves de nos profondeurs : *le nid* et *la coquille*, qui sont l'abri des vertébrés) — eh bien ! tout ce travail de resserrement est mené pour nous prouver que le langage poétique a valeur d'éléments, comme l'eau ou l'air sont des éléments. Sans doute, ce que le langage nous découvre est pour nous plein de surprises ; mais ce que nous connaissons le moins bien, c'est notre évidence. Et le poète veille pour assumer la garde de ces réserves qui reprennent ainsi communication avec nous-mêmes et avec le monde. On rejoint ici l'effort de la philosophie moderne dans sa tentative pour reconnaître l'existence et s'y retrouver ; interrogation sur un mystère qui tient à la connexion secrète des consciences et des expériences.

PIERRE SIPRIOT.

★

RELIRE L'ILIADE.

C'est un petit livre plein de sève et de nerf, convaincu, tonique, que M. Gabriel Germain vient de donner sur Homère (1). Vingt-cinq ans d'une familiarité ininterrompue avec le poète grec, qui ont abouti d'une part à une thèse lourde de savoir (2), l'ont amené d'autre part à écrire, comme dans l'allégresse du soleil levant, une sorte d'hymne à Homère, dégagé des discussions érudites et dicté par la seule joie d'un contact d'homme à homme. Un courant passe entre le très antique et très mystérieux Maître de *l'Iliade* et l'auteur de ce petit ouvrage, et le lecteur ne peut rester insensible à l'élan qui lui est ainsi communiqué. Homère a-t-il quelque chose à dire aux hommes d'aujourd'hui? Non, disait Valéry, « il est impossible désormais de comprendre les sentiments des héros d'Homère » (3). Oui, dit M. Germain, ce qu'Homère a connu et dit, c'est une vie pour nous toute proche, celle de « nos frères de l'Iliade ». C'est dans cette perspective que s'ordonnent toutes les « prises de vue » de l'auteur sur le poème : l'interprétation du personnage d'Achille, héros tragique dont la mort prochaine colore toutes les actions et les attitudes, le tableau de la guerre telle qu'elle apparaît dans *l'Iliade*, celui du camp grec, société de guerriers opposée à la société complète qu'abritent les murs de Troie, celui enfin de l'Olympe aux dieux ambigus, témoins d'un sens du mystère d'autant plus vivant qu'il est plus illogique. Une exploration de la sensibilité visuelle et artistique du poète fait suite à ce tableau du monde des hommes ; utilisant sans lourdeur des méthodes très modernes de recherche, M. Germain met en évidence le caractère vaste, inventif, rapide, du regard d'Homère, son art de changer de point de vue, son habileté à transcrire l'expérience du mouvement accompli en rêve. De très belles pages juxtaposent et commentent certaines images homériques, images de sommets, de nuées, de ciel infini, images de fauves violents et splendides aux creux des montagnes — échappées par lesquelles le poète élargit jusqu'au mystère de la palpitation cosmique les faits et gestes des humains. Unité du monde, qui ne signifie ni absence de contradiction, ni clarté, qui déroute tout espoir de formule arrêtée, et qui pourtant s'impose à la sensibilité du poète parce que rien ne peut être pensé en dehors d'ondes et d'harmoniques illimitées, c'est cela que M. Germain fait sentir chez Homère, cela que l'on est heureux de trouver dit ou au moins suggéré par lui, cela qui est la découverte réservée à notre temps, malgré les innombrables commentateurs qui depuis plus de deux mille ans ont écrit sur l'*Iliade* et l'*Odyssée* pour en vanter les richesses.

(1) HOMÈRE, *Écrivains de toujours*, aux Éditions du Seuil, 1958.
(2) *Genèse de l'Odyssée*. Presses Universitaires, 1954.
(3) A. GIDE, *Journal*, 9 février 1907, p. 1 425, édition de la Pléiade. Cité par G. Germain, p. 47.

On aime relire *l'Iliade* à la lumière du petit livre de M. Germain (1). On n'y trouve pas — et ce n'est d'ailleurs pas ce qu'on y cherche — de quoi le contredire. Sur quelques points, on peut ne pas souscrire à des formules trop radicales : quand l'auteur nous dit qu'Homère a dû faire la guerre « assez souvent pour s'endurcir », je me demande si au contraire le miracle n'est pas qu'Homère ne s'y soit pas endurci, et quand il assure que le feu n'est pas, dans les comparaisons de *l'Iliade*, un élément primordial, tant de visions étincelantes, où l'expression de la flamme montante et terrible est aussi inépuisable qu'un incendie de forêt, me reviennent en mémoire, que j'hésite à admettre, au nom de la statistique des images, cette assertion. Mais peu importe. Ce qui importe, c'est qu'ayant lu des pages si nourries de pensée, si pleines de fougue, si imprégnées d'amour pour Homère, on se dise, en relisant *l'Iliade*, que M. Germain nous laisse à glaner, au cœur même de son sujet, des trésors de beauté : « nos frères de l'Illiade » nous sont proches d'une proximité qui mérite toujours d'être à nouveau découverte.

Il y a dans *l'Iliade* un admirable sens du corps humain. Corps puissant, agile, mais vulnérable, dont la vigueur n'exclut jamais que l'équilibre soit menacé, et non seulement par les flèches meurtrières, mais aussi par la fatigue, la faim, l'épouvante. D'un même regard, le poète saisit la force et la fragilité lorsqu'il évoque Achille effrayant les Myrmidons avec ses armes neuves : « Ses yeux, terribles, sous ses paupières, avec l'éclat du feu brillèrent ». (XIX, 18) (2). Étonnant rappel, au moment où le héros ne sent que sa puissance et ne veut montrer qu'elle, de la membrane trop sensible et vibratile qui peut voiler ce feu. Les amis de la marche en montagne se réjouissent de voir Homère traduire avec acuité leur expérience de l'élan et de la fatigue en faisant des genoux le siège de la force, les genoux qui se dressent, bondissent, se plient à leur gré quand l'homme est en pleine possession de son corps, tandis que leur fléchissement exprime la fuite de la vitalité et que les genoux désunis sont le signe de la mort. La fragilité est suggérée par l'évocation du « cou délicat » ; la tendresse d'Achille pour Patrocle dompté par la lance d'Hector culmine dans la crainte que le meurtrier n'abîme le cou de son ami ; quand il sera lui-même aux prises avec le grand Troyen, impatient de

(1) En moins de deux cents pages, l'auteur aborde aussi bien *l'Odysée* que *l'Iliade* et il fait précéder ses réflexions de critique littéraire d'un brève mise au point sur ce que l'archéologie et la philologie peuvent, et ne peuvent pas, en l'état actuel des connaissances, nous apprendre d'Homère. Une illustration abondante, choisie avec un grand sens poétique — photographies de paysages et d'œuvres d'art — orne le volume. On s'en voudrait, ne s'attachant qu'à un aspect du petit ouvrage de M. Germain, de n'avoir pas dit combien, sous les autres aspects aussi, il est excellent.

(2) J'emprunte les quelques citations de *l'Iliade* à la belle traduction, trop peu connue, de M. Eugène Lasserre, Garnier 1939. Moins sûre dans le détail que celle de P. Mazon, elle rend pourtant dans l'ensemble l'atmosphère homérique d'une façon, à mon gré, beaucoup plus heureuse. Je ne me suis pas interdit, dans une ou deux des citations qu'on lira, de modifier légèrement la traduction de M. Lasserre.

trouver par où il atteindra l'ardeur irrésistible de cet homme, c'est au cou qu'il lui plantera le fer à son tour. Il y a aussi le poids du corps : légèreté du combattant ragaillardi par une intervention divine, le corps n'étant plus alors que l'instrument docile à une volonté tendue ; pesanteur de l'homme qui s'écroule blessé, vaincu, prend appui au sol de sa main épaisse, ou s'effondre de toute sa hauteur avec fracas.

Homère sait mieux que personne le circuit du psychisme et de la physiologie, mais comme on s'en veut, à le lire, de n'avoir que des mots pédants pour exprimer ce qu'il ressent d'une façon si directe, si pure ! La panique rend rugueuse la langue des Troyens, l'effroi raidit les genoux d'Andromaque tandis que son cœur bondit vers sa bouche ; la joie, à la vue d'un présage favorable, fait qu'au cours d'un cheminement dangereux, « tous, dans leur poitrine, se sentirent le cœur réchauffé » (XXIV, 320, 321). La blessure est amère moins par la souffrance physique qu'elle cause, que par le navrement qu'elle porte au cœur du blessé ; l'insomnie d'Agamemnon dilate les images de son angoisse : rien ne s'arrête au corps, mais rien non plus ne s'arrête au psychisme et tout est réseau de relations. Quel sens prennent, dans *l'Iliade*, les gestes, celui de Priam baisant la main d'Achille : « J'ai eu le courage de faire ce que n'a fait encore, sur la terre, aucun humain, de porter à ma bouche la main du meurtrier de mon fils » (XXIV, 505, 506) — ou les actes élémentaires de la nourriture et du sommeil, je pense encore à Priam qui, pour la première fois après la mort d'Hector, prend chez Achille un repas, assis à la table de cet homme, avec lui, et pour la première fois aussi accepte de chercher la nuit le sommeil, sur un lit dressé par des Achéens ! Toute l'acceptation de la destinée est là, dans ce repas, dans cet abandon à la « nuit surhumaine », réconciliation de l'âme avec le corps, et à travers lui, avec la vie.

Une fois dit ce mot, réseau de relations, il semble qu'on tienne une des clefs de *l'Iliade;* car si l'homme est constamment pensé en termes de relations entre vie physique et vie psychique, il est à son tour engagé en des relations diverses avec ce qui lui est extérieur. Sans doute, comme le dit M. Germain, la vie familiale n'est-elle actuellement réalisée qu'à Troie, mais derrière le camp grec se dessinent aussi les liens fondamentaux qui unissent les hommes, et surtout le plus absolu, celui des enfants aux parents. « Infortunés ceux dont les enfants affrontent mon ardeur » dit Achille (XXI, 151) et c'est lui encore qui exprime ainsi l'amertume de son sort : « Je sais bien... que mon destin est de périr ici, loin de mon père et de ma mère » (XIX, 421, 422). Le comble du malheur, pour l'homme qui laisse sa vie sur le champ de bataille c'est que « ses enfants sur ses genoux ne l'appellent point papa au retour de la guerre et du terrible carnage » (V, 408, 409). Tendresse du cœur échangée entre père et fils, mais aussi équilibre vital de la famille ; Homère n'a pas peur de souiller la pureté de cette tendresse en parlant des biens transmis par héritage et plus largement de la protection que chaque génération, parvenue à la force de l'âge, assure aux êtres affaiblis dont elle est née,

aux êtres encore désarmés qui sont nés d'elle. Malheureux les parents à qui leur fils n'aura pas « remboursé le prix de leurs soins » (IV, 477, 478), malheureux le père dont les collatéraux se partageront les biens, malheureux l'orphelin qui, faute d'avoir un père qui le défende, recevra les mépris de ses camarades et dévorera tout seul son pain. Dans cette alliance de la tendresse gratuite avec une loi fondamentale, avec le rythme essentiel de la vie, il y a un des aspects les plus vrais et les plus nobles de *l'Iliade.* Mais il est beau qu'Homère ait connu aussi entre les hommes des relations différentes de celles que fonde la transmission de la vie : l'amitié, l'hospitalité. Et pas seulement l'amitié d'Achille et de Patrocle ; c'est à propos de combattants sans éclat qu'on trouve cette formule charmante : « L'homme de son âge qu'il estimait le plus, parce que ses pensées s'ajustaient bien aux siennes » (V, 326). Que de fois les amis laissés dans la patrie sont évoqués, ceux avec qui on a partagé les joies d'une vie paisible, et dont l'absence est ressentie comme l'automne du cœur ! Une fleur tardive éclot en cet automne, c'est la rencontre qui met face à face deux guerriers unis par des liens d'hospitalité, Diomède et Glancos, ils ne se connaissent pas, mais chacun respecte et protège en l'autre les souvenirs de ses parents. Ainsi, dans le monde de la rude bataille, où l'on conquiert la gloire au prix du sang versé, demeurent présentes à l'arrière-plan les grâces du monde en paix ; dans le monde où la vie chaque jour est menacée, se devine encore l'équilibre de la nature humaine avec ses réseaux complexes entre les êtres et la lente succession des âges. Le règne de la lance et les piétinements atroces des chevaux sur les cadavres rompent cet équilibre, mais ils ne l'empêchent pas d'être vivant comme un souvenir et comme un espoir. Que de sourde nostalgie demeure au cœur de ces guerriers condamnés par le sort à vouloir l'éclat des hauts faits et à compter glorieusement ceux dont ils ont désuni les genoux ! En filigrane, derrière le poème de la guerre, seul lisible au premier abord, on trouve un admirable poème de la paix.

Mais la « guerre déplorable » qui rompt tant de relations humaines, s'inscrit cependant dans un réseau de relations qu'elle ne déchire pas, celui de la nature où tempêtes, orages, luttes entre animaux ont leur place. Si misérables qu'ils soient, les humains sont « semblables aux feuilles, tantôt... pleins de la flamme de vie, mangeant les fruits de la terre, tantôt dépérissant, privés de cœur » (XXI, 463, 466). Quand ils tombent sous le fer ennemi, ils sont comme le sapin abattu dans la forêt ou comme un pavot qui « penche de côté sa tête, dans un jardin, sous le poids de son fruit et des pluies du printemps » (VIII, 306, 307) ; une fois morts, ils iront à « la terre, productrice de vie, qui retient même le fort » (XXI, 63). Ainsi jamais ne sera rompue l'appartenance de l'homme à la nature, et bien que l'homme industrieux qui a la parole en sa poitrine, qui sait construire des vaisseaux allant dans les deux sens, l'homme lié aux dieux qui connaît la tentation et qui sait, pour leur obéir, la vaincre, émerge certes de l'univers des bêtes, des plantes et des vents, il ne s'y oppose pas. Il n'est pas besoin d'un cheval d'origine divine comme celui d'Achille pour susciter

en son maître un sentiment presque fraternel, je pense au fils de Lycaon qui regrette au moment d'affronter Diomède, d'avoir renoncé à emmener ses chevaux de l'écurie de son père : « J'ai craint qu'ils ne manquassent de nourriture dans cette ville soumise à un blocus, eux qui toujours mangent à satiété » (V, 202, 203). C'est le même Lycaon qui, un peu plus bas, refuse de conduire les chevaux d'Énée, redoutant leur effroi si la voix de leur maître leur manque. Il y a là beaucoup plus que le sentiment de l'utilité de la bête, beaucoup plus que l'art de manier un instrument : une sympathie vitale avec le cheval. C'est pourquoi les images et les comparaisons empruntées aux bêtes dans *l'Iliade* prennent tant de résonance alors qu'elles paraissent si fausses au contraire chez certains imitateurs maladroits d'Homère, et très particulièrement chez nos poètes épiques du XVIIe siècle qui, tout préoccupés d'affirmer la supériorité de l'homme sur la nature, avaient mauvaise grâce à réintroduire au nom de l'esthétique, ce qu'ils avaient banni au nom de leur philosophie. Pour Homère, point de digue pesamment bâtie entre l'homme et l'animal, l'un et l'autre ont faim, ont peur, s'acharnent avec fureur sur leur proie ou résistent vaillamment à qui les poursuit, et l'aventure aiguë de la vie et de la mort leur est commune.

Si l'homme échappe pourtant en partie à cette similitude, c'est pour entrer dans un nouveau réseau de relations, le plus étrange, celui-là, et le plus chaotique, avec l'invisible. Le plus puissant des guerriers lui-même, Achille, sait bien qu'en ses actes est engagée et manifestée une force qui n'est pas seulement la sienne, et quand il voit Priam à ses genoux, l'image qui se forme en lui n'est pas celle de sa victoire sur la faiblesse du vieux roi, mais plutôt celle de leur commune appartenance à un ordre qui les dépasse. Le triomphe qu'il vient de remporter, l'affreuse douleur que Priam vient de subir, ce sont seulement deux faces d'une même réalité : la main de Zeus au-dessus d'eux, versant les biens et les maux aux mortels comme il lui plaît. Achille n'est puissant et victorieux qu'en apparence puisqu'il est, de par la volonté de Zeus, un instrument de malheur pour lui-même comme pour autrui : Pélée « n'a engendré qu'un fils, qui mourra prématurément ; et tandis qu'il vieillit je ne l'assiste pas ; car, loin de ma patrie, je reste en Troade, pour ton chagrin et celui de tes enfants » (XXIV, 540, 542). Telle est la destinée. Chacun se sait porté dans ses mains obscures, orienté dès la naissance vers un sort déterminé, un sort lourd de peines pour la plupart, mais « les Destins ont donné aux hommes un cœur patient » (XXIV, 49). Que les Dieux se manifestent ou non, que l'homme saisisse immédiatement ou non la trace de la puissance qui l'a soutenu, trompé, sauvé ou perdu, sur tout le poème plane la présence d'un autre monde. Ses visages multiples et souvent contradictoires, les querelles entre dieux, l'ambiguïté des relations entre Zeus et la destinée, ne l'empêchent pas d'être, par rapport à l'homme, un absolu. Et l'homme chemine au long des jours sachant cette présence, acceptant à la fois d'en dépendre et d'engager au jeu de la vie tout le poids de sa force propre.

Ainsi tout est liens dans *l'Iliade*, tout se tient dans le regard du poète et nous-mêmes, lecteurs d'un autre temps, nous sommes pris dans cette unité et elle nous porte jusqu'à nous faire sentir comme les instruments d'une même symphonie le mouvement de la mer, la neige sur les montagnes, les attaques des fauves contre les parcs à brebis, les combats de la guerre entre peuples, l'art de l'homme à orner sa vie, la souffrance qui mord le cœur, la joie qui le gonfle, et l'arrêt devant le mystère des dieux. C'est là ce qui nous fait *l'Iliade* proche, non certes que notre temps soit celui de l'unité vécue, mais plutôt parce qu'à force de pensée analytique et de cloisonnement dans tous les domaines de la vie, nous cherchons d'instinct une manière plus large de respirer et la possibilité de rassembler les éléments épars du monde. *L'Iliade* n'est pas le poème de notre expérience, mais elle est le poème de notre appel.

NOÉMI HEPP.

Hommage de la France à Gabriele d'Annunzio

Sur cette côte océane, où le romancier du *Feu*, las des plaisirs et de la gloire de la Péninsule, vint chercher un refuge à la veille de l'autre conflit, dans le châlet du Moulleau, généreusement offert par son ami Adolphe Bermond, où Andrea Sperelli purifiait son âme au souffle vivificateur du vent du large, voici que la ville d'Arcachon, en la personne de son Maire, M. de Gracia, s'apprête à rendre hommage au poète, qui écrivit dans le silence harmonieux de la Lande la *Léda sans cygne*, la *Contemplation de la mort*, et le *Martyre de Saint Sébastien*, et au héros, qui prépara dans son âpre solitude le discours du Quarto pour entraîner l'Italie dans la guerre à nos côtés.

L'heure est venue, en effet, de réaliser le vœu d'un de nos plus grands ministres de l'Éducation nationale, à qui l'on doit le décret de fondation du Centre universitaire méditerranéen, Anatole de Monzie, lorsque, rappelant la parole de Nietzsche : « *Le péché le plus terrible est le péché contre la terre* », il déclarait que le poète, qui connut beaucoup de péchés dans sa vie mortelle, ne pécha jamais contre la terre, ni la sienne, ni la nôtre, et par là eût mérité un coin du sol dans les Abruzzes, un refuge de tendresse dans les Landes ; car, né à Pescara, il aima d'une même ardeur lyrique les beaux étés de l'Adriatique et les midis torrides sur les eaux du bassin d'Arcachon. « *Quand nous nous serons reconnus et rapprochés, Italiens et Français, il faudra élever un monument de grâce et de gratitude à Gabriele d'Annunzio, face à l'Océan, sur quelque avancée audacieuse de la côte française.* »

Le vœu de l'homme d'État, auquel nous aurions dû satisfaire dès avant la mort du poète en 1938, attend, depuis près de vingt ans, sa réalisation au cœur de ces Landes immenses, aux plaies toujours fraîches sur l'écorce de leurs pins odorants, dont il a si bien chanté la puissante harmonie, sur cette plage solitaire où les pas des goélands et des courlis se voient plus souvent que ceux des hommes, et où l'Enfant de volupté était venu chercher un remède à ses plaies, toujours saignantes, elles aussi, et à sa nostalgie de la Toscane et du Pincio.

Au pays de Montaigne et de la forte résine, a-t-on dit justement, entre la mer et la forêt, il retrouvait la sauvagerie dantesque de sa terre des Abruzzes. Une grande et belle mélancolie, faite d'espace et de solitude, plane sur les Landes. Les pins innombrables portent tous au flanc la blessure des flèches de Sanaé, sur laquelle les genêts et les ajoncs épineux jettent leur manteau d'or, comme

les femmes de Byblos sur le corps de saint Sébastien. D'Annunzio aimait et comprenait admirablement cette terre sauvage. Il avait placé sa maison sous le vocable de saint Dominique. Le seuil franchi, on se trouvait au milieu des reproductions de tous les saint Sébastien qui ont été peints, dessinés ou sculptés au cours des siècles. Si l'on montait l'escalier, on découvrait, de marche en marche, le martyr criblé de flèches, et toujours cette poitrine, qui finissait par donner l'impression d'un astre entouré de rayons. Sur une bibliothèque tournante, remplie de livres, s'ouvrait, tel un immense papillon blanc et noir, un grand manuscrit aux hautes pages couvertes de cette magnifique écriture, rare entre toutes, et pleine d'ailes.

Cette demeure du Moulleau, désormais historique, a été chantée par Henri de Régnier, en un beau sonnet :

La maison du poète est auprès de la mer,
La ville en est lointaine et la forêt voisine :
L'air qui l'entoure est plein d'une odeur de résine
Dont l'embaume le pin éternellement vert...

Son seuil hospitalier à mon pas s'est ouvert,
Mais le trident se dresse à sa porte marine;
La solitude sied à toute œuvre divine
Et le vin de la gloire est noblement amer.

Salut, Demeure, où vit, en face de la grève,
Volontaire exilé dans l'orgueil de son rêve,
Celui qui, par son nom, dit son avènement,

Fils illustre deux fois d'une double patrie,
Et dont la fière main planta si fièrement
En notre sol de France un laurier d'Italie.

Gabriele D'Annunzio, avec cette familiarité souriante, qui était un de ses charmes, avait fini par devenir un véritable citoyen d'Arcachon, dit l'auteur de *Surhomme de la Côte d'Argent*. « *On savait qu'il habitait le Moulleau et les cochers, quand ils le rencontraient, ne manquaient pas de le désigner à leurs clients en disant :* « *Té, voilà D'Annunzio.* » *Un jour que le poète se promenait avec un ami, il entendit la phrase consacrée :* « *Zé souis très ennouyé,* « *confia-t-il à son compagnon, quand les cochers d'Arcachon pro-* « *mènent des visiteurs au Moulleau, ils leur disent :* « *Voilà le Grand* « *Hôtel, voilà la chapelle de Notre-Dame-des-Passes, voilà le débar-* « *cadère, et voilà D'Annunzio.* » *Zé souis devenu un monument* « *du Moulleau* », disait-il à son ami Adolphe Bermond.

Tant et si bien que c'est à lui qu'on doit la vogue littéraire qui fait de la Côte d'Argent, depuis tantôt cinquante ans, le séjour de prédilection des romanciers et auteurs dramatiques illustres. Radiguet, quand il composait son *Diable au corps* dans l'auberge de Picquez, Pierre Benoît, Francis Carco, Roland Dorgelès, Pierre Frondaie, Gérard d'Houville, Claude Farrère et tant d'autres, n'y sont venus que parce que le poète leur en avait montré le chemin.

Il nous appartient désormais de consacrer ces lieux, aussi inspi-

rateurs que la Vaucluse de Pétrarque, par l'institution d'un musée, qui trouvera sa place dans une des salles de la mairie d'Arcachon, et où le zèle des chercheurs et la piété de ses amis et de ses admirateurs de France et d'Italie, s'efforceront de réunir un trésor de documents bibliographiques et iconographiques relatifs à ses œuvres italiennes et françaises composées sur la Côte océane.

Par ces temps de jumelages, économiques et spirituels, on s'attachera à unir le modeste châlet du Moulleau à Pescara au somptueux Vittoriale de Gardone del Garda, qui se dresse en face de la presqu'île de Sirmione, chère à Catulle, et qui garde le souvenir du poète. Dès l'entrée, avec le glorieux symbole du Piave, la parole franciscaine avertit les visiteurs qu'ils entrent dans une demeure à la fois pacifique et guerrière — le Poverello ne fut-il pas à la fois un moine et un pasteur de peuples? — « *Io ho quel che ho donato* » : j'ai ce que j'ai donné, je suis riche de toutes mes munificences, épigramme qui pourrait servir à qualifier toute la vie et toute l'œuvre de Gabriele d'Annunzio.

Les sept étoiles sont inscrites au fronton du Vittoriale : celles de l'Ourse, pour indiquer que le poète fut bien « *astré* »; elles rappellent les sept étoiles du Félibrige, mais l'auteur du « *Feu* » n'a jamais compris le chantre de Mireille, de qui il trouvait la langue trop savante et trop artificielle. Ne pourrait-on adresser le même reproche au travailleur obstiné qui, pour écrire ses romans et ses poèmes, s'entourait d'une quantité de dictionnaires, du Littré au Tommaseo, du Forcellini au Quicherat, du Ravisius Textor au Cange? La vérité est qu'entre le solitaire de Maillane et l'ermite de Gardone, la vie, le pays et le temps avaient creusé un abîme.

Pour entrer dans le cabinet de travail du Maître, il faut gravir un escalier étroit et baisser la tête : il l'a voulu ainsi, pour montrer qu'on doit toujours s'incliner devant le travail; une inscription en lettres d'or, sur le bois de chêne, ne dit-elle pas que « *l'ouvrier se congnoist' a l'œuvre* »? Voilà sans doute ce que l'on n'a pas assez dit de Gabriele d'Annunzio — défaut ou qualité : l'immense labeur d'où sont sortis tous ses ouvrages, italiens et français !

On lit, sous une des vitrines du musée, ajouté comme tant d'autres annexes importantes, à l'ancienne et simple maison achetée par le poète, ce « *motto* » si éloquent : « *O quanto spesso giova la cecità degli occhi al veder molto!* » « *Combien souvent la cécité aide à voir plus clair!* » En effet, sur le soir de sa vie, de son belvédère du Gardone, semblable à celui de Romain Rolland sur les bords du lac Léman, combien de choses dut voir le « *monocolo* », autour de lui, loin de lui, dans la péninsule et dans le monde ! Il aurait pu en écrire un autre *Dict du muet*, dans la langue de Brunetto Latini et d'Alexandre Manzoni, riche de sévères avertissements et de dangereuses prophéties, si Dieu ne lui eût épargné en 1938, comme à Frédéric Mistral en 1914, de voir une guerre inhumaine et sans vainqueurs ni vaincus.

A côté d'un livre dédicacé par Jean Cocteau à « *Gabriele d'Annunzio, qui sort toujours vainqueur de ses batailles avec l'Ange* », une autre dédicace de Paul Valéry dit : « *A Gabriele d'Annunzio, en souvenir de lui-même et du Vittoriale, et de nos pas et de ses mer-*

veilles, son admirateur et ami. » Pour moi, la merveille du Vittoriale, c'est la tombe du poète, éclairée d'une triple lampe votive, flanquée des drapeaux de ses batailles et surmontée du glaive de la Victoire. C'est précisément le héros, qui vint dépouiller le vieil homme sur la côte atlantique, que nous nous proposons de célébrer en Arcachon, en dressant son buste face à l'océan, pour commémorer, à la fois, l'auteur, mystique et païen, de la *Pisanelle* et du *Martyre de saint Sébastien*, et l'*Annonciateur* du discours de Quarto, qui devait unir une fois de plus, grâce au verbe et à l'épée, la terre de France à la terre d'Italie.

MAURICE MIGNON.

Journal d'un écrivain

Aout va finir. Je suis à Cauvigny. Je vois, de ma terrasse, la lutte implacable et sournoise du trèfle blanc et du chiendent, des canards contre les limaces, des poules contre les vers. Je pense, avec souci, à mon livre sur les Égarements de Clio. Je sais qu'à l'époque où cet article paraîtra, toute la France retentira des commentaires sur le référendum. Je n'arrive pourtant pas à m'y intéresser beaucoup. Je suis persuadé que le général de Gaulle aura une majorité. Je l'écris pour que les lecteurs de *la Table Ronde*, sachent le cas échéant, combien je me serais trompé ! Le droit constitutionnel m'intéresse peu. Quand j'étais étudiant, on enseignait que le référendum est le contraire de plébiciste : puisque, par le référendum, les citoyens exercent leur souveraineté, au lieu que, par le plébiscite, ils la déléguent et y renoncent. Je n'ai pas autant approfondi cette distinction que j'aurais dû. Je ne le regrette pas. Je regretterais davantage, il me semble, le temps que j'y aurais consacré.

Les Capétiens ont institué la monarchie héréditaire, les Habsbourgs ont rendu l'Empire héréditaire, sans avoir eu jamais à le stipuler. Les meilleures constitutions, je crois, sont celles qui s'élaborent toutes seules, et qui peuvent se modifier sans trop de débats.

Roger Martin du Gard.

La mort de Roger Martin du Gard m'impressionne et m'émeut davantage. Elle me touche plus que je n'aurais cru, et — ce qui est pire — beaucoup plus, sans doute, que Roger Martin du Gard ne l'aurait supposé. Mon regret est d'abord de ne pas lui avoir dit assez bien, et assez souvent, mon admiration et mon affection pour lui.

Il était infirme. Je ne le voyais guère. Je lui écrivais rarement. Il m'écrivait, toutes les fois que je publiais un livre. Mais je n'en publie pas souvent. Il pensait beaucoup à la mort. Il en avait peur. Déjà, dans Jean Barois, il avait exprimé son angoisse à la pensée des souffrances, des déchéances, des reniements qui souvent la précèdent. Dans la dernière lettre qu'il m'a écrite il m'exhortait à préparer avec conscience et vigilance mes œuvres posthumes. Cela m'avait inquiété par rapport à lui et amusé par rapport à moi. Mes œuvres anthumes n'ont ni tant de lecteurs ni tant d'importance. Je ne crois pas beaucoup plus à la postérité qu'aux journaux. Elle n'est sans doute pas moins injuste, et

m'oubliera d'ailleurs, sans injustice. J'avais pensé lui répondre que j'avais parlé de sa lettre à Gaston Gallimard, et qu'il m'avait dit : « Ne vous inquiétez pas, vos œuvres posthumes sont déjà en chantier. Deux de mes collaborateurs les préparent ; ils ont terminé quelques volumes. » Le fait sans doute était faux, les propos du moins étaient vrais. Je n'ai pas osé envoyer ma lettre. J'ai craint de scandaliser Martin du Gard ; et mesuré par là-même, combien il prenait, avec plus de juste gravité que moi, les choses de la littérature. Cette gravité a répandu, sur toute sa vie, une grande noblesse.

J'ai été bien heureux de savoir qu'il laissait — dans un ordre parfait — une grande quantité de manuscrits, qu'il était mort sans trop souffrir, et qu'il était resté parfaitement lucide et maître de soi, peu avant d'expirer. Heureuses les personnes assez fortes pour que leur mort leur ressemble ! Il avait longuement, scrupuleusement, douloureusement préparé la sienne, et l'a réussie — comme « Les Thibault ».

Il me manque, et me manquera, je pense, de plus en plus. Aucun de mes amis ni de mes camarades ne m'a inspiré une confiance plus complète ; aucun n'était plus que lui incapable de complaisance et d'imposture ; aucun n'a plus aimé la vérité. Celle-ci n'a pas beaucoup plus d'amoureux que la pauvreté. Je crois même qu'elle en a de moins en moins. Les savants sont moins sûrs de l'atteindre qu'au temps de Berthelot et de Pasteur. Les conjonctures, d'autre part, ont obligé chacun à « prendre des attitudes », chacun donc les a prises, mais a été, souvent, pris lui-même par elles. Au point de se préoccuper d'elles, et non pas des choses. A présent, quand on dit : « Je me suis trompé » (rares, d'ailleurs, ceux qui le disent), on entend que, réflexion faite, on préfèrerait un autre rôle à celui qu'on a choisi, ou qui vous fut donné, non pas qu'on a commis une erreur sur un événement ou sur une personne.

Roger Martin du Gard, non. Il était de ceux qui se demandent : « Dreyfus est-il innocent ou coupable? » Pas : « Valait-il mieux être dreyfusard ou antidreyfusard? » Espèce qui fut toujours très peu nombreuse et tend à le devenir de moins en moins. On dit : « Quel jeu joue-t-il? » Plus rarement : « Que pense-t-il? » Barrès déjà...

C'est d'ailleurs une question de savoir si le goût de la vérité sert ou dessert les artistes. Martin du Gard regardait certainement Gide comme un artiste très supérieur à lui-même, enviait ses moyens d'expression. Mais la vérité fuyait Gide, et je ne suis même pas sûr qu'il en ait souffert. Il détestait qu'on soit avantageux, il ne détestait pas qu'on soit menteur.

Valéry lui-même, tenait moins à la vérité qu'à l'exactitude et à la précision. Il avait beaucoup plus horreur du flou que du faux.

Proust, il me semble, préférait l'analyse à l'objet qu'elle se propose, et l'effort de l'esprit à la vérité que — théoriquement — il vise.

On a beaucoup parlé de Flaubert à propos de Martin du Gard ; je ne pense pas que la comparaison soit très pertinente. L'un et l'autre ont habité la campagne et beaucoup travaillé. Mais Flaubert, sans doute, s'est moins soucié du vrai que de la struc-

ture des romans, et plus encore, de la structure des phrases. Il en a inventées, quelques-unes, et prête par-là au pastiche. Roger Martin du Gard ne fournira guère aux *Cahiers d'expressions* de futurs écrivains. C'est une erreur de croire que le « réalisme » répond à une préférence de la vérité, il signifie une certaine esthétique. Les Lavandières de Renoir ne sont pas plus vraies que les déesses et les nymphes de Poussin, elles sont plus rouges. Et Madame Bovary n'est pas plus vraie que les héroïnes de Walter Scott, Diana Vernon, ou Anne de Geierstein, elle est peinte avec d'autres couleurs. L'amour du vrai ne se confond pas avec celui du gris et du marron.

Il est bien possible que la passion de la vérité soit une passion malheureuse pour un écrivain ; elle complique les problèmes d'art, qui sont déjà compliqués, sans elle, et rend plus difficiles les rapports — déjà si difficiles — du romancier avec ses personnages. Tolstoï pourtant, la ressentait. Martin du Gard était, sans doute un des seuls auxquels on pouvait avouer, sans gêne ni vergogne, qu'on préférait *Guerre et Paix* aux *Frères Karamazov.* C'est mon cas : je n'oserais jurer que Gruchenka fut réellement telle que Dostoïevsky la montre, je suis certain que Natacha et la princesse Marie furent telles que Tolstoï dit. Beaucoup me l'accorderont mais en haussant les épaules ; et avec quelque raison : pour être beau, il n'est pas nécessaire qu'un portrait soit ressemblant, bien sûr... Quoique aux libertés que l'artiste prend avec le modèle doive répondre une plus grande rigueur envers quelque chose qui n'est pas le modèle, « la petite sensation » de Cézanne par exemple.

Roger Martin du Gard a payé — au prix le plus élevé — son amour du vrai. A peine s'il osait juger les autres, tant il avait de scrupules à le faire. Les personnages de ses romans ne lui en donnaient pas moins : la quantité de fiches, de renseignements accumulés par lui sur chacun d'eux surprendra, je pense, ceux qui verront à la Nationale ces montagnes de papier.

Édouard Bourdet de même, m'avait dit qu'il ne mettait pas en scène un personnage, sans pouvoir répondre à toute question le concernant. Il jugeait que le public n'a aucun besoin de savoir combien de chemises possède le jeune premier, et combien il les a payées, qu'on ne doit pas le lui dire, mais que le dramaturge, lui, doit le savoir.

Sa disparition, celle de Martin du Gard, rendent un peu archaïque l'adjectif : probe, qui l'était déjà. Il tend à devenir inutile. A qui l'appliquer dans cet univers de carton-pâte tragique, pour drame wagnérien? Dire que Picasso est un artiste probe, serait ridicule. Mais on le disait de Ingres, sans nulle ironie. Et même de Bonnat.

Je m'aperçois que, si j'ai plus admiré le talent des grands écrivains, ses rivaux, que celui de Roger Martin du Gard, je n'en ai connu aucun dont le témoignage aurait eu pour moi une valeur égale au sien. Ce qu'éventuellement auraient pu me dire Valéry, ou Proust, ou Barrès, ou Mme de Noailles, d'une personne, d'une scène, d'un objet, m'aurait ébloui, captivé, passionné — mais non persuadé comme ce qu'en aurait dit Martin du Gard. Et même ce qu'il n'en aurait pas dit ; jamais il ne m'a frustré d'un : je

crois que vous vous trompez, quand il croyait que je me trompais ; je ne me rappelle d'ailleurs pas un seul cas, où il ait eu tort et moi raison. Au point que je doute si certains de mes livres sont aussi mauvais que je le pense, du moment où il m'a dit qu'ils l'étaient moins. En particulier « Présence des morts ». Je l'avais soupçonné d'indulgence envers moi, d'avoir lu peut-être, à travers mon livre, ses propres idées, ses propres préoccupations ; et aussi, comme j'avais été malade, d'avoir cédé à l'envie de me réconforter. Mais j'avais tort de révoquer en doute, fut-ce pour d'excellentes raisons, sa rectitude sans faille ; un de nos jeunes camarades m'a dit que, très peu de jours avant d'entrer dans le silence, il avait lu, à haute voix, quelques pages de ce livre ; à cause de cela, à cause de lui, je le regarderai avec moins de découragement. Camus dit bien : il vous enseignait à vivre. C'est, je crois, qu'il ne cessait jamais de considérer la vie sans pédantisme, sans illusion, sans ambition, sans vanité — mais avec une gravité constante que tempérait si bien son visage souriant, de XVIIIe siècle, fait pour la compagnie de Diderot et les pastels de Latour. J'ai publié dans Marianne un de ses romans : *Vieille France*. C'était l'histoire d'un facteur. D'une autre « vieille France » — aux pensées hardies, et aux formes sagement prudentes — il faisait partie « dans les siècles et dans les lieues ».

Savants et diplomates.

Nous avons vu, ce mois-ci — où mourait Joliot-Curie — les savants atomistes résoudre, à Genève, en quelques jours, un problème sur lequel les diplomates s'acharnaient vainement depuis plusieurs années.

C'est que les diplomates prétendaient bien traiter, dans un langage universel, une question générale ; mais qu'en fait, chacun d'eux traitait la question par rapport aux intérêts particuliers de sa nation, et ne parlait que le langage de son propre peuple.

Le langage des mathématiques, dans lequel les savants s'expriment, est vraiment universel. Les autres langages ne le sont pas : chacun entend des choses différentes par les mots : liberté, sécurité, démocratie ; le mot : paix n'avait pas le même sens pour Hitler et pour Chamberlain — ni d'ailleurs pour Napoléon et pour Addington ; une équation a le même sens pour un Américain et pour un Russe.

Devant un problème technique, les savants sentent, fut-ce malgré eux, leur fraternité : ils tendent vers les mêmes buts, et recourent, pour les atteindre, à des moyens analogues. Quand il s'agit de technique et qu'on parle mathématiques, notre civilisation maintient ou restaure les amitiés : elle se retrouve chez elle. On s'en doutait.

Mais on l'oublie. Comme le mot : civilisation plaît, chacun veut y inclure ses propres doctrines, même si elles s'opposent à celles d'autres hommes qui ressortissent à la même civilisation. La nôtre veut le progrès. Elle n'implique d'une façon nécessaire ni

le théïsme, ni l'athéïsme : en matière de métaphysique, Pasteur et Berthelot ne s'accordaient pas. Nous ne serons d'ailleurs jamais plus « théïstes » que Zoroastre ; ni plus « matérialistes » que les philosophes hindous qui ne vouaient dans l'univers que les « gunas » de la Prakriti ; le respect de la personne humaine était au cœur et à la pensée de Sophocle, autant qu'aux nôtres. La Foi n'était pas moins forte chez Abraham, l'Espérance chez Prométhée, la Charité chez le Bouddha, qu'elles ne peuvent être, chez aucun de nous. Les fins particulières de notre civilisation propre, ce sont la puissance et le bonheur, le bonheur consistant d'ailleurs dans la puissance, et celle-ci ayant, en fin de compte, le bonheur pour mesure.

L'Occident se résigne mal à ne pas assigner à la civilisation des objectifs plus élevés. Il voudrait mettre d'accord ses théologies et ses techniques, croire donc que ses techniques mènent à une relation meilleure de l'homme avec lui-même, avec le monde, avec Dieu. C'est là une prétention noble, mais qui semble mal fondée.

Aussi les Occidentaux apparaissent-ils déconcertés, quand la conjoncture les contraint aux disputes. Leur désir véhément de justifier leur conduite par des valeurs très hautes, fait qu'ils la justifient mal.

S'agit-il du Moyen-Orient, on leur jette à la figure le mot : pétrole. Tout de suite, ils sont gênés. Ils ont tort. Je ne sais à quel point les profits des sociétés pétrolières sont équitables ou excessifs, mais je sais que le pétrole du Moyen-Orient signifie tout autre chose que ces profits, pour les peuples de l'Europe occidentale qui s'intéressent assez peu aux bilans des trusts pétroliers, mais qui ont besoin d'essence, les cultivateurs pour labourer leurs champs, les ménagères pour faire cuire leur soupe les ouvriers, même humbles, pour mener, pendant les vacances, leurs familles à la campagne ou à la mer.

Sur cette essence qu'ils consomment, leurs droits d'ailleurs, sont très sérieux. Sans les ingénieurs occidentaux, le pétrole resterait la boue malodorante qu'il était, et qui loin d'accroître, diminuait la valeur des terrains où il coulait. Il serait bizarre que le socialisme aboutisse à méconnaître les droits du travail sur les richesses qu'il crée. Si les Occidentaux étaient communistes, le pétrole arabe ne leur serait pas moins nécessaire, mais ils proclameraient scandaleusement réactionnaire le propos de les en fruster.

Mais ce discours — juste — leur fait mal à la gorge. Au lieu de dire : « En effet, j'ai besoin de votre pétrole », ils veulent dire : « Vous avez grand besoin de ma vertu. » Leurs interlocuteurs ne les croient pas, eux-mêmes finissent par ne plus croire ce qu'ils disent.

Aussi, ai-je su gré au général de Gaulle d'avoir déclaré aux peuples d'outre-mer : « Votre droit à l'indépendance? Je le reconnais. Mais si vous voulez rompre vos liens avec la communauté française, il ne faut plus compter sur son aide. »

Rien de plus juste. Toutefois, j'ai lu que des Africains avaient répondu : « Quoi ! nous parlons de notre dignité, et la France fait sonner ses gros sous. »

Or, il ne s'agit pas de « gros sous », mais du travail et des privations que doivent consentir les paysans et les ouvriers français en faveur des membres, économiquement plus faibles, de la communauté française. J'ai déjà écrit que, dans l'Oise, autour de la maison que j'habite, à 50 kilomètres de Paris, l'adduction d'eau n'est pas faite, et n'est même pas entreprise. On veut que nous nous contentions de nos puits et de nos citernes, pour fournir d'abord aux Africains des outils indispensables. Soit. Mais pourquoi les Français consentiraient-ils ces sacrifices pour des peuples qui déclareraient eux-mêmes ne vouloir avec la France aucune communauté de destins?

Il n'en reste pas moins vrai que cette évocation des « gros sous », toute abusive qu'elle soit, porte, non seulement sur les Africains, mais sur les Français eux-mêmes qui d'ailleurs ont parlé du « dollar » américain, comme les Africains des « sous » de la France. Le dollar non plus n'est pas une plante qui pousse, naturellement, dans la prairie. La générosité d'un peuple ne cesserait pas d'être méritoire, même s'il était exploité par des trusts, même si ces trusts prélevaient une dime abusive sur les dons que fait sa générosité.

La défense de l'Occident exige, aujourd'hui, une prompte, une radicale refonte des idéologies et des vocabulaires. Il faut savoir une bonne fois si on estime justes ou injustes l'Aramco, la Standard Oil, la Française des Pétroles ; les supprimer si on les estime injustes, les croire justes, si on veut les maintenir.

Il faut renoncer à ce qu'on réprouve et approuver ce qu'on sauvegarde. Renan disait que les gros mangeront toujours les petits. On peut craindre que les maîtres — capitalistes ou communistes — tendent toujours à opprimer leurs serviteurs. Mais rien n'est plus pénible, pour ceux-ci, que la mauvaise conscience de ceux-là. Elle fait du maître un tyran sans excuse, sans bonté, et du serviteur un esclave sans résignation. Aussi un paternalisme sincère — comme celui des Belges au Congo — pour critiquable qu'il soit, vaut mieux qu'un libéralisme hypocrite qui promet, et ne tient pas ses promesses, parle et ne croit pas ses propres paroles.

L'Occident a toujours distingué le temporel et le spirituel. Quand il cherche à les confondre, quand il veut expliquer que servir l'État, c'est prier Dieu, et que prier Dieu revient à servir l'État, loin d'établir un ordre plus stable, il provoque les grandes tragédies de la guerre guelfo-gibeline, et des guerres de religions.

Quand, au contraire, les Occidentaux sont modestes, et sincères, quand reconnaissant que « le salut des États se fait en ce monde », que la technique est la technique, sans plus, que la diplomatie est la diplomatie, sans plus, ils limitent la guerre et consolident la paix. La diplomatie immorale et cynique du XVIIIe siècle y parvint ; la diplomatie beaucoup plus généreuse et noble du XIXe siècle n'y parvint pas.

Puissent donc les savants ne pas empiéter au-delà de leur propre domaine et regagner ainsi à la paix, le terrain perdu par les orateurs !

EMMANUEL BERL.

Mort d'une République

Qu'on se rassure : il ne s'agit pas du tout d'un régime politique. La République dont nous voulons parler est celle des Lettres, qui a duré plusieurs centaines d'années et qui nous paraît aujourd'hui défunte. A-t-elle jamais mérité son nom? Il date, bien entendu, d'une époque où il n'était pas question de démocratie pour les institutions ni pour les esprits. Simplement, on voulait dire que les écrivains et leur public constituaient un petit État assez libre, en marge de la société vulgaire. Dans cet État, l'égalité des citoyens n'était certes pas posée en principe, mais seulement une certaine confraternité propre à les unir en dépit des jalousies et rancunes traditionnelles. Sans des dimensions restreintes, une telle communauté n'avait guère de raison d'être. Non plus sans une conscience chatouilleuse de ses droits et devoirs. Julien Benda n'y admettait certainement que les vrais intellectuels, les clercs, comme il disait. Et pourtant, il y avait forcément une majorité d'artistes frivoles, dont la vile tourbe des conteurs d'histoires, des moralistes sans mandat, et la gent irritable des poètes. Au XVIIIe siècle, la discorde commença de s'y glisser. Les prétendus « philosophes » accaparèrent le pouvoir, et notèrent d'infamie tous ceux qui n'épousaient pas leurs doctrines. Fréron, l'ennemi de Voltaire, a écrit des pages éloquentes sur cette intolérance, fille imprévue des amants de la liberté. En somme, on pourrait dire que la République des Lettres tant vantée, contracta déjà une maladie mortelle dès que la politique passionna ses ressortissants. Elle se divisa aussitôt en factions et clans inconciliables. A chaque révolution, cette discorde s'aggrava. De sorte que le paradoxe se réalisa d'une régression des amitiés causée par le progrès des lumières.

On nous dira que jadis les querelles théologiques ne laissaient pas de diviser des écrivains assez violemment, et que par exemple, un jésuite n'était guère le concitoyen d'un janséniste, ni un nominaliste d'un fervent des universaux. Et les disputes plus âpres encore entre sectes ou Églises : peut-on

dire qu'à la même République appartinssent Bossuet, Richard Simon, Pierre Bayle? Néanmoins, il est possible, il est probable que tous les plumitifs fussent en secret unis par l'orgueil d'exercer un même métier et de servir l'esprit, par des voies différentes. Cet orgueil qui leur faisait mépriser, comme dit Ronsard, le rude populaire, et parler aux grands de ce monde avec une franchise qu'on n'a pas toujours retrouvée depuis lors. Ces deux sentiments étaient-ils payés de retour? Un respect universel, venu d'en-bas et d'en-haut, entourait-il les disciples d'Apollon? on en doit douter assez fort. Mais peu importe. Ignorés de la masse, bâtonnés au besoin par la noblesse, ils conservaient l'amour-propre bien connu des minorités. Or c'est justement l'accroissement subit de leurs effectifs qui, à notre avis, a préparé leur perte.

Au risque de noter des réalités peu agréables, de choquer quelques préventions, nous voudrions prouver que la République des Lettres, au milieu du vingtième siècle, n'existe plus, et qu'elle n'a cessé de péricliter depuis cent ans au moins. Ce qui trompe le public et même les historiens des mœurs, c'est que le nombre des sujets écrivants et des sujets lisants a considérablement augmenté. Par suite de la diffusion de la presse, de l'enseignement obligatoire, et, si l'on veut, d'un certain nivellement des conditions dans la société. On s'imagine donc que les frontières de la susnommée République se sont élargies, et sa puissance accrue, sans démêler si la place relative qu'elle occupe se mesure à des dimensions absolues... Elle souffre d'abord de concurrences nouvelles, celles de l'État proprement dit, celles des plaisirs facilités, du confort, des arts, des industries, des sports. Ni les pouvoirs publics, ni les loisirs privés ne tolèrent à la littérature autant de prestige qu'elle en eut jadis : encore moins les obligations plus strictes en matière de travail.

Autrefois, il n'existait guère, comme intellectuels, que les lettrés. Les savants et les techniciens de toute espèce ont pris la part du lion, et c'est justice. L'art gratuit ou désintéressé, activité de jeu, s'il en fut jamais, se trouve peu à peu relégué parmi les choses non nécessaires, et ceux qui le cultivent, eussent-ils la faveur d'un public immense, portent au fond le renom de baladins. Malgré les apparences, trouveriez-vous vraisemblable qu'un romancier ou un poète se posassent en prophètes, en mages, en conseillers du peuple, jouassent les Lamartine et les Victor Hugo? On les admet tout juste comme journalistes politiques, ce qui ne tire pas spirituellement à conséquence, même si matériellement telles campagnes ou telles polémiques produisent des effets. Il est des écrivains célèbres ,comme Barrès, qui ont risqué très gros en se faisant

la Tyrtée pendant une guerre, et si le vicomte de Chateaubriand vivait encore, fût-ce sous les espèces d'un homologue, il aurait bien tort de se faire nommer ministre ou ambassadeur. On peut certes s'évader de la littérature vers une de ces hautes fonctions. On peut inversement briller en littérature tout en servant l'État, comme feu Giraudoux ou feu Claudel ; mais dans les deux cas on n'apporte aucun lustre particulier à la profession littéraire, alors que celle-ci admet des bohèmes et des semi-clochards. Concluons que les littérateurs (pour employer l'affreux mot moderne) n'ont pas du tout, en tant que tels, étendu leur emprise sur la société.

De plus, à l'intérieur même de leur prétendue République, il s'est produit une étonnante dispersion, on voudrait dire une *diaspora*. N'existe-t-il pas une règle connue, quoique rarement proclamée, selon laquelle les démocraties cachent toujours des oligarchies? En fait, jamais les masses ne règnent. On le leur fait croire pour les mener plus aisément, soit qu'elles se persuadent d'être incarnées par leurs représentants, soit qu'elles estiment qu'un personnel spécialisé gouverne à leur place, avec leur assentiment, quitte à le congédier comme des domestiques s'il exagère dans l'improbité ou la malchance. Il n'y a jamais au pouvoir que des coteries issues de partis, et des équipes choisies dans des coteries. On a pu démontrer que sous la Convention, deux ou trois membres du Club des Jacobins, pas davantage, suffisaient à mener la démocratie française. Mais, dira-t-on, on s'égare en comparant à une République réelle une République idéale... Non pas. Dans celle des Lettres, une élite, une classe dirigeante a toujours existé qui lançait la mode et, peut-être, donnait des conseils au goût ou au snobisme.

Mais à présent, il coexiste plusieurs groupes actifs qui pourraient tous porter le nom de comités. Et qui, chose nouvelle, sont absolument étrangers les uns aux autres. Grâce à leur diversité hétéroclite, la littérature subit un véritable compartimentage. Aucune gloire n'est plus universelle, aucune admiration n'est plus unanime. Pis encore, aucune œuvre n'est connue de l'ensemble du public. De même qu'un tableau peut valoir un million dans la rue La Boétie et rien du tout sur l'avenue de l'Opéra, l'inverse allant de soi, de même un auteur peut être tenu pour un maître dans tel milieu d'éditeurs, dans telles et telles revues et se trouver aussi inconnu dans les autres que s'il appartenait aux espaces sublunaires. Rien ne serait plus instructif que d'étudier à cet égard les différentes anthologies de poètes que publient des firmes et des écoles opposées. On n'y trouve pas en commun dix noms sur cent-cinquante. Pareille dispersion se remarquerait dans

des manuels ou répertoires d'histoire littéraire pour la période contemporaine. La perspective, la hiérarchie n'y sont jamais les mêmes, mais même la nomenclature. C'est très sincèrement que les élus de ce côté-ci seront rejetés de l'autre côté dans les ténèbres extérieures, ou plutôt niés, ignorés, tandis que vous apprendrez à gauche l'existence de grands hommes et de chefs-d'œuvre qui, à droite, n'ont même jamais été mentionnés. Ainsi la République des Lettres s'est divisée en une foule de petites cités autonomes, jamais confédérées. Leur hostilité réciproque n'est du reste pas si évidente que leur dissimilitude. On n'y relève pas de la même race, on n'y respire pas sous le même climat.

A qui faut-il attribuer surtout la *diaspora* en question? A des circonstances politiques, peut-être, puisque la plupart des écrivains se trouvent engagés, c'est-à-dire, en pratique, militants de partis opposés, et pronés dans des secteurs différents de la presse. Il y a plus grave : les inégalités de culture qui proviennent de l'éducation plutôt que de l'origine sociale. Jadis la clientèle et le personnel des lettres, l'un et l'autre restreints, avaient la même échelle de valeurs dans l'esprit, et respectaient la tradition humaniste, la seule qu'on leur eût apprise. Dans le monde moderne, il faut admettre que des civilisations inégales voisinent, sans communiquer aisément. D'échanges et d'influences mutuelles, elles n'ont cure ni besoin. La diversité naturelle des tempéraments qui jadis était atténuée par des disciplines communes, tend à s'aviver et à fortifier puisque l'esthétique, ni l'éthique n'offrent plus de règles pour les amortir.

Mais des forces, si on peut dire, centrifuges, jouent aussi pour accroître la dissémination des esprits, et là-dessus on devra sans doute excuser une franchise assez triviale : en effet, l'énorme extension du public oblige à la différencier. C'est-à-dire, pratiquement, à le dissocier en clientèles moins larges. Croyez-vous que, naguère encore, un critique littéraire eût lancé un livre par la grâce d'un seul feuilleton, s'il avait eu trois cent mille lecteurs à convaincre? Si le bon François Coppée, par un article, faisait la gloire d'*Aphrodite*, si un verdict de Soudag, un pamphlet de Léon Daudet étaient attendus comme un jugement de l'Éternel en matière littéraire, c'est parce que la République des Lettres comptait quelques milliers de ressortissants. Du jour où vous en recrutez pour elle des centaines de mille, vous ne pouvez compter qu'ils obéiront à des consignes uniques ou qu'ils auront les mêmes réactions sincères. La vogue des prix littéraires s'explique précisément par la nécessité de soumettre la production, et la consommation aussi, aux lois de la publicité. Avec

quelques amis, et surtout quelques capitaux, vous fondez un jury dont les décisions seront sanctionnées par l'autorité suprême : savoir la presse qui, par définition, n'a de préférence que pour ce qui fait du bruit. Depuis quelques années, les jurys, ayant proliféré, ne sont plus seuls à dire le droit et à créer le fait. Des comités plus secrets encore et plus arbitraires, se sont constitués : ce sont les innombrables Clubs, censés représentants de l'opinion publique, et qui opèrent comme des maffias ou des Wehmes, sans se démasquer. Leur diversité devrait leur enlever toute autorité, mais la clientèle de celui-ci ignore la propagande de celui-là. Par parenthèse, ces Clubs de lecteurs, d'éditeurs, de libraires, en fait de conseillers, investis par eux-mêmes, ne sauraient être blâmés. Ils ont une action fort efficace pour conquérir au commerce du livre de nouveaux clients, ils répondent même à un instinct de leur public virtuel, qui, sans cela, les eût déjà laissés périr. Mais qu'en revanche ils conspirent à la ruine de l'antique République des Lettres, ce n'est pas douteux, pour les raisons que nous vous avons énumérées plus haut. Car, répétons-le, il ne faut pas confondre le corps et l'âme de cette communauté, et elle meurt de sa pléthore plus sûrement que de sa langueur. La société d'aujourd'hui ne comprend sans doute pas plus de vrais lettrés que celle d'hier ou d'avant-hier ; si même ils ont un peu gagné en nombre, leur influence a beaucoup diminué sur l'ensemble des lecteurs. Il faut donc admettre que la littérature passe au rang des industries, et souhaitons-le, des industries prospères. Comme telle, elle sera menée par des syndicats d'intérêts, des sociétés anonymes, des *trusts*, des guildes, tout ce qu'on voudra. L'évolution a déjà porté ses fruits ; et peut-être les écrivains de jadis seraient émerveillés de voir que le livre est devenu une denrée aussi courante que le savon ou les cigarettes. Mais on doit savoir de quel prix est payé ce triomphe économique. Et surtout ne plus juger des mérites et des succès comme faisaient nos aïeux à l'époque du *Globe*, du *Constitutionnel* ou même de l'*Encyclopédie* et du *Journal de Trévoux*.

André Thérive.

L'Administrateur : Maurice Bourdel.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1958. 68556.